

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>							

1888
P-45

La Revue Française.

VOL. II

Publiée par la SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES, Montréal, Canada
15 FEVRIER 1888.

No. 4

Le Chef des Brigands

Deuxième Partie du VAMPIRE

Devant la Guillotine

Par TOURGUENEFF



Le Chef des Brigands *

DEUXIEME PARTIE

LE FULMINANTE

I

SOUS TERRE

Tout ce que venait de dire l'habile agent était vrai.

Lenoël, voyant qu'on cherchait à le noyer, eut l'heureuse inspiration de songer à l'égout ; il dit rapidement à Armand :

— Sauvons-nous par l'égout. Plongez et suivez-moi.

Le jeune homme avait obéi, mais Fernande avait failli ne jamais revenir à la vie après ces immersions prolongées.

Une fois en sûreté Armand et Lenoël l'avaient frictionnée et lui avaient insufflé de l'air dans les poumons ; elle avait respiré, retrouvé ses forces et avait marché, soutenue par son fiancé. Armand et Lenoël, se voyant à l'abri pour le moment, avaient tenu conseil. Comme l'avait si bien compris Ravelet, M. Lenoël avait eu une idée fort naturelle ; il en avait fait part à Armand.

— Voilà ces misérables, avait-il dit, convaincus que nous sommes morts. Disparaissons donc. Nous tâcherons de gagner l'étranger.

— L'Italie ! avait dit Fernande.

— L'Italie, soit ! Nous y attendrons le dénouement de ce drame et nous viendrons un beau matin, comme le spectre de Banquo, nous dresser devant la comtess.

— Voilà un bon plan, dit Armand.

Puis il avait proposé d'attendre la nuit pour sortir de l'égout ; mais la faim se fit entendre. Armand calcula qu'il se trouvait dans le parc, sous le boulevard Eugène, peu fréquenté et qu'il y avait une chance de sortir sans être vu ; il leva le couvercle de fer du regard d'égout et il se hasarda dehors et engagea Lenoël et Fernande à monter ; puis il leur montra un terrain clos, mais non habité et couvert de taillis épais comme il s'en trouve encore dans ce quartier : il les passa par-dessus la grille et se hissa derrière eux. Ils se cachèrent. Fernande ne faisait aucune protestation, elle était terrifiée par le péril couru.

Armand dit alors à M. Lenoël :

— En peu de temps nos vêtements seront secs en les étalant au soleil. "Tâchons de les approprier un peu et de nettoyer nos souliers. Vous n'êtes pas aussi connu que moi ; vous êtes moins remarquable comme taille. Vous irez à Levallois et vous y achèterez du pain, de la charcuterie et du vin. Vous vous procurerez aussi des vêtements d'ouvriers pour vous et moi. Fernande se déguisera en ouvrière et nous quitterons la France ainsi.

— Et de l'argent ! dit Lenoël ?

— Nous avons, pour le moment, nos portemonnaie, dit Armand. Ce soir, j'escaladerai les murs de la maison et les chiens, me flairant, n'aboieront pas. Je m'emparai des valeurs qui sont où vous savez et qui composent notre fortune.

* La première partie de cet ouvrage est intitulée : *Le Vampire*, et on peut se procurer le volume en adressant 10 cents en argent ou en timbres-poste à la Société des Publications Françaises, 32, rue St-Gabriel, Montréal.

M. Lenoël ne vit pas d'objection à faire, seulement il murmura :

— Qui eût jamais songé que j'aurais des aventures aussi compliquées. Je nage en plein roman !

Et, mû par l'amour des choses terre à terre, revenant sur son idée, il reprit ;

— Si nous rentrions tout bêtement chez nous ; cette fuite que nous allons exécuter me paraît invraisemblable et chimérique. C'est du roman.

Fernande se récria :

— Oh ! partons ! dit-elle. A Paris j'ai peur...

— Gagnons donc l'Italie, dit Armand. M. Lenoël, je vous en prie, voilà vos chaussures dans un état présentable, votre pantalon et paletot sont secs : allez à Levallois.

— Je cours et je reviens ! dit le bonhomme.

Mais il fit ces réflexions :

— Quand vous allez me faire passer par-dessus la grille, si un agent de police me surprenait, je serais bien humilié d'être pris pour un voleur. Moi, Lenoël, me cacher comme un scélérat, alors que je suis persécuté par des assassins !

— C'est inouï !

— C'est à maudire la société.

— C'est...

— M. Lenoël, le jour où nous verrons couper le cou au baron Jallisch, vous ne direz pas ça ; partez et revenez vite, j'ai faim.

— Et dire que nous avons un si bon déjeuner dans le panier aux provisions. Il est au fond de l'eau !

— Bien heureux de ne pas y être avec lui.

Et Armand cueillit M. Lenoël, le hissa sur la grille et l'aïda à redescendre en le soutenant.

— Quand vous reviendrez, lui dit-il, vous vous assurerez qu'il n'y a pas de sergents de ville dans l'avenue et alors vous me donnerez le signal... Vous crierez pi iiiiii !

Nous voilà réduits à employer des cris de reconnaissance comme les brigands ! Quelle situation !

Et, en levant les bras au ciel, M. Lenoël n'était pas aussi désolé qu'il le paraissait ; il trouvait un Apre bonheur à se trouver acteur dans ce drame. Il le dit plus tard :

— Certains gens vont à l'Ambigu voir jouer des assassins ; l'Ambigu était entré dans ma vie et j'étais l'assassiné :

Ce bon bourgeois, sans énergie, n'était pas fâché de tâter des aventures. Le voyage en Italie, la mer surtout la mer qu'il n'avait jamais vue, exerçait une fascination sur lui ; il n'était pas fâché de faire les grands bras et de se poser en victime ; mais il se voyait en route pour Naples. Il savourait d'avance les jouissances qu'il se promettait ; il avait surtout des espérances de pêche fantastiques.

Il fit des achats avec adresse, parvint à ses fins et se procura très habilement ce qu'il lui fallait. Il n'oublia ni une paire de ciseaux, ni un dé, ni du fil et des aiguilles ; il revint très chargé.

Avec un soin minutieux, il s'assura que le boulevard était désert, puis, non sans une certaine émotion, il lança ce qu'il appelait le signal de la bande :

— Pi iiiiii !

Armand parut. Il prit les paquets d'abord, puis il fit passer l'homme par-dessus la grille ; il transporta vêtements et provisions dans le fond du terrain. Là, en sûreté et bien cachés, on pouvait causer ; M. Lenoël s'aperçut que Fernande semblait toute attristée et préoccupée.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il. Tout va bien pourtant. D'ici à ce soir, nous ne bougeons pas ; donc pas de danger. Cette nuit nous trouverons bien à coucher près du chemin de fer. Demain départ.

Fernande soupira.

— Qu'a-t-elle ? demanda M. Lenoël à Armand. Le savez-vous ?

Fernande répondit :

— Je croyais que nous pourrions nous marier et Armand vient de m'apprendre que les formalités à remplir dénonceraient notre existence... Il faut que nos noms soient affichés à la porte de notre mairie de Neuilly, quand même le mariage aurait lieu à l'étranger.

— Ma chère mignonne, dit M. Lenoël, consolez-vous ; on avisera. Je trouverai bien une combinaison qui permettra de célébrer vos noces.

— Est-ce bien sûr ?

— Je suis persuadé qu'il y a moyen de tourner ces sortes de difficultés.

Fernande se ras-érena.

— Quel bonheur, si vous dites vrai ! fit-elle en battant des mains avec joie. Je ne sais pourquoi je m'imagine qu'une fois la femme d'Armand, je serai en sûreté et que j'aurai conjuré tout péril.

— Et moi, dit Armand, je meurs d'envie de me promener vous ayant au bras, pour femme, ma chère Fernande, il me semblera que je suis un Titan ayant conquis une déesse dans l'escalade de l'Olympe.

— De la mythologie ! s'écria M. Lenoël. De la mythologie avant déjeuner ! Ce n'est pas le moment. Vite mettons la table.

Et M. Lenoël étala les provisions qui furent dévorées avec appétit.

L'après-midi se passa gaiement : mais il y avait un point noir à l'horizon prochain ; c'était la nécessité d'enlever les valeurs ; Armand s'en était chargé.

Fernande avait ajusté sa robe et s'était costumée en paysanne ; elle aurait voulu un bonnet.

— Moi je vous conseille le *fanchon*, avait dit M. Lenoël ; c'est plus paysanne.

Et elle s'était coiffée à la mode de Nanterre, ce qui lui allait fort bien.

Quand Armand la vit si jolie sous ce nouvel aspect, il profita de ce que M. Lenoël s'était écarté pour endosser ses nouveaux vêtements ; le jeune homme saisit Fernande avec enthousiasme dans ses bras et il lui donna deux baisers. A son tour il eut à se déguiser...

Si grands que M. Lenoël eut choisi les vêtements d'Armand, ils se trouvèrent trop courts et il eut l'air gauche d'un grand dadais de campagne qui ayant grandi trop vite montre les chevilles de ses mollets ; Fernande rit de tout son cœur en le voyant ainsi. Il s'amusa à imiter Brasseur dans ses rôles de campagnard, et la gaieté de Fernande redoubla ; on n'eût jamais pensé à les voir si joyeux, qu'ils venaient d'échapper à un guet-apens et qu'ils allaient s'exiler.

On n'emporte pas, dit-on, la patrie à la semelle de ses souliers ! Rien n'est plus vrai ; mais quand on emmène avec soi une jeune et belle fille qu'on aime, on s'occupe trop d'amour pour avoir des regrets et tourner la tête en arrière en passant la frontière.

Le soir vint. Les naufragés quittèrent le terrain et M. Lenoël proposa d'aller dîner chez quelque marchand de vin où l'on aurait la chance de ne pas être reconnu ; il recommanda d'employer sans affectation le langage des paysans. Fernandé eut bien de la peine à s'y mettre, mais enfin elle arriva à faire quelques cuirs et à se servir de locutions vulgaires.

Au dîner, rien de nouveau. On se promena à la recherche d'une distraction quelconque ; jamais le temps n'avait paru si long à M. Lenoël.

Enfin après avoir visité des cafés-concerts et s'être fait promener en voiture, il trouva que l'heure d'agir était venue... On regagna Neuilly.

Armand obtint que M. Lenoël et Fernande l'attendraient sur l'avenue de Neuilly, et il partit seul pour son expédition.

Il savait comment entrer ; il apporta au pied du mur du jardin plusieurs grosses pierres qu'il trouva devant une maison voisine en construction, il monta sur cette

espèce de piédestal improvisé, il atteignit ainsi de la main la crête du mur, il se hissa et fit taire à voix basse les chiens qui pleuraient des gémissements en lesentant. Du faite, il se laissa glisser sur le sol et il pénétra dans la maison en traversant le jardin et en se dissimulant derrière des massifs. Il connaissait trop bien les êtres pour être embarrassé et il ouvrit les portes par des pesées de sa lourde épaule ; c'est ainsi qu'il put s'emparer des valeurs en cherchant sans lumière le coffret qui les contenait.

Il était déjà dans la cour, quand il reconnut que le gardien avait pris l'éveil ; le sol était en contre-haut dans le jardin, le mur, par conséquent, facile à franchir de l'intérieur à l'extérieur ; il bondit par-dessus. Il reçut deux plombs dans le dos ; mais c'étaient des blessures légères.

Il s'assura qu'il n'était pas suivi et regagna l'avenue où il retrouva M. Lenoël et Fernande ; en chemin, le sang s'était arrêté ; par malheur, la blouse d'Armand et son pantalon en étaient tachés.

— Eh bien ! demanda M. Lenoël.

— J'ai réussi, dit-il. Seulement il faut que nous gagnions les bords de la Seine pour laver mes vêtements. J'ai reçu deux égratignures qui ne sont absolument rien, mais qui ont saigné.

Fernande se désola de ces blessures ; mais M. Lenoël, lui-même, après inspection, assura que ce n'était rien. Ils durent se diriger vers la rivière, ce qui leur fit faire fautive route dans la direction de Courbevoie : Armand voulut porter Fernande.

— Non ! non ! disait-elle.

Mais il n'écouta pas ses protestations ; il la prit dans ses bras et l'enleva. Quand elle se sentit bercée ainsi par la marche, elle posa doucement sa tête sur l'épaule de son fiancé ; pendant que M. Lenoël éclairait la marche.

L'honorable pêcheur commençait à éprouver une certaine fierté de son rôle ; il y a chez le bourgeois paisible, à côté de la haine pour le crime, une certaine admiration pour l'audace des grands criminels. M. Lenoël résumait plus tard ses impressions en disant à ses amis :

— Il me semblait quand je marchais ainsi, craignant la police, protégeant la marche de la bande (car il tenait à ce mot : la bande !) il me semblait, disait-il, que j'étais un brigand... sans l'être. Et ça ne me déplaisait pas !

Il signala une ronde, indiqua à sa bande qu'il fallait prendre une rue à gauche, il la ramena ensuite sur la droite et finalement on arriva sans encombre sur le bord de l'eau. Armand fit sa lessive pendant que Fernande, brisée par tant de fatigues, s'endormait sur l'herbe ; M. Lenoël proposa au jeune homme de ne pas la réveiller.

Il fut comme le voulait M. Lenoël ; on arriva à la gare, une fois là on prit les billets pour Lyon.

Le but du voyage était Naples.

II

NAPLES !

Nous sommes à Naples !

Naples, la plus grande ville de l'Italie, Naples qui s'étend au pied du Vésuve, au fond de la baie la plus pittoresque de l'Europe, sous le plus beau ciel du monde.

Naples, la ville étrangère, la cité des contrastes, où s'agite la population la plus ardente, la plus violente, la plus sanguinaire au jour de l'enthousiasme, de la révolte et du carnage ; la plus nonchalante, la plus molle, la plus douce aux heures de la sieste, du farniente et de la plate soumission à toutes les tyrannies !

Rien ne saurait rendre l'impression qu'éprouve l'étranger en posant le pied sur les quais du port ; un monde

grouillant, déguenillé, bistré, demi-nu, hurlant, gesticulant, se jette sur le voyageur et sur ses bagages.

Vous hélez une voiture ; dix, quinze, vingt lazaroni hissent vos paquets en geignant comme des damnés ; on les dirait écrasés par un poids de mille kilos quand ils sont trois à tendre au cocher un carton à chapeau, et ils réclament la *bonne main*. C'est le pourboire. Vous leur jetez dix sous. Bataille entre eux ! Cris d'injures pour vous ! Ils vous interpellent.

— Tu n'as donc pas le sou, misérable *forestiero* (étranger) ! Tu pouvais rester chez toi sans venir exploiter les Napolitains.

— Ta mère était une laie !

— Ton père a fait de la fausse monnaie et tu viens du bagne.

Votre cocher vous dit :

— Jetez-leur encore quelques sous !

Vous le croyez et vous renouvez la bonne main ; nouveau combat presque sous les roues de la voiture, jusque sous les pieds des chevaux ; nouvelles insultes ; quelquefois le voyageur novice intimidé se laisse aller à une troisième distribution, alors il devient la cause et le centre d'une émeute ; de toutes parts les lazaroni accourent, crient, tempêtent et menacent... Enfin, sur un ordre énergique, le cocher part et... tout change. C'est un concert de bénédictions : tous ceux qui ont empoché quelques sous vous expriment leur gratitude avec exubérance et vous êtes satisfait de ce revirement soudain. A chaque pas, vous avez de ces aventures et de ces étonnements. C'est au milieu d'une pareille cohue que M. Lenoël et ses deux compagnons débarquent ; comme toujours, ils furent entourés, tirillés, harcelés, mais cela dura peu. Armand, qui eût montré quelque patience pour ui-même, se fâcha en voyant Fernande pâlir au milieu de cette foule ; il saisit un des lazaroni par le milieu du corps et l'envoya rouler à dix pas. C'était dangereux ! Ce peuple s'enflamme vite ; un cri, un immense cri s'éleva contre le voyageur assez audacieux pour avoir protesté de cette façon énergique contre l'exploitation dont il était l'objet ; cette clameur se prolongea le long des quais en un interminable écho.

On eût dit que cette foule prenait feu comme une trainée de poudre. — A mort ! à mort ! Telle était la note qui se détachait glapissante et sinistre sur les bruits menaçants.

Et les lazaroni se ruaient, mais à la vue d'un revolver aux mains tranquilles de M. Lenoël qui restait fort calme, ils s'arrêtèrent, toutefois ils formaient un demi-cercle épais, impénétrable et ils emprisonnaient les trois voyageurs entre eux et la mer. Ils s'exaspéraient et hurlaient :

— Vous voyez que ce sont des assassins ; ils nous menacent du revolver. Ils ne passeront pas. A l'eau !

Mais Armand s'exaspéra de voir Fernande livide et prête à défaillir. Il s'élança, saisit un lazaroni de chaque main, lança ces deux braillards par-dessus le cercle et ils retombèrent sur les têtes de la foule compacte ; il renouvela avec une rapidité et une vigueur inouïe cette manœuvre de force qui plongea les lazaroni dans une stupeur profonde et changea leurs dispositions en un clin d'œil.

Le peuple adore le courage, il a le culte de la force parce que physiquement il est faible ; puis il lui reste un vieux souvenir des temps anciens où il encensait Hercule dont les statues sont encore debout au seuil des temples et des palais ruinés.

Quand cette multitude eut vu en moins de deux minutes plus de cinquante lazaroni décrire dans les airs des courbes terminées par des chutes, si bien qu'on aurait cru contempler une pluie d'hommes, quand elle se sentit en face de ce beau garçon, superbe en ce moment de courage et d'énergie, elle se sentit en face d'un demi-dieu. Les plus rapprochés s'enfuyaient, faisant refouler les

autres. Les plus éloignés riaient et applaudissaient, criant à tue-tête : " Evviva ! "

Un large videse fit autour d'Armand qui s'arrêta faute de trouver quelqu'un sous sa main ; alors il se fit un certain silence. M. Lenoël, qui ne manquait pas d'un certain esprit d'à-propos, mit son revolver dans sa poche, puis de la monnaie dans son gousset et la lançant sur les lazaroni cria : — Voilà pour les blessés ! Puis montrant une pièce de cinq francs, il cria encore : — Pour ceux qui amèneront une voiture !

Ce fut une inspiration heureuse. A peine la promesse était-elle faite que tous les lazaroni se jetèrent vers les voitures ; ils en amenèrent de tous côtés. Les trois voyageurs montèrent dans celle qui leur fut présentée la première et M. Lenoël allait lancer la pièce quand on lui cria : — Non ! non ! la monnaie. Il se rendit à ce désir intelligent et il prit une poignée de petites pièces qu'il envoya au plus loin possible derrière la voiture ; ceux qui étaient devant coururent du côté où tombait cette monnaie, si bien que le cocher put fouetter son cheval et filer sur promesse d'une *bonne main* généreuse ; la voiture s'engouffra dans les rues de la ville ; mais l'écho lui apportait des exclamations affaiblies attestant l'admiration et l'enthousiasme des lazaroni...

Ceux-ci étaient domptés, conquis, fascinés par la puissance musculaire prestigieuse d'Armand, par ce beau sang-froid de M. Lenoël et sa présence d'esprit et surtout par l'admirable beauté de Fernande ; ils en causèrent jusqu'à deux heures du matin — car le lazaroni veille tard, attendu qu'il fait la sieste tout le jour, le soir ceux qui avaient vu la scène la racontaient aux autres sur les marches des palais qui servent de lit à la populace habituée à dormir en plein air, on entendait des dialogues animés.

Dans les salons, même chant sur un autre air ; on recevait ce soir-là chez la marquise de Medecapo ; il y avait foule. Dans les groupes on devisait :

— Savez-vous au vrai, colonel, demandait la jeune baronne de Manzini, ce que peut être ce beau garçon qui a débarqué ce matin ?

— Quel qu'il soit, signora, il a épargné au poste de bersagliere une besogne désagréable et fort rude ; les lazaroni étaient furieux et dans ces cas-là ce ne sont pas dix soldats qui leur font peur. Mais l'étranger a dissipé lui-même un rassemblement dont trente carabiniers à cheval ne seraient pas venus à bout.

— Vous l'avez vu, colonel ?

— Je passais quand l'affaire a commencé ; sur ma vie, c'était superbe !

— Est-il aussi bien de sa personne qu'on le dit ?

— Il m'a paru magnifique.

— Où est-il descendu ?

— A l'hôtel de...

— Ce sont des voyageurs fort riches alors ?

— Je le crois.

— On affirme qu'ils veulent louer un palais pour toute une saison.

— Merci de vos renseignements, colonel.

Et à deux pas de là, un groupe de jeunes gens parlaient de Fernande ; c'était un petit médecin mondain, galantin et fort élégant qui renseignait cette jeunesse dorée :

— Vous me demandez si elle est jolie ! Mais elle est adorable, divine. La Madone avant la visite du Saint-Esprit en eût été jalouse.

— C'est une Française ?

— Elle est parisienne.

— Comment avez-vous eu ces détails ?

— Elle a demandé une femme de chambre et on lui en a procuré une que je connais.

— Votre pénitente a-t-elle coiffé déjà cette étrangère. — Certainement ! Il paraît qu'elle a des cheveux si longs qu'ils tombent jusque sur ses genoux ; c'est merveilleux.

— Et la main, vous ne nous dites rien de la main, ni du pied.

— Deux perfections.

— On reproche aux Françaises de n'avoir pas la taille aussi bien faite que les Napolitaines.

— Il faut croire que celle-ci fait exception ; elle est moulée à l'antique.

— Je crois qu'il faut s'attendre à mourir d'amour pour elle.

— Et mourir sans espoir ; son frère ne paraît pas badiner sur les questions d'amour.

— Ce Français aurait-il le mauvais goût de se fâcher par hasard.

— J'en répondrais.

— Eh mais tant mieux !

Celui qui acceptait si gaillardement l'éventualité d'un duel était un de ces jolis spadassins, brillants et dangereux tireurs comme il y en a tant à Naples où l'on est passionné pour l'escrime. Il était résolu à faire ce qu'il avait dit.

Une nouvelle se répandit dans le salon et chacun s'en émut.

— Vous savez que le chevalier Nello envoie demain un sonnet à la belle Parisienne !

— Si le jeune homme n'est pas plus endurant avec les chevaliers qu'avec les lazaroni, il y aura certainement duel !

— Quel malheur dit une dame. Le chevalier est ridicule de tuer ce jeune homme avant qu'on l'ait vu.

— Que le chevalier renonce à sa folle idée pour l'amour de Dieu ! dit un autre.

— Et pour l'amour des dames ! fit un jeune homme.

Il ne fut bruit que de cela pendant toute la soirée.

Ainsi la folie d'un gentilhomme napolitain allait encore remettre en question la vie d'Armand si miraculeusement disputée jusqu'ici à tant de périls.

III

LE SONNET

Le lendemain matin, quelques instants après le déjeuner, à l'heure de la sieste, le majordome de l'hôtel annonçait à M. Lenoël que le valet de chambre du chevalier Nello désirait remettre une lettre de son maître. Le majordome ne disait pas à qui particulièrement était adressée cette lettre.

— Qu'est-ce que cela veut dire ! fit M. Lenoël assez étonné.

— Qu'il entre ! dit Armand.

Le valet de chambre était en grande livrée ; il se présenta gaillardement ; s'inclinant devant Fernande, il lui présenta un bouquet, et sans mot dire, avec force salut et révérences, il se retira.

M. Lenoël fronça le sourcil ; Armand se mit à rire :

— Déjà ! fit-il.

Et à Fernande il dit :

— Lisez donc le sonnet, l'inévitable sonnet que doit contenir ce bouquet.

Fernande était troublée.

— C'est la coutume ici d'envoyer des fleurs et des vers aux jolies femmes ! dit Armand. On m'en a prévenu et il n'y a pas à s'en fâcher.

Puis, prenant le sonnet, il en lut la traduction française que le chevalier Nello avait eu soin de placer à côté du texte italien ; vraiment ce sonnet était remarquable. Nello le devait au petit médecin qui avait si bien décrit la beauté de Fernande.

— Pas mal ! fit Armand.

Il mit le sonnet dans sa poche de l'air du monde le plus indifférent ; et il n'en fut plus question. On se sépara pour aller dormir jusqu'à trois heures de l'après-

midi ; mais Armand, avant de siester, appela le majordome dans sa chambre.

— Je désire savoir si ce Nello n'aurait pas des ennemis mortels qui seraient enchantés de le voir mort ou tout au moins gravement blessé. il s'agit de m'indiquer deux personnes qui seraient enchantées de me servir de témoins contre ce chevalier Nello que je veux corriger.

La majordome baissa la tête et il dit avec la plus profonde humilité :

— Je suis persuadé que les chevaliers Beljioso et Fremonte, qui sont gens de bonne réputation et bien posés, seraient ravis de rendre à votre Excellence le service qu'elle demande. Et si j'osais, je...

— Vous vous proposeriez pour aller porter ma carte avec demande d'entretien.

— Oui, signor.

— Et je suppose que vous tiendrez votre langue sur ce que vous supposez que je suis !

— Je le jure.

— Contentez-vous donc de présenter ma carte, de demander rendez-vous et de dire deux mots sur mes intentions.

Armand donna sa carte au majordome enchanté et il le gratifia encore une fois.

Mais il lui dit :

— Si ma sœur n'entend pas parler du duel avant qu'il ait lieu, je vous mettrai à même de comparer un *marengo*, maître Paolo. Allez.

Le marengo est un napoléon.

Nous avons oublié de dire que le majordome s'appelait Paolo ; le bonhomme se retira en bénissant dans son cœur ce saint patron auquel il attribuait les bonnes chances de cette journée.

IV

LE DÉFI.

Ayant ainsi pris ses mesures, Armand s'endormit du lourd sommeil de midi qui vous accable dans les pays chauds et vous jette dans une torpeur sans rêves ; vers trois heures et demie, le jeune homme sentit sur sa figure une fraîcheur délicieuse qui chassait le sang de son front. Il ouvrit les yeux. Devant lui se trouvait, l'éventail à la main, le majordome qui, en ingénieur Italien, se servait de l'éventail pour éveiller le jeune homme.

— Vous m'apportez une réponse, maître Paolo ? demanda Armand qui s'étirait paresseusement et bâillait à se démonter les mâchoires.

— Oui, signor, fit le majordome ; les deux chevaliers sont dans la joie ; il vont avoir l'honneur de se présenter ici vers trois heures et demie ; vous avez le temps, si vous le voulez, de vous jeter dans une voiture, de prendre un bain et de revenir frais et dispos vous babil-ler ici.

— Vous pensez à tout, maître Paolo.

Armand fit appeler une voiture. Une heure après, en effet, frais et dispos, il recevait la double visite attendue. Ils avaient bon et intelligent visage tous deux ; ils gagnèrent la confiance d'Armand.

— Parlez-vous français ? messieurs, demanda le jeune homme.

— Oui, monsieur, répondit Fremonte.

— Veuillez donc vous asseoir, je vous prie, dit Armand offrant des chaises.

Et en riant :

— Je vous reçois bien mal ; mais je suis ici pour si peu de temps, que j'ai pris le premier appartement libre dans ce que l'on m'a dit être le premier hôtel de la ville.

Ici le lecteur nous permettra d'ouvrir une parenthèse

et de lui dire qu'Armand avait pris un faux nom pour la circonstance.

Il s'appelait en Italie Lucien Raymond ; M. Lenoël s'était qualifié Toussaint, Fernande se nommait Louise ; mais le lecteur nous saura gré, pour ne mettre aucune confusion dans le récit, de garder à tous nos personnages leurs véritables noms.

Armand aborda son sujet.

— Messieurs, dit-il, le chevalier Nello, votre ennemi, paraît-il, s'est permis d'envoyer à ma sœur un bouquet et un sonnet ; je trouve que ce gentilhomme est fort impertinent, et si vous partagez mon opinion, je vous prierais d'être mes deux témoins contre lui.

— Pour mon compte, dit Beljioso, j'accepte avec le plus grand plaisir.

— Et moi aussi ! dit Fremonte.

— Nous devons cependant, observa Beljioso, vous avertir que ce Nello est d'une telle force à l'épée, que ne pas se battre avec lui n'est point considéré comme une lâcheté ; il tue tout le monde.

— Le provoquer, dit Fremonte, c'est se montrer téméraire et jouer sa vie à quatre-vingt-dix-neuf chances contre cent.

— Oh ! fit tranquillement Armand, je blesserai ce bretteur.

Les deux amis se regardèrent ; la calme assurance de ce jeune homme produisait sur eux un effet profond. Armand reprit :

— Ne savez-vous pas, messieurs, où je pourrais rencontrer ce soir ce chevalier ?

— Mais chez la marquise de Medecapo.

— Je n'ai pas l'honneur de la connaître.

— Nous pouvons vous présenter ; elle nous y autorisera très certainement.

— Vous voudrez bien alors, messieurs, me prévenir et je me tiendrai à votre disposition.

— Nous à la vôtre et de grand cœur.

— A quelle heure dois-je aller à cette soirée ? demanda Armand.

— Vers dix heures, si vous le voulez bien.

— J'irai prendre l'un de vous chez lui, si vous le permettez, messieurs.

— Je crois, dit Fremonte, que Beljioso étant au mieux avec la marquise, c'est à lui qu'est réservé l'honneur de vous conduire au palais des Medecapo.

— Vous, chevalier, dit Armand à Beljioso, vers dix heures, je passe chez vous...

Et il ajouta :

— Je partirai d'ici quand ma sœur sera endormie, il importe qu'elle ne se doute de rien.

— Nous avions compris cette nécessité, dit Fremonte.

Les deux amis se levèrent.

— Messieurs, leur recommanda Armand, pas un mot, n'est-ce pas ? de cette affaire.

Et il reconduisit ses deux témoins.

V

LA PROVOCATION

Vers dix heures, dans les salons du palais des Medecapo, il y avait beaucoup de monde, comme toujours : ce soir-là plus que jamais. Pourquoi ? Les Italiens bien élevés sont discrets ; les deux témoins d'Armand n'avaient point parlé de ses intentions de duel, mais il avait bien fallu demander à la marquise si elle accueillerait avec plaisir celui qui était à cette heure l'idole des lazaroni et le lion de Naples. La marquise avait été fort joyeuse de recevoir Armand, si joyeuse qu'elle avait prévenu ses fidèles. Donc le bruit s'était répandu que le jeune Français dont tout le monde parlait, que tout Naples avait vu à la promenade et dont tout Naples raffolait, que ce héros de l'aventure des lazaroni serait chez la marquise. Tous

ceux qui avaient leurs entrées au palais des Medecapo s'étaient empressés de s'y rendre.

L'aventure des quais, des hommes jetés en l'air, de la bravoure et de la force, cela ne suffisait pas à justifier l'enthousiasme des Napolitains ; mais, nous l'avons dit, Armand avait un charme particulier, une physionomie heureuse et typique, une nonchalance gracieuse, un je ne sais quoi d'indéfinissable qui le faisait aimer dès qu'il paraissait ; il produisait sur ces natures méridionales restées païennes l'effet d'un demi-dieu.

Le chevalier Nello savait comme tout le monde qu'Armand devait venir ; il s'était posé cette question : Vient-il pour moi ?

Il n'avait certes pas peur d'une rencontre à l'épée, il se considérait comme sûr de vaincre ; mais il éprouvait cependant une vague inquiétude. Maître de lui, il la dissimulait à force de volonté.

Son entrée fit quelque bruit ; la foule est subtile, elle s'imprègne de tous les souffles, s'agite sous toutes les secousses ; elle recueille les plus faibles rumeurs ; Naples s'attendait à quelque chose. Que le jeune étranger eût voulu se faire présenter à la marquise qui était la reine de l'aristocratie napolitaine, rien de plus naturel, mais il s'était beaucoup hâté. On savait l'histoire du bouquet, on observa Nello dès qu'il eut mis le pied dans les salons ; après avoir salué la marquise, il s'en fut à un groupe formé de ses amis.

— Il paraît, dit-il, que nous aurons l'occasion d'admirer ce soir cet Hercule Farnèse qui jongle avec les lazaroni ; on affirme qu'il doit venir.

— Oui ! dit-on. Ne l'as-tu pas vu déjà ?

— Non, fit Nello.

— Ce n'est pas le type de l'Hercule ; c'est plutôt une statue d'Apollon un peu plus grande que nature ; il est admirablement fait et de gracieuse figure.

— Oh ! fit Nello d'un air contrarié qu'il dissimula mal.

Et il demanda :

— Sait-on qui le présente.

— Beljioso ! répondit-on.

— Je crois, dit Nello en souriant, que ce jeune homme aura mal pris l'affaire du bouquet.

— Du moment qu'il est en relation avec tes ennemis, cela paraît très probable.

Nello secoua la tête et dit en riant :

— L'occasion est charmante. Je ménagerai le frère, la sœur saura qu'à cause d'elle, je l'ai épargné et elle m'en saura beaucoup de reconnaissance.

— Pensez-vous, demanda-t-on, que ce jeune homme ose vous provoquer ici ?

— Peut-être... d'une façon indirecte.

— Ce serait inconvenant.

On annonça le chevalier Beljioso et Armand.

Armand simple, élégant, irréprochable du claque au talon de la bottine, parfait enfin, séduisant, vint s'incliner devant la marquise qui le fit asseoir près d'elle : il se montra si galant homme, selon l'expression italienne, qu'il souleva des chuchotements admiratifs ; on envia fort la marquise qui pouvait causer avec ce beau garçon jugé spirituel à la mine. Questionné sur Paris que la marquise connaissait bien et qu'elle regrettait toujours, Armand fut intarissable de verve : il conta des anecdotes piquantes avec tant de tact, que le petit médecin au sonnet lui-même proclama qu'Armand avait infiniment d'esprit.

Enfin la marquise dut laisser à son invité la liberté de sa personne ; le petit Delmondi s'empara de lui et il se fit un malin plaisir de le conduire vers le groupe au milieu duquel se trouvait Nello.

— Venez, cher monsieur, je veux vous présenter à la jeunesse dorée de Naples.

Il produisit Armand au milieu du groupe des amis de Nello avec cette emphase méridionale qui nous paraît un peu choquante, mais qui est le ton ordinaire des Napoli-

tains ; Armand se mit au diapason de ces jeunes gens et l'on put tout croire d'abord qu'il n'avait aucune intention hostile contre Nello. Mais voilà qu'après une demi-heure de conversation brillante et fort animée, Armand entendit quelqu'un interpeller le chevalier sous son nom ; il se donna l'air d'un homme qui jusqu'alors a parlé à quelqu'un sans le connaître et qui, s'apercevant tout à coup à qui il a affaire, affecte pour cette personne le plus profond mépris et montre par son attitude le regret de s'être commis avec elle.

— Comment, c'est là le chevalier Nello ? dit Armand à Delmondi.

— Lui-même ! dit-il.

— Que ne l'ai-je su plus tôt ! dit Armand.

Et comme Nello lui adressait presque aussitôt une question, non seulement il n'y répondit pas, mais il affecta de tourner la tête.

— Pardon, monsieur, dit Nello pâlisant, j'ai eu l'honneur de vous demander votre avis sur la musique de Verdi ; ne vous plairait-il pas de me le dire ?

Armand répondit tranquillement.

— Non, monsieur.

— Vous avez sans doute des raisons ?

— D'excellentes.

— Que vous pouvez expliquer sans doute ?

— Oh ! d'un seul mot ?

— Et ce mot ?

— Je préférerais vous le dire ailleurs qu'ici.

— En dehors de ces messieurs personne ne nous entend ; en conséquence vous pouvez parler.

— Soit, puisque vous m'y forcez.

Et regardant Nello en face.

— Le mot, monsieur, est celui d'assassin ; je vous l'applique en toute justice, car tout homme qui abuse de sa force à l'épée pour imposer à une société ses insolences et ses vices, tout homme comme vous, monsieur, est un misérable !

— Assez ! dit Nello d'une voix étranglée.

— Vous avez voulu me faire parler ; je continue et vous rappelle que nous devons à la marquise d'éviter le scandale. Ecoutez donc, puisque vous m'avez obligé à vous dire ce que je pense ; mais quittez ces airs de panthère furieuse.

Nello fit un effort violent pour se contenir et Armand reprit :

— Je vous ai trouvé monsieur, ridicule et impertinent, et je hais fort les fâcheux, les spadassins, les roués qui se font un jeu et un plaisir de troubler le repos des jeunes filles et des femmes par leur fatuité et qui placent de braves jeunes gens entre une mort certaine, déplorable, des plustribes, et un affront à dévorer. Ceci dit, monsieur, vous trouverez bon sans doute que je mette à la disposition de vos témoins les chevaliers Fremonte et Beljioso ; vous recevrez demain matin la leçon que vous méritez.

— Je vous jure, moi, de vous en donner une qui vous dispensera d'en recevoir d'autres ! dit Nello.

— Parole de fanfaron ! fit dédaigneusement Armand en tournant les talons.

Et il s'éloigna du groupe des amis de Nello, suivi de ses témoins et du médecin de plus en plus engoué de son nouvel ami.

Bien entendu toute cette scène de provocation avait eu lieu sans éclat.

Nello avait sur-le-champ désigné deux de ses amis qui s'approchèrent immédiatement avec les témoins d'Armand ; les conditions furent réglées rapidement.

Les chevaliers Beljioso et Fremonte accompagnés du petit Delmondi, vinrent rendre compte à Armand de la mission dont ils étaient chargés.

— Vous vous battez demain, à l'épée, dans un petit champ fort propice aux duels, bien connu des jeunes gens de Naples et situé à 2 kilomètres (en italien un millo) de la ville.

— On est là très bien ! fit Delmondi. Et si vous êtes vainqueur, comme je l'espère, vous serez le roi de Naples.

— À quelle heure, messieurs, faut-il partir pour arriver sur le terrain ?

— Rendez-vous vers sept heures ! dit Beljioso. Il y a déjà du soleil à ce moment, mais, à cause de Fulminante, il ne faut pas sortir de Naples avant quelques heures de grand jour ; il faut donner aux carabiniers (gendarmes italiens) le temps de faire patrouille.

— Qu'est-ce que le Fulminante ?

— Comment vous êtes à Naples depuis vingt-quatre heures et vous ne savez pas ce que c'est que le Fulminante, cher monsieur Armand !

— Ma foi non !

— C'est un bandit qui est en train de devenir si fameux qu'il se place déjà à côté, sinon au-dessus de Fra-Diavolo lui-même.

— Oh ! oh ! fit Armand.

— Il a livré bataille à cinquante bersagliers, vingt-cinq carabiniers et cent sept miliciens ; il les a battus, leur a tué ou blessé trente huit hommes, et le soir même de l'affaire il venait prendre dans un bourg de trois mille âmes le syndic qu'il avait dénoncé ; en même temps, il se faisait payer une forte rançon par les notables pour ne pas incendier les maisons et égorger les habitants.

— Ce n'est pas mal, cela ! dit Armand, mais sans paraître très enthousiaste.

— Je n'en finirais pas s'il fallait vous citer les traits, de bravoure de Fulminante. Parlons un peu de son caractère

— Voyons l'homme sous le bandit ! dit Armand. Votre Fulminante me paraît assez remarquable.

— Un jour, dit Delmondi, il sut que la princesse Marguerite, cette charmante fille de Victor-Emmanuel, avait désiré le voir ; elle était ici, à Naples. Savez-vous ce que fit Fulminante ? Un matin que la princesse devait aller, sous bonne escorte se promener en calèche hors la ville notre bandit pris ses mesures, et la princesse fit la rencontre d'une forte escouade de carabiniers menant prisonnier Fulminante. Elle fit arrêter son escorte pour regarder le captif, mais tout à coup les cheuau-légers qui entouraient la princesse furent jetés à bas de leurs chevaux par les carabiniers, qui n'étaient autres que les hommes de Fulminante déguisés pour la circonstance. Vous savez ce que c'est qu'un cavalier à terre : si braves que fussent les cheuau-légers, surpris, ils furent liés et réduits à l'impuissance. Fulminante salua gracieusement la princesse, lui offrit un bouquet de jolies fleurs de montagne, lui débita un sonnet et se montra du dernier galant. Puis il termina par un trait charmant. Il fit ses excuses à l'officier qui commandait les cheuau-légers sur la nécessité où il s'était trouvé de lui jouer ce mauvais tour ; il lui était impossible de ne pas obéir au désir de la plus gracieuse personne de l'Italie.

— Voilà qui est parfait ! dit Armand. Un de ces jours, j'irai voir Fulminante !

— Messieurs, dit Armand, je prends congé de vous : à demain et croyez que je tiendrai ma promesse quant au chevalier Nello ; s'il n'en meure pas, il n'en vaudra guère mieux.

Il invita ses témoins à venir souper à l'hôtel ; ce qu'ils acceptèrent. Il se retira, laissant de lui la meilleure opinion du monde d'élite qui peuplait les salons de la marquise de Madecapo.

VI

DEUX ARTISTES

Nous sommes à Naples et nous avons besoin de le constater. Le lecteur saura pourquoi tout à l'heure ; qui mieux est, nous sommes à la Pension suisse, il est minuit. Deux voyageurs viennent d'arriver ; ils ont été amenés par une barque et ils viennent, disent-ils, de l'île de Capri. Cette

fle s'élève au milieu de la baie de Bain, elle est constamment fréquentée par des artistes français, des peintres surtout.

Les deux voyageurs annoncèrent qu'ils étaient l'un sculpteur et l'autre paysagiste ; tous deux Espagnols ; Ils affectaient de parler l'Italien avec un accent catalan très prononcé. Ils savaient le français du reste, car l'un d'eux fit une observation en cette langue à son compagnon ; ils demandèrent à souper au moment où Armand rentrait avec ses convives ; l'hôte parut embarrassé, s'attendant peu à donner un repas à pareille heure, pour six personnes. Après avoir réfléchi, il fit un offre :

— Messieurs, dit-il, j'ai une poularde froide qui peut faire le fond d'un souper ; voulez-vous souper à table d'hôte ? Cela vaudra mieux que de découper cette remarquable volaille en deux parts, ce qui ne serait plus présentable.

Armand regarda les voyageurs qui de leurs coté l'examinaient ; ils avaient des figures spirituelles et semblaient gens bien élevés ; Armand eut un sourire qui était un acquiescement ; les voyageurs saluèrent de leur coté.

— Ma foi, messieurs, dit Armand, il me semble que vous avez bonne envie d'accepter ; moi aussi, mes amis de même, et nous avons grand faim. Les sorbets italiens donnent appétit. A table si vous voulez bien.

Le souper fut servi rapidement et la conversation s'entama au champagne : les deux artistes restaient un peu sur la réserve, écoutant, souriant, approuvant, très affables mais ne disant pas grand chose. Toutefois, le sculpteur ayant entendu faire une allusion au duel d'Armand avec Nello, il demanda :

— Suis-je indiscret, messieurs, en vous priant de me dire si c'est bien du chevalier Nello qu'il s'agit comme adversaire de monsieur ?

Il montrait Armand.

— Oui monsieur, dit Beljioso.

— Et monsieur sait quelle est l'adresse inouïe de Nello à l'épée ?

— Nous serions impardonnables de la lui avoir laissé ignorer.

— Et vous vous battez quand même, monsieur ? demanda l'artiste.

— Mais oui ! dit Armand.

Le sculpteur se leva et s'inclina profondément devant Armand, qui lui rendit son salut ; mais il semblait si profondément étonné, que le sculpteur lui dit :

— Monsieur, j'admire les supériorités en tout genre. Or vous êtes aussi fort à l'escrime que le chevalier Nello ou d'une bravoure insensée. Dans les deux cas, je vous félicite.

— Monsieur, dit Armand, je suis tout simplement un frère qui veut faire respecter sa sœur.

A partir de ce moment les deux artistes observèrent Armand avec la plus grande attention ; ils s'informèrent du lieu du combat et des conditions, puis on en vint à parler de Fulminante.

— S'il allait venir interrompre notre duel ! fit Armand

— Pourquoi cela ? demanda le sculpteur. Dire qu'il serait enchanté d'y assister, cela est probable, mais vous troubler, étant donné son caractère, cela m'étonnerait beaucoup, moi qui le connais.

— Vous le connaissez ! fit-on.

— Beaucoup.

— Mon ami a fait son buste et moi son portrait ! dit le peintre.

— Dans les montagne ? demanda-t-on.

— En pleine montagne !

— Voilà une singulière aventure ! fit Armand.

Puis il ajouta :

— Et moi qui souhaitais le voir !

— Je vous donnerai, si vous voulez, une lettre de recommandation, dit le sculpteur.

— Volontiers et mille grâces ! répondit Armand.

Puis il demanda :

— Mais comment votre rencontre s'est-elle faite ? je vous prie, messieurs.

— Oh ! très simplement ! dit le sculpteur. Nous avons été invité par lui-même ; un jour à Capri, dans la campagne, nous avons été abordés, au moment où nous prenions des croquis par un jeune homme qui nous a semblé bien élevé. Nous avons causé d'un paysage que mon ami voulait peupler de brigands. Notre interlocuteur nous a demandé :

— Voudriez-vous voir de vrais brigands et les peindre au naturel ?

— Oui, certes, avons-nous dit.

— Messieurs, a-t-il fait, je suis le Fulminante : si vous trouvez que moi et ma bande en valons la peine, je vous ferai prendre un de ces jours par un homme sûr et vous serez mes hôtes pour quelques semaines. Ainsi fut fait.

— Est-ce un beau garçon, ce brigand ? demanda Armand très intéressé.

— Ni beau ni laid ; c'est un type !

Et les deux artistes racontèrent leur pérégrinations avec la bande. Toutefois le récit fut écourté sur les observations de Beljioso ; il fallait qu'Armand dormit. On se sépara en se donnant rendez-vous sur le terrain.

VII

UNE AUBERGE NAPOLITAINE.

Le terrain dont on avait parlé pour ce duel était un petit enclos appartenant à un aubergiste dont l'établissement se trouvait non loin de là ; cet aubergiste sachant la jeunesse de Naples très batailleuse avait eu l'idée d'offrir ce champ pour les duels moyennant une contribution. Or, avant l'aube, les deux artistes que nous avons vus à la Pension suisse réveillaient l'aubergiste qui s'empressa d'ouvrir mais parut fort étonné en reconnaissant ses clients.

— Vous ici, maître ? fit-il en s'adressant au sculpteur. Quelle imprudence !

— Ne tremble pas, vieux poltron ! dit le sculpteur. Est-ce que l'on me connaît ?

Puis il demanda :

— As-tu dans ton auberge une chambre d'où l'on pourrait voir à l'aide d'une lorgnette le duel qui va avoir lieu ce matin dans ton enclos ?

— Il va donc y avoir un duel ? demanda l'aubergiste tout radieux.

— Oui, maître Culumerlo ! fit le sculpteur. Et un joli duel, je t'assure. Mais hâte-toi de répondre. As-tu la chambre en question ?

— Certainement, maître.

— Hâte-toi alors de nous la donner.

L'aubergiste fit monter ses clients sur le toit de l'auberge en forme de terrasse et les plaça dans une petite chambre construite en belvédère.

— Voilà ! fit-il.

— C'est bien ! fit le sculpteur. Sers-nous ton meilleur vin blanc.

Quand ils furent seuls, bien seuls, les deux artistes se mirent à causer.

— Me diras-tu enfin, demanda le paysagiste, pourquoi nous sommes venus à Naples ?

— Et pourquoi nous sommes ici ? fit le sculpteur.

— Oui, je suis fort intrigué.

— Caro mio, dit le sculpteur qui avait oublié de donner un accent catalan au dialecte napolitain, si tu étais arrivé à être le dieu de Naples et que tu visses un autre dieu élever autel contre autel, tu te préoccuperais un peu, n'est-ce pas, de cette concurrence ?

Et il reprit :

— Au fond, je ne serais pas fâché de savoir qui de

moi ou de ce Français est le plus audacieux ; toutefois tu as raison, il ne s'agit pas de ce'a.

— Ah ! ah !

— En même temps que je le voyais je voyais aussi la sœur, mio caro.

— Par Vénus, tu en es amoureux !

— Comme tout Naples.

— J'ai hâte de la voir.

— Ça ne peut tarder. Vers dix heures elle paraîtra au salon de l'hôtel si son frère n'est pas tué,

— Et s'il est tué ?

— Jo le venge...

— Tu te battras avec Nello ?...

— Naturellement.

— Mais si le jeune homme est vainqueur ?

— Je prendrai d'autres mesures.

— Dans vingt minutes nous saurons à quoi nous en tenir !

Tous deux se levèrent et examinèrent ce qui allait se passer, des voitures amenaient les adversaires, leurs témoins et leur chirurgien ; les deux partis gagnèrent l'enclos, les préliminaires se passèrent comme d'habitude. Nello était sûr de lui. Armand paraissait certain de triompher.

On croisa le fer ; celui qui eût revu Armand sous les armes eût été stupéfait du changement qui s'était opéré dans son jeu depuis son duel avec Jallisch ; il avait mis à profit par l'étude les avantages que lui donnaient sa taille, sa force et son agilité ; tous les jours, deux fois il avait pris leçon du maître le plus dangereux de Paris. Négligeant les finesses académiques, les poses de salle, le clinquant de l'art, il avait uniquement tiré en vue du terrain, toujours sur le sol et comme si, à chaque leçon, il se fût agi de sa peau.

Nello s'attendait à trouver un adversaire solide, mais lourd ; il était en face d'un tigre : Armand avait un jarret qui lui donnait l'agilité d'un félin, et il était étourdissant ! Le pauvre Nello, si supérieur qu'il fût, se trouva déconcerté ; tous ses calculs étaient renversés, et, sur le terrain, c'est une cause de démoralisation. Un homme dont le sang-froid est entamé est un homme perdu ; en deux ou trois minutes le chevalier fut hors d'haleine. Tout à coup Armand, qui tenait dans sa main gauche un papier que tout en tirant il avait pris dans la poche de son pantalon, Armand, qui avait encore toute sa vigueur, Armand sûr de son homme, fit trois pas de retraite, piqua le papier de son épée et retomba avec furie sur le chevalier.

Dix seconde après, Nello tombait sur un genou, percé à la poitrine ; on s'empressa autour de lui. Armand lui avait laissé l'épée dans le corps, et reculant de dix pas il endossait sa redingote.

Le chirurgien retira l'arme et aussi le papier qui, engagé dans l'arme, s'était teint de sang ; il reconnut le sonnet...

Nello n'était pas mort ; le chirurgien déclara que l'on pouvait conserver quelque espoir. Maître Culumerlo, qui savait son état, avait toujours une chambre prête pour ceux qui étaient grièvement blessés ; il s'empressa de l'offrir ; Nello y fut installé.

Déjà les deux artistes espagnols étaient partis, et ils galopaient vers Naples.

En chemin, l'un, Carlo, disait à son compagnon :

— Voilà une de tes espérances anéanties : tu ne peux te présenter à la sœur comme le vengeur du frère.

— C'est vrai ! Mais j'ai d'autres cordes à mon arc ! Et ils entrèrent dans la ville.

VIII

OVATION

Il serait difficile de dire quel effet foudroyant produisit

à Naples la nouvelle que le chevalier Nello avait enfin trouvé son vainqueur. Comment ! ce spadassin, cet invincible, ce terrible qui tenait la ville sous son épée, comment Nello avait un maître coup d'épée dans le ventre ? Et qui l'avait ainsi porté à terre ? Un tout jeune homme !

Plus de cent familles à Naples avaient Nello en horreur, ayant subi de lui des affronts.

Lorsque le cocher qui apportait une lettre d'Armand à M. Lenoël eut raconté les détails de ce duel, le bruit en fut répandu dans un instant ; du marché au poisson, il courut au marché des légumes et dans tous les quartiers ; les domestiques se hâtèrent d'informer leurs maîtres, Naples descendit dans la rue. On vit ce jour-là ce que l'on voit bien rarement dans une ville italienne : les femmes plus aristocratiques montaient en voiture avant neuf heures du matin ; les équipages sillonnaient les rues, Nombre de jeunes gens louaient des voitures ; plus grand nombre de piétons sortaient de Naples. Tout ce monde se dirigeait vers l'albergo du signor Culumerlo. On eût dit d'un pèlerinage ; la route se couvrait de gens qui s'avançaient joyeusement en procession.

En tête et bien avant tous, M. Lenoël était arrivé, accompagnant Fernande. Armand fut demandé...

— Soyons durs pour lui ! dit M. Lenoël en prenant un air digne et sévère.

— Oui ! dit Fernande d'une voix étouffée.

Et quand il parut, elle sauta bas et courut l'embrasser en pleurant.

— Oh ! les femmes ! les femmes ! dit M. Lenoël. Elle m'avait pourtant bien promis...

Armand vint à lui.

Monsieur... commença M. Lenoël... monsieur... Je dois vous exprimer... mon cher enfant... vous comprenez bien, n'est-ce pas ?...

Et comme l'émotion l'étouffait, il embrassa, lui aussi Armand qui riait ; ainsi se termina la longue mercuriale que l'on devait adresser à l'enfant prodige. Armand eût bien voulu s'en retourner avec M. Lenoël, mais il ne pouvait planter là ses deux témoins au milieu d'un déjeuner.

— Dans une heure, dit-il ! je serai à l'hôtel.

— Nous vous attendons ! dit Fernande.

Comme le cocher se lançait sur la route, la tête de la procession apparut.

— Que de monde, fit M. Lenoël.

Et il demanda au cocher :

— Est-ce que d'habitude, à Naples, on se promène ainsi tous les matins ?

— Jamais, Excellence,

— Qu'y a-t-il donc aujourd'hui ?

— Mais, Excellence, il y a le duel. Votre neveu est l'idole de Naples.

— Je pourrai dire à l'avenir mon coquin de neveu ! fit M. Lenoël à mi-voix en clignant de l'œil à Fernande.

Mais celle-ci semblait préoccupée.

— Mon cher oncle, dit-elle, regardez donc.

— Je vois bien ! fit M. Lenoël.

— C'est scandaleux ! dit Fernande.

— Hein ! Vous dites, Fernande ?

— Je dis que c'est honteux !

— Je ne comprends plus.

— Mais, mon oncle, ces équipages sont remplis de dames, et il est révoltant de voir des femmes qui paraissent bien élevées s'afficher ainsi.

— Ah ! vous êtes jalouse, Fernande ? dit M. Lenoël.

— Non certes ! dit-elle. Je suis scandalisée, voilà tout !

M. Lenoël sourit, sachant à quoi s'en tenir ; mais les dispositions de Fernande changèrent vite ; elle cessa de s'indigner lorsque, des équipages, les dames lui envoyèrent les plus gracieux saluts, les plus charmants sou-

rires ; les cavaliers ôtaient respectueusement leurs chapeaux ; les gens du peuple qui survinrent bientôt, montrant plus d'enthousiasme encore, poussèrent des vivats, mais avec une certaine discrétion.

Ils auraient craint d'embarrasser Fernande par des démonstrations trop vives ; la jeune fille traversa de la sorte au pas du cheval les rangs de plus en plus pressés de la foule, et elle recueillit les hommages touchants de l'admiration d'une ville éprise de sa beauté. En rentrant à l'hôtel, elle vit le trottoir, la rue même, le vestibule, l'escalier jonchés de fleurs.

— Sac à papier, dit M. Lenoël, c'est comme le jour de la Fête-Dieu.

Fernande n'aurait jamais cru que rien de pareil pût lui arriver.

— Oh ! dit-elle, les Napolitains me traitent comme si j'étais la Madone, et c'est à Armand que je dois ces honneurs !

— Aussi à vous ! dit M. Lenoël. Vous êtes divinement belle ce matin.

En ce moment deux personnes se rencontraient sur l'escalier avec M. Lenoël et Fernande ; c'étaient les deux artistes qui avaient assisté au duel ; ils saluèrent sans affectation ; une fois au bas de l'escalier, le sculpteur poussa le coude au paysagiste.

— Eh bien ! demanda-t-il.

— Tu avais raison ; elle est au-dessus de tout ce que j'imaginai.

Ils sortirent.

A peine étaient-ils dehors qu'ils furent suivis par un mendiant obstiné. L'homme tendait la main. Il semblait murmurer une prière. Le sculpteur le repoussait en paraissant lui dire des injures comme on fait à un importun qui vous assomme de ses quémanderies.

Or, voici ce que disait le sculpteur :

— Que tout soit prêt pour ce soir et que chaque soir on renouvelle les mêmes préparatifs.

— Ai-je bien compris ? disait le mendiant. Quatre hommes à l'auberge de Culumerlo à partir de la tombée de la nuit ; deux chevaux dans les écuries ; des relais d'heure en heure.

— Et quatre autres hommes au premier relais ! fit le sculpteur.

— C'est entendu.

Le sculpteur reprit :

— Que tout soit bien en ordre là-bas ; il faut des vivres pour un mois.

— C'est comme si cela y était.

Sur ce, le sculpteur envoya une rude bourrade au faux mendiant qui se mit à accabler le brutal d'invectives ; la comédie fut très bien jouée. Les deux artistes se promènèrent pendant quelque temps, puis ils revinrent à l'hôtel. Ils trouvèrent M. Lenoël dans le salon.

Le bonhomme avait compris que Fernande, après les émotions de la matinée, aimerait à être seule ; il l'avait laissée dans sa chambre, à ses rêveries.

Au salon, M. Lenoël était entouré ; on le questionnait sur les détails du duel. Il les ignorait. Les deux artistes saluèrent le bonhomme, et le sculpteur se mêla à la conversation.

— Si vous voulez le permettre, dit-il, ayant assisté au combat, je vous dirai ce qui s'est passé. Hier le hasard nous fit souper avec votre neveu, et nous sommes ainsi qu'il devait se battre ; nous nous intéressons beaucoup à lui. Ce matin nous avons loué la terrasse Culumerlo et nous avons tout vu. Sur ce, le sculpteur s'empara littéralement de M. Lenoël, et ils causèrent tant et si bien qu'ils devinrent les meilleurs amis du monde.

Depuis ce moment, M. Lenoël fut dominé, fasciné par les deux artistes qui flattèrent toutes ses manies ; le bonhomme aimait à jouer aux échecs, les jeunes gens firent avec lui deux parties brillantes ; il causa pêche ; le paysagiste, qui paraissait très fort sur ce sujet, lui proposa de

harponner des thons. Enfin M. Lenoël fut enchanté de ses nouvelles connaissances, et quand le déjeuner sonna, vers onze heures et demie, le bonhomme présenta les deux artistes à Fernande qui descendait pour prendre place à la table d'hôte.

— Armand, dit M. Lenoël, n'est pas encore revenu ; voici ma chère enfant, deux voyageurs avec lesquels il a soupé hier et qui ont vu l'affaire ce matin. Ces messieurs vous donneront de curieux détails.

Fernande fit bon accueil aux deux étrangers ; vers le milieu du repas, grand bruit dans la rue.

— Voici Armand qui revient sans doute ! dit M. Lenoël en courant à la fenêtre.

C'était en effet Armand qui rentrait au milieu des applaudissements enthousiastes ; lorsque Garibaldi fit son entrée à Naples, il n'y eut pas plus de vivats. Les lazaroni raffolaient si bien de leur nouvelle idole, qu'on en voyait, après des trépignements insensés, rouler épileptiques sur le sol ; la voiture d'Armand était remplie de bouquets : elle était portée par la multitude.

Les équipages avaient dû céder devant la poussée des piétons ; le peuple s'était emparé d'Armand qui descendit au milieu de cris assourdissants ; il fallut fermer la porte de l'hôtel pour contenir la foule qui eût envahi la maison et Armand fut obligé de se montrer plusieurs fois à la fenêtre pour saluer le peuple.

Enfin, vers une heure, la foule s'écoula peu à peu et Naples reprit sa physionomie habituelle, mais comme l'avait prédit Beljioso, les bouquets et les sonnets ne cessèrent de s'annoncer dans le vestibule de l'hôtel ; après le déjeuner, Armand, très fatigué, se coucha ; Fernande, avait, même à Paris, l'habitude de la sieste ; elle se retira dans sa chambre.

M. Lenoël, qui ne dormait jamais dans le jour, retomba aux mains des deux artistes ; ceux-ci lui proposèrent d'aller au café et M. Lenoël accepta.

IX

EN BONNE FORTUNE

M. Lenoël connaissait trop peu Naples pour avoir un café de prédilection. Il se laissa donc guider.

— Mon cher ami, dit le sculpteur à Carlo, le paysagiste, j'ai une petite course à faire, dix minutes à peine ; je salue en voiture et je vous rejoins sur le port chez Fontana où les sorbets sont exquis.

Et il laissa M. Lenoël avec le paysagiste ; chose assez singulière.

Il donna pour adresse au cocher :

— Chez Fontana.

Pourquoi donc voulait-il précéder M. Lenoël dans cet établissement ?

Le sculpteur sauta rapidement de la voiture quand il fut devant le café, et il héla :

— Antonio !...

Un garçon accourut.

— Mon ami, lui dit le sculpteur à voix basse, *il fait jour la nuit, n'est-ce pas ?*

— *Quand les allumettes flambent !* dit le garçon qui devint pâle tout à coup.

En italien, les allumettes s'appellent des *fulminantes*.

Et le cocher, clignant de l'œil, laissa le sculpteur au milieu de la chaussée.

— Je crois qu'il y aura des lueurs cette nuit dans la montagne, *les allumettes flambent...* dit tout bas le cocher !

Et le fouetta ses deux chevaux qui partirent au galop. Le sculpteur revint ensuite au café ; il y trouva M. Lenoël et le paysagiste, qui avaient déjà commencé une partie d'échecs.

Devant M. Lenoël, se trouvait une tasse de café, demi-vidée.

Voyant M. Lenoël plongé dans les méditations de son

jeu, le sculpteur se mit à dessiner sur son album des croquis de matelots et de femmes du peuple ; à vrai dire, il montrait un rare talent dans ces esquisses. Une bonne demi-heure se passa, à la fin de laquelle M. Lenoël, tout joyeux, put enfin s'écrier :

— Mat ! vous avez perdu, cher monsieur.

— Revanche ! demanda le paysagiste.

— Dans un instant, si vous voulez ! dit M. Lenoël en se frottant le front. Je suis alourdi.

— Vous avez bu un verre de Marsala de trop, le café va dissiper cela.

— Je vous assure que je n'ai pas vidé mon verre sans avoir mouillé mon vin.

Regardant le carnet du sculpteur. Oh ! que c'est joli ! fit-il. Quelles ravissantes petites femmes.

Le sculpteur lui tendit le carnet.

M. Lenoël feuilleta l'album et il poussa bientôt de petites exclamations joyeuses.

En ce moment, il se fit quelque rumeur, et M. Lenoël levant la tête dit :

— Dieu ! la jolie bouquetière.

— Eh ! fit le paysagiste, c'est la Zinzinetta.

— La belle, lui cria le sculpteur, venez ! car ici si vous voulez voir flamber comme une allumette ; venez ma chère, nous offrir une fleur.

La Zinzinetta était une admirable fillette de seize ans au teint mat, lisse comme le plus fin satin, aux yeux noirs et fendus de façon à simuler un arc légèrement tendu ; des yeux si grands, si beaux, si étranges que l'on ne voyait d'abord qu'eux dans le visage. La Zinzinetta était petite, mais faite à rendre jalouses les statues des palais de Naples et les nymphes de marbre perdues dans les parcs au milieu des bouquets ; inutile de parler des pieds, ces méridionales chaussent des souliers d'enfants et leurs mains gantent des numéros dans lesquels les doigts de nos premières communiantes n'entreraient pas. Avec tout cela Zinzinetta avait encore le prestige de la voix, elle zézayait l'italien avec le timbre d'une fauvette et soulignait ses mots de petits airs de tête mutine et de choses fort coquettes.

A peine eut-elle entendu parler de fulminante qu'elle devina que c'était M. Lenoël et elle s'assit devant lui. M. Lenoël pâlit, puis rougit ; le regard de la Zinzinetta produisait déjà sur lui l'impression accoutumée.

— Eh, petite, lui dit le sculpteur, tu ne nous offres donc pas de fleurs ?

— A vous ce laurier, dit-elle ; j'y joins une immortelle et je vous salue, vous qui savez parler et agir comme on le doit et comme il le faut.

Et au paysagiste.

— A vous la violette et le bluet.

Elle allait donner un petit bouquet banal à M. Lenoël, mais elle s'arrêta :

— Tout à l'heure ! fit-elle.

— Ma petite, lui dit M. Lenoël, voulez-vous prendre un sorbet avec nous ?

— Oni ! dit-elle, j'ai à vous questionner.

M. Lenoël commanda un sorbet ; la Zinzinetta le goûta délicatement, réfléchit, regarda longuement M. Lenoël et dit :

— Vous devez être bon, vous !

— Oh ! dit M. Lenoël, je suis une excellente pâte d'homme : un peu jaloux, voilà tout.

— On est jaloux, quand on aime.

— Que venez-vous faire en Italie ?

— Je voyage pour mon plaisir, et si Naples me plaisait, je m'y fixerais.

La jeune fille sourit.

Et de sa voix de cristal :

— Du champagne ! dit-elle.

Le sculpteur et le paysagiste battirent des mains joyeusement ; pour ceux qui étaient dans le secret c'était un hommage à l'artiste. La Zinzinetta avait joué son rôle,

en grande comédienne. M. Lenoël, lui, crut à un simple accès de gaieté de ses compagnons ; il était chauffé à blanc. La Zinzinetta décoiffa elle-même le champagne et on versa la liqueur d'or dans les coupes.

— A nos plaisirs ! dirent les deux artistes en trinquant.

— Messieurs.

Et M. Lenoël vida sa coupe d'un trait.

La Zinzinetta le poussa avec des mines charmantes et le champagne coula pendant plus de deux heures à larges flots, mettant M. Lenoël en rutilante humeur ; peu à peu même il sentit sa tête s'embarrasser ; il avait sans doute montré un charmant caractère, car la Zinzinetta vint se placer à côté de lui ; elle le regarda longuement cette fois avec un air de pitié indéfinissable.

— Asseyons-nous, dit-elle, et dinons. Je meurs de faim, mio caro.

Le vin du Vésuve n'avait pas encore produit son premier effet ; M. Lenoël avait retrouvé sa verve ; il dina en débitant des fadaïses de vieux galatin ; la Zinzinetta eut l'air de l'écouter. Mais peu à peu le bonhomme sentit encore une fois son cerveau s'embrouiller. En vain mit-il de l'eau dans son chianti ; l'ivresse regagnait le terrain perdu. La Zinzinetta en suivait les progrès avec plaisir ; au dessert, M. Lenoël divaguait. Déjà la jeune fille donnait des signes d'impatience, quand la porte s'ouvrit, livrant passage à quatre hommes portant le costume légendaire et traditionnel des brigands napolitains.

Ils étaient armés jusqu'aux dents.

Le damné vin du Vésuve paralysait complètement M. Lenoël, sans quoi il eût peut-être fait la folie de résister ; mais il ne se sentait pas de volonté.

— Descendez tous les deux ! ordonna le chef.

Ils obéirent.

Dans la cour, des chevaux étaient préparés ; on fit monter en selle les deux prisonniers.

Toute la troupe se dirigea au trot vers la montagne.

M. Lenoël faisait de tristes réflexions.

Toute la nuit, on voyagea ; on changeait de chevaux à des relais préparés d'avance.

M. Lenoël, dégrisé peu à peu, calcula que l'on avait fait au jour vingt-cinq à trente lieues. Quand le soleil se leva, il s'aperçut qu'il était en pleine montagne. Sur de très hautes falaises bordant la mer et l'on fit une halte dans la rosée.

— Signor, dit le chef de la bande, vous venez de faire un long voyage et fort peu commodément ; mais il fallait traverser l'Italie en largeur et éviter les villes, bourgs et villages. Nous avons dû prendre nos précautions ; heureusement nous voilà sur le territoire qui appartient sans conteste au Fulminante, et je suis aise de vous offrir à déjeuner ainsi qu'à la Zinzinetta.

— Devons-nous donc rester ici ? demanda M. Lenoël.

— Non, signor, répondit le chef. " Je dois vous conduire à la grotte ; là vous serez gardé par nos invalides, qui sont de vieux serviteurs retraités, débris vénérables des plus anciennes bandes. Oh ! vous serez là parfaitement ; nos vieux camarades ont conservé bonnes et saines traditions des convenances.

M. Lenoël ne pouvait en croire ses oreilles ; il pensait que les brigands n'étaient polis que dans les opéras-comiques.

Il abandonna ses membres endoloris à Canino, qui se montra maître expert. D'un sac on tira des provisions pillées chez Culumerlo ; d'un panier pris dans sa cave on exhiba, enveloppées dans de la paille, des bouteilles de vin du Vésuve que M. Lenoël reconnut.

— Ma foi, dit-il en faisant contre mauvaise fortune bon visage, voilà un vin traître, mais il est si agréable que je ne lui en veux pas.

— A table alors, signor.

On avait étalé les vivres sur l'herbe ; mais la Zinzinetta et M. Lenoël s'assirent seuls.

— Vous ne mangez donc pas ? demanda M. Lenoël.

— Après vous, signor ! fit le chef.

— Ah ! dit M. Lenoël avec une bonhomie toute française, mettons les cérémonies de côté. A table.

M. Lenoël avait une préoccupation ; il se demandait ce que pouvait être cette grotte dont on parlait, et qui servait de repaire aux bandits. Il questionna le chef à ce sujet.

— Signor, lui dit celui-ci, l'Italie est une terre volcanique, travaillée par les éruptions souterraines ; ce que nous appelons la grotte est tout simplement une immense excavation qui a plus de dix lieues d'étendue et qui se prolonge encore. Il y a là des galeries sans fin s'en allant dans toutes les directions, sous les montagnes.

Comme le déjeuner était fini, il se leva, les brigands ayant mangé les restes qu'on leur passait.

— Nous partons ? demanda M. Lenoël.

— Oui, dit Galli, mais nous allons avoir le regret de vous bander les yeux.

— Faites ! dit M. Lenoël.

Mais montrant la Zinzinetta :

— Avez-vous que c'est un malheur de cacher ces beaux regards sous un foulard.

— Hélas ! dit Galli, notre état a des nécessités cruelles ; il faut s'y soumettre.

Et il aveugla M. Lenoël en lui bandant une ceinture sur les yeux...

On arrive.

— Faites mettre pied à terre aux voyageurs, dit Galli.

On donna la main à M. Lenoël et à la Zinzinetta ; celle-ci fut conduite par Galli celui-là par le frère du chef. Ils marchèrent pendant un quart d'heure, et ils s'aperçurent qu'ils respiraient un air frais et vif à mesure qu'ils descendaient sur le chemin en pente que l'on suivait.

— Sommes-nous donc dans la grotte ? demanda M. Lenoël.

— Oui, dit Galli. Otez vos bandeaux.

Les deux prisonniers obéirent, et ils poussèrent tous deux un cri d'admiration.

Le spectacle qui se déroulait devant eux était féérique ; M. Lenoël crut rêver, il se trouvait sous une voûte si élevée que l'on ne pouvait l'apercevoir, si large, si longue que l'œil se perdait dans le lointain, sans voir la fin du vide, excepté à droite où une muraille bordait la grotte. A droite, la lumière pénétrait par de nombreuses trouées faites sur la mer que l'on voyait lumineuse et calme se dérouler sous le soleil d'Italie ; les barques pa-saient, noires de coque, déployant comme des ailes de mouettes leurs grandes voiles triangulaires que gonflaient les plus légers souffles. Le gouffre intérieur dégageait une odeur sulfureuse, et M. Lenoël, s'en approchant, s'aperçut qu'il s'en échappait une fumée chaude et empourprée. Il se pencha sur les bords et vit un lac de feu bouillonnant qui roulait les flots de lave en fureur ; de la gauche venaient des bruits sourds, des grondements redoutables et souterrains. On voyait courir dans la pénombre des lueurs étranges, semblables à des éclairs ébauchés ; une âcre senteur passait par bouffées et s'échappait par les fenêtres naturelles donnant sur la mer qui renvoyait des courants d'air pur et frais.

— Qu'y a-t-il donc de ce côté ? demanda M. Lenoël.

— Vous pouvez voir cela par vous-même, dit Galli ; la chose en vaut la peine.

M. Lenoël se dirigea vers le point que lui indiquait le chef, et il arriva au bord d'un abîme : c'était un volcan qui se formait ou qui s'éteignait, les deux hypothèses étaient admissibles.

M. Lenoël ne pouvait s'arracher à la contemplation de cette masse de lave liquéfiée et qui semblait de l'or en fusion ; par intervalle, ce lac, qui avait plus de trois lieues de tour, semblait agité par une rafale subite ; de toutes parts des vagues se soulevaient avec fracas en dégagant des gerbes de feu, en se frangeant d'une écume étincel-

lante ; un tourbillon se produisait, toutes ces vagues se fondaient en une seule lave, qui montait à une hauteur prodigieuse, qui balayait toute la surface du lac de l'est à l'ouest invariablement et qui allait s'abattre contre le granit du bord occidental de ce gouffre effrayant. M. Lenoël vit plusieurs fois cette terrible lame se reformer, et il commença à éprouver l'attraction du vertige quand Galli l'arracha à cette fascination.

— Signor, dit-il, venez. Rester serait dangereux.

Et avec un sourire gracieux :

— Je suis sûr que vous serez bien logés. La Zinzinetta a sa beauté superbe, et le Fulminante respecte tout ce qui est beau. Vous signor, il paraît que vous valez cher, car vous aurez l'appartement des banquiers. Ce sont ceux que nous considérons le plus.

Lorsque l'on eut tourné la saillie qu'avait désigné Galli M. Lenoël vit le campement des bandits.

Jamais M. Lenoël n'aurait pu imaginer que l'on pût rassembler sur le même point une quarantaine de têtes aussi effrayantes que celles-là !

Qu'on s'imagine des visages énergiques de vieillards qui ont vécu cinquante ans sous l'eau des orages, au feu des bivacs dans le sang des batailles et dans l'orgie du pillage : qu'on se représente ces figures sur lesquelles les passions les plus violentes ont buriné des rides profondes, sillons des vices les plus terribles ; que l'on encadre ces faces de tigres, de panthères et de lions avec des barbes longues et de longs cheveux blancs, qui donne à ces brigands un air de dignité patriarcale ; que l'on relève encore l'expression féroce et criminelle des traits par les mâles stigmates des cicatrices ; que l'on jette sur les épaules et les reins de ces hommes le costume pittoresque des mal-vivants, et l'on aura une idée de ce que vit M. Lenoël !

Les armes en faisceau offrait cette particularité que les fusils se chargeaient tous par la culasse : c'était des martini enlevé aux soldats ; les revolvers étaient tous du même calibre ; il y avait dans cette troupe une grande uniformité. Dans les armes blanches seulement la fantaisie se donnait carrière ; de longs couteaux, de courts poignards, des haches de main, de minces stylets, chacun garnissait sa ceinture à son gré.

Comme capitaine, un géant, Cascarillo, qui avait été l'homme de confiance de Fra-Diavolo. A cette époque Cascarillo avait quatre vingt-deux ans, et il redressait encore si bien sa taille de six pieds qu'il n'en avait perdu qu'un pouce avec l'âge, il semblait qu'on eût taillé ce géant en plein cœur de chêne.

Ayant une tête qui semblait ébauchée à coup de hache, une de ces têtes primitives qui ne paraissent pas finies ; Cascarillo, que l'on eût pris d'abord pour une brute intelligente, avait deux yeux ardents, fins, vifs et parfois adoucis par un regard bienveillant ; ses deux prunelles d'un jaune gris rappelaient celles du chien berger dont Cascarillo avait quelques peu les oreilles pointues. C'était, du reste, un fort brave homme, le meilleur, le plus loyal de la bande.

Cascarillo, à la vue des prisonniers, se leva et vint, avec une grâce incomparable, baiser la main de Zinzinetta à laquelle il dit :

— Sois ici la bienvenue, petite. J'ai beaucoup connu ta mère, qui était charmante comme toi.

La Zinzinetta regarda Cascarillo avec de grands yeux étonnés, le vieillard sourit.

— Tu demanderas à ton oncle, le cocher, si je n'ai pas un peu protégé ton enfance ?

Puis, laissant la Zinzinetta fort surprise, il se tourna vers M. Lenoël.

— Mille pardons Excellence, dit-il : cette petite me rappelle de chers souvenirs ; mais je suis tout à vous et vous prie de vous regarder comme chez vous.

Il prit son sifflet et l'on entendit une modulation retentir sous la voûte. Partant d'une sorte de chambre for-

mée dans le roc, deux hommes parurent; dont l'un, à la grande stupéfaction de M. Lenoël, portait le tablier blanc des cuisiniers; l'autre était facile à reconnaître pour un valet de chambre.

— Excellence, dit Cascarillo en présentant ces deux officieux, vous pouvez donner vos ordres; voici votre chef et votre valet; vous prendrez vos repas à vos heures, vous êtes libre de vos actes, et ces deux hommes sont vos serviteurs.

Sifflant encore, il appela par une certaine modulation une femme qui, toute pay-anne qu'elle fût, avait fort bon ne mine.

— Maria, lui dit-il, suppose que cette signora soit ma fille et traite-la en conséquence.

Puis ces premières dispositions prises, laissant la Zinzinetta à Maria, il dit à M. Lenoël.

— Vous plaît-il, Excellence, de voir vos chambres et de vous en choisir une.

Il conduisit M. Lenoël dans une suite de cellules, aménagées dans le roc en partie naturellement, en partie par la main de l'homme; toutes ces chambres avaient vue sur une vaste ouverture qui permettait de contempler la mer. M. Lenoël fit son choix.

Un coup de sifflet appela le chef, auquel M. Lenoël demanda ce qu'il pouvait lui offrir pour le soir

— Excellence! dit le cuisinier, j'ai comme poisson du rouget, de la truite et de l'anguille. Comme viande, du filet de bœuf, un gigot d'agneau et un cuisseau de veau. Comme gibier, j'ai des canards, des perdrix, du lièvre et du coq de bruyère. Comme légumes, j'ai tout ce qu'un jardin peut donner en cette saison. Enfin je prépare un potage à la bisque ou au riz à la tomate.

— Mon ami, dit M. Lenoël, je m'en rapporte à vous.

— Vous vouliez pêcher? dit Cascarillo.

— Oui, capitaine.

Ramège! appela le capitaine,

Ramège se présenta.

C'était un petit homme ratatiné, ca-sé, laid, de figure chafouine.

— Tu vas t'emparer de Son Excellence! lui dit Cascarillo, tu lui apprendras à pêcher en mer; je veux qu'aujourd'hui même Son Excellence tire au moins quelques poissons de l'eau!

— Le vent est assez bon! dit Ramège, que son Excellence me suive.

Et il emmena M. Lenoël.

Tous deux descendirent à l'aide d'une échelle de corde sur les rochers au pied de la fenêtre; nous disons fenêtre et ce n'était qu'une trouée, bien entendu. Ramège avait ses lignes sous un coin de rocher. Il initia M. Lenoël à ses pratiques, et, après quelques leçons rapidement comprises, ils mirent à l'eau leurs engins; un quart d'heure plus tard, M. Lenoël retira de l'eau une énorme dorade. Il en oublia sa captivité!

X

QUESTION D'ARGENT

A Naples cependant vers minuit, Armand était réveillé par le maître d'hôtel.

— Signor, lui dit celui-ci, voici une lettre pour vous que m'a remise un commissionnaire.

— Merci! dit Armand.

Et il lut:

« Le Fulminante a l'honneur de vous prévenir qu'il vient d'enlever votre oncle. Avec lui une autre personne sur l'identité de laquelle il n'a pas à s'expliquer. Ayez l'assurance de ma haute considération.

Armand aussitôt après avoir lu cette lettre, courut pour éveiller le sculpteur et son ami; mais ils les trouva de bout.

— Messieurs, dit-il, voyez ce qui m'arrive.

Et il montra sa lettre.

— Je pense, dit-il, que vous pourrez m'être utiles, connaissant le Fulminante.

Madejo secoua la tête et tendit à son tour une lettre ainsi conçue:

Monsieur,

« J'apprends que vous croyez avoir fait mon buste et crayonné mon portrait. C'est une erreur. Un petit chef de bande s'est donné le plaisir de se faire passer pour moi; c'était un certain Servio qui devait mal finir, étant fanfaron et impudent. Je dis c'était. Vous devez comprendre que le drôle méritait une corde et une potence; les rieurs ne seront pas de son côté, mais du vôtre; il est châtié de sa plaisanterie. Je vous prierais, monsieur, de détruire le buste et le portrait sur-le-champ; si un seul exemplaire en était vendu, je serais forcé de protester en vous tuant. Ce qui serait fâcheux, car vous avez beaucoup de talent. Personne ne m'a jamais vu en dehors de mes douze amis, et je ne veux pas qu'un faux portrait de moi coure le monde. Agrérez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

“ LE FULMINANTE. ”

Le sculpteur dit à Armand quand il eut terminé:

— Vous me voyez très inquiet. Il faut que je me hâte, demain matin, de télégraphier à Rome et dans toutes les villes; car on a déjà expédié des photographies du Fulminante d'après le buste que j'en avais fait; je suis tout à votre disposition, mais je doute que ma recommandation ait quelque valeur.

Armand comprit parfaitement que, de ce côté, il n'y avait rien à espérer.

Cependant Madejo lui dit:

— Nous connaissons Naples; nous vous sommes tous deux très sympathiques, utilisez-nous.

— Que dois-je faire? demanda Armand.

— Payer la rançon. Si, par hasard, vous n'avez pas ici les crédits nécessaires pour réunir la somme, nous avons bien à nous deux quarante ou cinquante mille francs à vous prêter.

Armand fut touché de cette offre.

— Messieurs, dit-il, vous êtes de francs cœurs d'artistes; merci mille fois! Si besoin était, j'aurais recours à vous; mais remarquez qu'il n'est pas question d'argent dans la lettre, et que le Fulminante n'en dit mot.

— Demain! peut-être, entamera-t-il la négociation; il vous fixera somme et délai.

— S'il allait avoir enlevé mon oncle à cause de la Zinzinetta, fit Armand. Peut-être le Fulminante aime-t-il cette fille et en est-il jaloux.

— Voilà qui est peu probable? dit Madejo.

— En somme, la petite est prisonnière aussi! fit observer Carlo. Somme toute, malheur d'argent n'est pas mortel; tout se résumera par une rançon.

— Oh! certainement. C'est la coutume.

— Et j'aurai droit de faire des remontrances à mon oncle; ça ne saurait se payer trop cher.

— Je crois, n'est-ce pas, fit Armand, qu'il serait absurde de prévenir l'autorité? Elle est impuissante.

— Oh! radicalement.

— Messieurs, bonsoir. Demain quand ma sœur sera levée je lui apprendrai doucement la vérité.

Et il serra vigoureusement les mains des deux jeunes gens.

Fernande fut instruite de l'accident avec tous les ménagements possible; elle pleura beaucoup, mais quand on lui eût dit que ce n'était qu'une question d'argent, elle se consola vite.

Une lettre de M. Lenoël vint rassurer les jeunes gens; elle expliquait son enlèvement, son voyage, sa captivité.

dans une grotte ; bien entendu elle ne disait mot, ni de la direction, ni de la situation du souterrain. M. Lenoël se contentait d'affirmer qu'il se portait bien et il insistait beaucoup pour que l'on ne fût pas inquiet de lui ; il ne disait à propos des exigences de Fulminante que peu de chose. " On a, écrivait-il, des intentions sur mon compte ; je m'en expliquerai, paraît-il, dans une quinzaine de jours avec le Fulminante. "

Un peu plus tard, autre lettre ; elle venait du chef de la montagne lui-même et portait en substance que, dans une quinzaine de jours, il ferait savoir ce qu'il aurait décidé. Depuis, *tous les matins*, on reçut de M. Lenoël une lettre qui annonçait chez le prisonnier beaucoup de gaieté et de tranquillité d'âme. Armand, qui connaissait à fond le caractère du bonhomme, crut à la vérité de ses lettres.

— Ne craignez-vous pas, demanda un jour Fernande, que M. Lenoël soit contraint de nous écrire ainsi ; on le menace peut-être.

— Sûrement non ! dit Armand. Les lettres portent bien le cachet d'un esprit libre ; il n'y a aucune pression.

— Je m'inquiète, disait Fernande, de ce que le Fulminante ne fait pas demander cette rançon. Pourquoi tarder ?

— Ce chef des montagnes a fort affaire ? répondit Armand. Il est, dit-on, haut placé dans l'Etat, et il mène de front deux existences. Probablement n'a-t-il pas encore eu le temps d'aller rendre visite à votre tuteur.

Et le temps se passait ainsi.

XI

UNE FAMILLE POLONAISE

Depuis quelques jours, une famille était descendue à l'hôtel ; elle se composait d'abord d'une jeune fille, brunette, vive, pétulante, gentille, charmante, gracieuse, folle, bien élevée, bonne, aimante, ayant visage spirituel et franc d'expression ; une de ces petites femmes qui ont le diable au corps et qui sont faites pour plaire aux caractères calmes. On l'eût choisie pour être remarquée et aimée par Fernande, pour qu'elle devint son amie et qu'une tendre affection en fit deux sœurs, on eût combiné leur rencontre dans ce but que l'on aurait pu complimenter l'habile personne qui dirigeait ainsi le hasard. Ensuite venait la mère de Léontine (ainsi se nommait la jeune fille) ; c'était une dame du meilleur monde ; elle était polonaise et baronne ; elle avait le grand ton, les manières du faubourg Saint-Germain ; elle semblait avoir beaucoup souffert ; elle parlait d'un mari regretté. Toujours triste, mélancolique, digne, elle portait fièrement ses cheveux gris déjà quoiqu'elle n'eût que quarante ans ; elle regardait souvent Armand, et celui-ci la surprit à pleurer. Elle ne pouvait se consoler de la mort d'un fils qui avait péri pendant la dernière insurrection de la Pologne ; elle fit la conquête d'Armand, qui se laissa prendre aux airs de Mme Wadziwille et se montra pour elle très attentif et très respectueux ; une douce intimité s'établit entre la mère et la fille d'une part, Fernande et Armand de l'autre. On s'apitoyait sur les malheurs dont la baronne avait été frappée. Fils et mari tués, fortune confisquée, exil, la baronne avait tout subi. Le tsar cependant lui avait rendu sinon ses biens, du moins une rente sur le revenu ; mais elle était affligée d'un beau-frère atteint d'une maladie mentale singulière et elle soignait ce beau-frère rachitique, idiot, muet, avec un soin touchant. Un domestique polonais, un grand gillard, de formes athlétiques, surveillait du reste sans cesse ce beau frère qui était le chevalier Wadziwille. Par abréviation on l'appelait Wadi.

Vraiment, cet idiot était admirablement dressé ; par un prodige d'éducation, à force de dévouement, la baronne avait réussi à le faire se tenir, manger et se présenter poliment ; qui l'eût vu à table d'hôte se serait figuré être en face d'un petit vieillard malingre et souffreteux, un

peu bossu, difforme et taciturne, car le chevalier n'avait pas le regard atone des muets. Son œil au contraire brillait d'un éclat que tout le monde s'en apercevait. On pouvait déclarer sans se tromper, après avoir vu une fois le chevalier manger, qu'il était gourmand ; car sa prunelle s'allumait surtout quand le rôti paraissait sur la table.

Son domestique, toujours derrière lui, le surveillait surtout à ce moment. On voyait le chevalier faire des grimaces, s'agiter, flâner l'odeur du gigot et du poulet ; il ne se calmait que quand on lui en avait servi une formidable tranche.

Décent, du reste, découpant bien ses morceaux, il n'avait que cette petite manie de se trémousser en présence d'une viande saignante ; on souriait doucement.

La baronne était si bonne, elle sollicitait l'indulgence pour son beau-frère avec tant de grâce, que le bonhomme eût-il été pire, on eût passé là-dessus, mais c'était très supportable.

Enfin, dans cette famille, il y avait le grand-père de Léontine, père de la baronne ; c'était un grand gentilhomme, mince, sec, élancé, comme un sapin du Nord ; aux dires de la petite-fille, c'était un héros ; il avait promené sa bravoure sur tous les champs de bataille du monde où l'on luttait pour la bonne cause.

Peu causeur, il savait dire un mot à propos ; peu complimenteur, il sut capter Armand par une phrase d'éloge bien dite et bien conçue.

Les choses avaient été un peu vite ; mais la jeunesse est ardente. M. Lenoël aurait modéré quelque peu, s'il eût été là, cette belle confiance enthousiaste pour ces étrangers ; mais M. Lenoël et son bon sens pratique étaient prisonniers.

Quoi qu'il en fût, les Polonais s'étaient montrés très affectés de savoir que leurs jeunes amis avaient un oncle prisonnier dans la montagne.

Ils avaient offert leurs services au cas où il eût fallu de l'argent pour compléter la rançon.

Ce trait avait définitivement conquis les cœurs d'Armand et de Fernande. Mais de rançon, il n'était point question dans les lettres de M. Lenoël.

XII

DANS LA MONTAGNE

Peu de temps après, dans la montagne, la nuit, cheminaient deux cavaliers, c'étaient le Fulminante et son lieutenant.

De temps à autre ce dernier interrogeait d'un léger cri d'oiseau les échos de la montagne qui répondaient par d'autres cris de significations diverses. Selon ces avertissements, des sentinelles apostées par les brigands, le lieutenant prenait tel ou tel sentier ; le Fulminante, pensif, suivait son éclaireur. Celui-ci questionna son chef avec lequel il vivait sur le pied de la familiarité, car il le tutoyait.

— Pourquoi, lui demanda-t-il, voulant t'emparer du neveu comme de l'oncle, tardes-tu à lui tendre un piège ?

— Mon cher, j'ai mon projet ! dit le Fulminante d'un air sombre, projet difficile à réaliser ; il me faut du temps pour en préparer la réussite.

— Oh ! fit le lieutenant, je comprends,

Mais il demanda tout à coup :

— As-tu étudié ces gens qui entourent le jeune homme et capté la confiance de la sœur ?

— Oui, dit le Fulminante avec un sentiment de colère. Evidemment cette famille joue un certain jeu.

— Est-ce toi qui lui a tracé un rôle ?

Le Fulminante regarda son lieutenant.

— Etrange question ! fit-il.

— Mon cher, dit le lieutenant, j'ai supposé que la ba-

ronne polonaise était une de tes créatures et que tu la destinais à servir tes intérêts.

— Je te l'aurais dit !

— Alors ce n'eût pas cela.

— Tellement peu cela qu'il nous faut à tout prix savoir ce que sont ces gens-là ?

— Je les surveillerai ! dit le lieutenant.

— Ils agissent pour d'autres, en vue d'un but mystérieux ! dit le Fulminante.

Et il ajouta :

— La première chose à connaître, c'est la vérité au sujet du chevalier. Est-ce un idiot ?

J'en doute.

— Si cet homme dont les yeux s'allument en regardant Fernande allait en être amoureux. S'il jouait une comédie de maniaque. Il y a dans ses allures un je ne sais quoi de louche.

Il continua de rêver et de méditer, toujours guidé par son lieutenant : on atteignit ainsi un bouquet de bois où le lieutenant fit signe à son maître de s'arrêter.

— Nous sommes arrivés ! dit-il.

Le Fulminante tira de sa ceinture un magnifique chronomètre à répétition ; après en avoir fait jouer le ressort et compté les tintements :

— Nous sommes en avance d'une demi-heure au moins ; mettons pied à terre.

Ainsi fut fait. Sur un appel très léger, à peine perceptible du chef, deux hommes sortirent d'un bouquet de bois et se présentèrent pour tenir la bride des chevaux que les deux cavaliers leur jetèrent aux mains.

En ce moment un cri d'avertissement montant de loin, répété de distance en distance, vint apporter la nouvelle que la personne attendue s'engageait sur ce que les bandits appelaient leur territoire ; le Fulminante écouta des bruits qui allaient peu à peu grandissant.

— Celle que j'attends vient accompagnée ! dit le Fulminante.

— En effet, elle est suivie d'un cavalier, car je distingue le pas d'un second cheval.

Bientôt une femme parut, précédée de deux guides, escortée par un homme enveloppé d'un long manteau et coiffé d'un chapeau de feutre rabattu sur les yeux ; elle portait un voile. Lorsque le Fulminante fit un pas en avant pour la recevoir, elle le salua gracieusement et descendit de cheval avec une habileté d'écuyère consommée ; le Fulminante remarqua ce détail.

Le cavalier se montra non moins remarquable par son aisance à cheval ; la monture, au moment où il allait quitter la selle, se cabra violemment ; il la dompta avec beaucoup d'adresse et d'après les procédés de l'école allemande. Le Fulminante, auquel rien n'échappait, nota ce fait dans sa mémoire, et saluant la jeune femme.

— Soyez la bienvenue signora ! lui dit-il. Je suis heureux de vous recevoir.

— Et moi charmée de vous rencontrer ? dit-elle.

Mais elle demanda :

— Est-ce bien au Fulminante que je parle ?

En voici la preuve ! dit le Fulminante.

Et il lui tendit l'anneau.

— C'est bien lui !... murmura-t-elle.

Puis, tirant de son sein un autre anneau, suspendu au col par une chaînette d'acier, elle le montra au Fulminante qui dit :

— Oui, oui, c'est bien cela.

Le Fulminante était fort surpris.

— La vue de mon anneau vous a fait supposer que vous ne perdrez pas votre temps en causant avec moi ? reprit la jeune femme.

— Je suppose, signora, que la reine des Bohémiens de France ne m'est pas venue trouver pour une question de mince importance.

Ce fut au tour de la baronne à tressaillir.

— Ah ! fit-elle, vous avez connaissance de la valeur des signes gravés sur l'anneau.

— Oui, signora.

— Inutile alors de vous rappeler que les Bohémiens et les bandits de tous pays depuis huit siècles sont frères et alliés.

— Madame, si je l'ignorais, je ne serai pas le Fulminante.

— Vous me devez aide, secours et hospitalité ; je viens vous demander tout cela.

Puis finement.

— Êtes-vous absolument pressé.

— Pour vous, maintenant, non ! dit le Fulminante avec un galant salut.

— Alors éloignez tout le monde, je vous prie ; j'ai à vous parler seul à seul.

Elle éloigna Jallisch, car c'était lui qui la suivait, et le Fulminante écarta son lieutenant.

Lorsque personne ne put entendre leur conversation, elle reprit :

— J'aborde franchement la question. Vous aimez la nièce ou du moins celle que vous croyez être la nièce de votre prisonnier.

— Non, signora !

— Vous dissimulez.

— Non, je n'aime pas cette fille. Chacun sait que ma fiancée est la Zinzinetta.

— Cependant quand sous le nom de Madejo...

Le Fulminante se mit à rire d'un rire si franc que la baronne en fut confuse.

— Madejo ! s'écria-t-il. Mon pauvre Madejo confondu avec moi ! Ce sculpteur, signora, est mon ami et je le protège. Voilà tout.

Puis tout à coup :

— Avez-vous vu Madejo ?

— Oui ! dit-elle.

— Regardez-moi ! fit-il, en ôtant son masque.

Elle poussa un léger cri de surprise ; ce n'était pas Madejo.

Cependant elle hésitait encore.

— Parlez, signora ! dit le Fulminante. Tenez, pour vous encourager, je vous avouerai que j'ai besoin du concours de tous les Bohémiens d'Italie, et vous pouvez me le faire obtenir, n'est-ce pas ?

— Oui, certes.

— Ce sera le prix du service que vous me demandez.

La jeune baronne se décida à tout dire.

— Je vous avoue, dit-elle, qu'il m'est pénible de vous avouer une faiblesse. Je croyais que vous aviez au cœur une passion au service de laquelle vous mettiez votre pouvoir, ce qui m'aurait justifiée d'en faire autant.

— Ah ! dit-il je devine. Vous aimez ce Français.

— Oui, dit faiblement la baronne.

— Il aime cette Fernande qu'aime Madejo et il s'agit de faire que Madejo soit le mari de cette jeune fille pour qu'Armand se décide à vous aimer.

— C'est l'esquisse de mon plan.

— Si j'enlevais le jeune homme ?

— M'en aimerait-il plus pour cela ?

— Peut-être.

— Il me connaît et me hait.

— Parce qu'il aime l'autre ; mais supposez qu'elle soit la femme de Madejo et il se vengera en vous aimant.

— Essayons ! dit-elle.

— Tout à vous, signora.

— Je vais vous développer le plan. Il me connaît, mais il vous connaît grâce à dame ; il me connaît brune, il me connaît avec le teint pâle et je puis devenir la fille d'un de vos bandits avec des cheveux blonds. Nous autres, bohémiennes, nous savons nous rendre méconnaissables.

— Je ne l'ignore pas ! dit le Fulminante souriant d'étrange façon sous son masque. Je suis convaincu que

moi-même, vous revoyant, et prévenu cependant, je ne pourrais qu'admirer votre transformation et vous faire mes compliments.

— Ainsi, je pourrais vivre dans votre grotte et me donner comme la fille d'un des vôtres.

— Comme celle de Cascarillo. C'est mon plus fidèle.

Puis avec intérêt :

— Vous comptez sans doute que l'isolement, des marques de pitié, une surprise, vous livreront ce jeune homme et qu'il vous aimera.

— Oui ! avoua-t-elle. C'est lâche... mais je l'aime !

— Evviva la donna ! s'écria le Fulminante. Il n'y a qu'elle pour savoir aimer. Je vous admire, signora.

— Est-ce sincère ?

— Oh ! je parle net ! A tout dire, je regrette d'être ainsi fait que je ne puisse éprouver de pareilles passions ; on doit en ressentir des joies infinies et de mortels chagrins, ce qui fait que l'on vit plus que d'autres.

— Vous acceptez donc ma requête ?

— Oui, si vous prenez l'engagement d'honneur de me donner l'aide des Bohémiens d'Italie.

— Je vous le jure.

Le Fulminante parut enchanté ; elle lui tendit la main pour sceller le pacte ; il baisa les doigts gantés de la baronne.

— Quand j'aurai pris cet Armand ! dit-il, je vous serai conduire auprès de lui. D'ici là, je vais tout préparer pour que Cascarillo parle beaucoup de sa fille, et manifeste le désir de l'avoir près de lui.

— En sorte que l'on ne s'étonnera pas de ma venue. Je vous remercie, monsieur.

— Signora, je suis votre obligé. Depuis longtemps je me demandais où je trouverais le personnel considérable d' affidés dont j'ai besoin pour mener à bien une grande affaire, la plus grande qu'ait tenté un chef de bandes.

— Entre nous, monsieur, c'est maintenant et toujours, je suis loyale et je vous serai fidèle alliée.

— Vous aurez en moi le plus dévoué de vos serviteurs ! dit le Fulminante. A bientôt, signora.

Ils se séparèrent, et la jeune femme redescendit vers la plaine avec Jallisch et ses guides.

XIII

CONFIDENCES

Lorsque la baronne fut hors de portée de la voix, le Fulminante dit à son lieutenant :

— Tu viens de voir une souveraine plus puissante que la reine d'Italie. Elle a dans sa main tous les Bohémiens de France, elle est au-dessus des lois : de plus, elle tient son pouvoir de l'élection.

— Et que veut-elle ?

— L'amour.

— Tu disais qu'elle ne venait pas pour cela.

— Il ne s'agit pas de moi, mais du fiancé de Fernande. Puis de l'air le plus bizarre :

— Croiras-tu qu'elle supposait que ce pauvre Madejo était le Fulminante ?

— Alors son ami Carlo aurait été moi, ton lieutenant ! fit le bandit.

Et il rit.

— Tu n'es démentie ! fit-il.

— Oui ! dit le Fulminante.

— Elle n'en croit plus un mot.

— Oh ! elle a des preuves.

— Te serais-tu démasqué.

— Mais oui.

Ils se mirent tous deux à rire.

— Ce qu'il y a de joli, dit le Fulminante, c'est qu'elle va se grimer.

— Vraiment oui.

— Se faire aimer d'Armand sous un autre nom, sous une autre figure.

— Et cet Armand est le fiancé de Fernande.

— Par le diable ! voilà du nouveau.

— Tu comprends que j'ai laissé tout dire et provoqué les confidences. De moi, elle ne sait rien. C'est une femme forte, mais la passion lui enlève ses moyens.

Et ils rirent longtemps, causant ainsi, et celui qui eût entendu le Fulminante, eût frémi pour Armand.

Dans la plaine, courant vers la ville au trot de leurs chevaux, la baronne et Jallisch échangeaient leurs observations.

— Est-ce le Fulminante ? demandait Jallisch.

— C'est lui ! répondit la comtesse. J'ai vu son visage. Nous nous étions trompés ; le sculpteur n'est que son ami, j'en suis certaine.

— Enlèvera-t-il le jeune homme ?

— C'était son projet.

— Tu ne peux plus tuer la fille !

— Pourquoi donc ne la tuerais-tu pas ?

— A cause du Fulminante.

— Mais pour lui, comme pour tout le monde, elle mourra d'anémie. Le chevalier Wadi n'est-il pas là ?

— Jouons serré ! dit Jallisch.

Et ils entrèrent dans un bourg où un hôtelier attendait leur retour.

Revenons au Fulminante.

— Cher, dit-il à son lieutenant, je retourne à la grotte.

— Pourquoi ?

— Un oubli...

— Tu vas retourner à Naples et tu veilleras sur les amours de Madejo.

— Que dire à propos de M. Lenoël ? Que faudra-t-il écrire, en ton nom, à la famille de ce brave homme ?

Le Fulminante parut frappé d'une idée subite, et il dit à son lieutenant :

— J'avais besoin d'un prétexte, le voici ! Tu écriras que je me décide à garder mon prisonnier, parce que c'est un homme de la plus grande importance, voyageant incognito ; que je l'ai appris et que je ne le rendrai que contre six millions. Que je sais que je neveu est aussi une excellence de haute volée et que je ne lui conseille pas de se faire prendre, parce que j'exigerais six autres millions pour sa rançon. Tu ajouteras que si dans deux mois la rançon n'est pas payée, le supplice de la torture commencera.

— Bien ! dit le lieutenant.

Et tous deux prirent des directions différentes.

XIV

COUP DE TÊTE

Trois jours s'étaient écoulés, Armand avait reçu de M. Lenoël une lettre, et du Fulminante une autre, les deux lettres l'avaient mis au désespoir.

Il eût voulu consulter Madejo ou Carlo ; mais ni l'un ni l'autre ne se trouvaient là ; ils étaient partis tous deux pour une petite excursion ; mais une demi-heure à peine s'était écoulée depuis que les lettres étaient arrivées lorsque Carlo arriva seul.

Armand l'apprit et courut à sa chambre.

— Comme vous avez l'air bouleversé ! s'écria le paysagiste. Je suis effrayé de vous voir ainsi.

Armand, si calme quand il ne s'agissait que de lui, était épouvanté.

— Cher ami, dit-il à Carlo, voici deux lettres ; lisez-les.

Le paysagiste lut et secoua la tête :

— Mauvaise affaire ! murmura-t-il.

Puis tout à coup :

— Bien réellement n'est-ce pas le che... da-t-il avec un peu de défiance.

— Je vous jure que non ! s'écria Armand. Si

personnage aussi riche et aussi important que le croit le Fulminante, je payerais et tout serait dit. Que faire ?

— Détromper le Fulminante !

— Comment !

— Par notre ami Culumerlo l'aubergiste. J'ai idée que cet excellent aubergiste consentirait à remettre au Fulminante la lettre que vous lui écririez pour l'éclairer.

— Ecrivons vite et partons.

Armand écrivit une lettre très pathétique au Fulminante et la porta à Culumerlo qui se chargea de la commission, moyennant finances.

Armand résolut de ne parler de rien à Fernande ; mais au bout de quarante-huit heures, il reçut une lettre de Fulminante qui mit le comble à son chagrin.

Voici la terrible conclusion par laquelle elle se terminait : " J'ai pris mes renseignements ; je sais à quoi m'en tenir. Rien au monde ne me fera changer de détermination quant au prisonnier. "

Armand rendit compte de cette lettre à Carlo, qui avait toute sa confiance.

— Je suis résolu, dit-il, à parler moi-même au Fulminante. Il ne croit pas à ma lettre, mais il me croira, moi, lui parlant.

Je pars ce soir même.

— Sans sauf-conduit ?

— Je n'en ai pas besoin. Je vais dire loyalement au Fulminante quelle est notre fortune et je le laisserai libre de fixer la rançon.

— Mais mademoiselle Fernande ?

— Je la laisse en bonnes mains. La baronne est une mère pour elle, et le père de la baronne, le comte de Terezinski, saura la défendre et la protéger pendant ma courte absence.

— Je crois en effet, dit Carlo, qu'elle sera bien gardée par cette famille honorable. Toutefois je n'approuve pas trop votre projet ; je n'irai pas là-bas.

— Le Fulminante est connu ! dit Armand. Jamais il ne voudrait se parjurer. Quel intérêt y aurait-il du reste ?

— Prenez garde.

— Ma résolution est prise.

— Alors bonne chance !

Carlo serra la main du jeune homme et s'éloigna.

Fernande cependant fut fort étonnée avant le déjeuner de voir entrer la baronne chez elle.

— Ma chère enfant, dit celle-ci, il y a dans la vie de graves circonstances où il vous faut montrer du courage ; vous allez avoir besoin de fermeté.

— Vous m'effrayez, madame, dit Fernande. Serait-il arrivé quelque malheur à mon oncle ou à mon frère ? parlez ; j'aime mieux tout savoir immédiatement.

— M. Armand, que j'aime comme un fils, dit la baronne, est parti sans me consulter, sans me dire au revoir, sans vous parler.

— Parti ?... s'écria Fernande.

— Il est allé dans la montagne pour parlementer avec le Fulminante. Il faut cependant ne pas s'exagérer le péril ; ces bandits sont loyaux. Le Fulminante passe pour être extrêmement délicat dans les questions d'honneur. Voici du reste une lettre de votre frère.

Fernande ouvrit la lettre en tremblant et lut les larmes aux yeux :

" Chère sœur,

" Notre oncle doit être délivré et mon devoir est de me rendre à une conférence avec le Fulminante ; je serais lâche en agissant autrement que je le fais et vous me mépriserez. Je serai parti pendant quatre ou cinq jours au plus et je vous laisse aux soins de la famille Wadzivill, qui vous protégera avec dévouement. Je vais comme si j'avais des ailes et je reviens avec notre oncle sans perdre une seconde. Je vous embrasse et vous aime de tout mon

cœur, laissant à votre droiture le soin de juger ma conduite en cette affaire.

" Votre tout dévoué,

" ARMAND "

Fernande eut un affreux serrement de cœur et fut torturée par un sombre pressentiment.

— Je ne le reverrai jamais ! dit-elle.

La baronne prodigua à Fernande des consolations qui laissèrent la pauvre enfant inconsolable ; dans la journée, madame de Wadzivill sortit et se fit conduire dans un quartier fort retiré de Naples ; elle sonna à la porte d'une maison de très simple apparence. Elle se fit connaître, et un instant plus tard, la baronne était en présence de la comtesse Ellora.

— Quelle nouvelle ? lui demanda celle-ci avec empressement.

— Il est parti.

— Qui donc ? Armand ?

— Oui.

— Parti, où cela ?

— Pour un rendez-vous convenu avec le Fulminante ; il s'est mis en route ce matin.

— C'est impossible ! fit la comtesse. Le Fulminante ne peut avoir pris de rendez-vous avec lui.

Et sonnante, elle dit au domestique qui accourut :

— Mon pupitre.

On le lui apporta.

Elle se mit à écrire un télégramme en signes conventionnels et le fit porter.

— Il y a réponse ! dit-elle au domestique. Tu attendras.

Et quand elle fut seule :

— Si le Fulminante est dans sa grotte, comme je le crois, nous aurons bientôt le mot de l'énigme.

Puis elle se fit raconter tous les détails que la baronne pouvait connaître ; celle-ci cependant s'étonnait que l'on pût télégraphier si facilement à un chef de bande ; la comtesse lui expliqua combien c'était simple.

— On a, lui dit-elle, le droit d'envoyer des dépêches chiffrées. Donc le secret est gardé. D'autre part le Fulminante a des affiliés chargés de recevoir les télégrammes. Ils savent où le trouver. Si, par hasard, il avait quitté sa grotte, j'en serais aussitôt avertie. La personne qui va recevoir mon télégramme m'indiquerait ce que je dois faire.

En effet, deux heures à peine s'étaient écoulées que le domestique rapportait la réponse. Voici sa teneur : " Attribuez l'action du jeune homme à un coup de tête de sa part. Il vient à moi sans sauf-conduit. "

Les yeux de la comtesse rayonnèrent.

— Enfin ! s'écria-t-elle, il est à nous ! Le Fulminante aura le droit de le retenir et je pourrai enfin le tenir sous ma main.

La baronne sourit, connaissant le secret d'Ellora ; elle lui demanda :

— Quand pourrai-je commencer à laisser agir le chevalier Wadzivill ?

— Quand tu voudras. Je te recommande la prudence.

— Sois tranquille. Pour plus de sûreté, je vais alarmer la jeune fille sur le danger de coucher seule dans son appartement ; elle prendra une chambre communiquant avec la mienne.

— Très bien ! dit la comtesse.

— Pendant la nuit, le chevalier Wadi aura tout le temps d'agir sous nos yeux.

— Pas de précipitation. Il faut que mon vampire ne lui suce les tempes que peu à peu, très lentement.

Elle mettra deux mois à mourir. On attribuera cela au chagrin, à la consommation ! Oh ! j'ai bien compris.

— Quand ce sculpteur, Madejo, qui est amoureux d'elle, reviendra, veillez sur lui. Il ne faut pas que l'ombre d'un soupçon lui vienne ; il ferait savoir ses craintes au Ful-

minante, et tout serait perdu, car ce bandit est un fin joueur qui devinerait tout. Je pars, moi.

— Pour la grotte ?

— Oui ! dit Ellora.

— Et ces prédictions ?

— Qu'il m'aime... murmura-t-elle avec passion. Qu'il m'aime et que les destins s'accomplissent.

— Il est désolant, ma pauvre sœur, dit la baronne, que cette passion te soit venue !

— Est-on maîtresse de son cœur ? Adieu, sœur.

— Ellora, au revoir ! Crois-tu qu'il ne te reconnaîtra pas ?

— Jamais ! dit-elle ! C'est impossible !

Depuis deux mois j'étudie les meilleurs moyens de changer ma tête en restant jolie.

Les deux sœurs s'embrassèrent et toutes deux se séparèrent.

L'une allait à ses amours : l'autre allait accomplir un épouvantable crime.

XV

LES BRIGANDS

Armand se dirigeait vers ce côté des montagnes qui était un terrain appartenant sans conteste aux brigands. Il ne lui fut pas difficile de se renseigner sur la route à suivre ; tous les Italiens la connaissaient. Le jeune homme prit le chemin de fer tant que la voie ferrée le put mener ; il monta dans les diligences tant que les diligences purent le rapprocher de la montagne ; il loua des mulet^s tant qu'il trouva des gens qui consentaient à s'aventurer avec lui. Enfin il s'arrêta dans une auberge de mauvaise mine, mal famée, qui était réputée comme marquant la frontière entre le royaume du Fulminante et celui de Victor-Emmanuel.

Là il questionna l'hôte et les gens à mine patibulaire qu'il trouva chez lui. L'hôte le prit pour un espion ; les hommes de mauvaise figure voulurent le battre ; il les rossa d'importance ; mais cela ne lui donna pas de renseignements. Alors il acheta des vivres, un bissac, et il se mit en route au hasard.

— Je me ferai toujours bien arrêter ! dit-il.

Il le fut, en effet, mais par les bersagliers qui menaçaient de le fusiller ; Armand s'expliqua avec un sergent, qui en référé à son capitaine, qui en référé au commandant, puis au colonel, puis au général lequel, envoya l'ordre de lui amener le prisonnier ; mais Armand, las d'attendre une décision, avait envoyé un poste tout entier au fond d'un ravin, et il avait continué sa route tranquillement. A mille pas du poste, un jeune homme sortant d'une broussaille et vêtu en chef de brigand l'aborde avec un sourire aimable.

— Par Bacchus, signor, dit le bandit, vous venez de vous débarrasser si galamment de cette escouade que je tiens à vous en faire mon compliment.

— Oh ! dit Armand, c'est peu de chose pour moi qu'une poignée de soldats. Mais, dites-moi, monsieur, pourriez-vous me conduire au Fulminante que je viens voir.

— Certes, signor, je le ferais avec plaisir, mais à des conditions que vous n'accepterez pas.

— Pourquoi donc.

— Vous allez en juger. Mais auparavant, présentons-nous l'un à l'autre pour bien établir qui nous sommes. Je me nomme Galli pour vous servir, et je suis avocat tout en malvivant.

— Ah ! c'est vous dont mon oncle m'a raconté l'histoire ! dit Armand en souriant. Il m'a écrit sur vous tout au long. Ne l'avez-vous pas à rêté ?

— Pour obéir aux ordres du Fulminante, signor.

— Oh ! je ne vous en veux pas. Vous avez fait votre métier ! Je vous dois des remerciements. Vous avez été

extrêmement courtois avec mon oncle ; je vous en suis reconnaissant.

— Signor, dit Galli, la première éducation ne s'oublie jamais ; notre mère nous a bien élevés.

Armand répondit gravement :

— Vous êtes bien heureux d'avoir eu une mère ; moi je suis orphelin depuis aussi longtemps qu'il me souviendra. Mais, dites-moi, monsieur, vous parlez de certaines conditions à accepter par moi.

— Pour voir le Fulminante ?

— Je suis ici dans ce but.

— Eh bien, signor, le chef connaît votre dessein et nous avons con-signe de vous prévenir qu'il ne veut en aucune façon vous accorder un sauf-conduit. Si vous persistez à passer et si vous tenez absolument à le voir, ce sera à vos risques et périls. Son intention formelle est de vous faire prisonnier.

— Et si j'insiste, si je dis que je ne regarde pas le Fulminante comme engagé vis-à-vis de moi, si je risque la prison, enfin, me conduira-t-on à lui ?

— Vous l'aurez voulu.

— Je le veux.

Galli eut un mouvement de pitié.

— Prenez-y garde ! ne put-il s'empêcher de dire. Le chef est très déterminé à vous garder. C'est une impression personnelle que je vous donne-là ; il est encore temps de vous retirer.

— Je reste, dit Armand.

Galli admira cette énergie de volonté, calme, froide et simple dans ses expressions.

— Vraiment, dit-il, votre oncle n'a pas exagéré en nous vantant votre courage. Vous jouez votre tête avec beaucoup d'indifférence. Tenez, signor.

Et il siffla ses hommes.

— Un guide pour ce signor ! dit-il.

Puis saluant avec grâce.

— Je souhaite, monsieur, fit-il, vous serrer la main quand vous redescendrez libre... si vous redescendez !

— Je l'espère ; dit Armand.

— Et moi j'en doute. hélas !

Armand salua à son tour et sortit.

— Pauvre garçon ! dit Galli.

Armand, d'un pas délibéré, talonnait son guide et s'engageait dans un sentier qui devait le mener à la mort, si Galli ne s'était point trompé dans ses prévisions.

XVI

BIANCA

Cependant il surgit un incident avant l'arrivée d'Armand dans la grotte.

La comtesse, impatientée de le revoir, craignant que le Fulminante ne le retint point, la comtesse irritée d'avoir tant attendu, impatiente de tenir sa proie, vint surveiller la conduite de son allié ; on l'amena au Fulminante un soir, et en la voyant il fut surpris de la perfection avec laquelle elle s'était déguisée en paysanne italienne. Ses cheveux d'un blond roux, son teint bruni, deux signes admirablement placés, tont un ensemble de petits artifices de détail, rendait la comtesse méconnaissable en la laissant charmante.

— Mes compliments, signora, lui dit le Fulminante ; vous êtes à ravir.

— Et changée ! fit-elle.

— Oh ! absolument.

— Avez-vous de ses nouvelles ?

— Il n'est pas loin d'ici. Depuis vingt-quatre heures, il se heurte aux postes établis contre moi. Les bersagliers ne le laissent point passer.

— Ne vous a-t-il pas demandé à venir ?

— Il est prévenu que je ne veux pas le recevoir ; s'il

persiste, je suis libre de tout engagement avec lui et je vous le livre.

— Merci ! dit-elle.

— Voulez-vous que je vous présente votre père ?

— Oh ! oui ! fit-elle en riant. J'oubliais que j'ai ici un père.

— Cascarillo ! appela le Fulminante.

Le vieux bandit se présenta.

— Capitaine, lui dit le chef de la Montagne, est-ce que vous ne trouvez pas cette jeune fille jolie ?

— Elle est charmante ; mais...

— Ne seriez-vous pas fier de la nommer votre fille et de la reconnaître comme telle ?

— Sans doute... mais...

— Enfin, Cascarillo, qu'est ce que cela vous coûtait d'avoir un bon mouvement.

— S'il n'en coûte rien, dit Cascarillo d'un air défiant et si cette belle enfant ne réclame pas de dot, on pourrait s'entendre.

Le Fulminante et la comtesse se mirent à rire des craintes de Cascarillo.

— Vois donc, vieux coquin, comme tu es heureux ; ta fille est riche !

— Ah ! ah ! fit Cascarillo dont les yeux s'illuminèrent, voilà qui me plaît fort. C'est singulier combien un mot peut ouvrir l'entendement et faire revenir la mémoire ; il semblerait que je reconnais dans les traits de cette belle fille ceux d'une femme que j'ai adorée il y a vingt-cinq ans.

— Excellent Cascarillo ! dit le Fulminante. Comment se nommait cette personne ?

— C'était une transtévérine, une superbe Romaine : elle s'appelait Teverina de son nom de famille et Bianca de son prénom.

— Va pour Bianca et pour Teverina.

Et le Fulminante s'adressant à la comtesse, lui dit en riant :

— Vous vous souviendrez de ces noms-là, n'est-ce pas, petite !

— Oui, signor, dit la comtesse, en jouant des doigts avec sa jupe comme une fille du peuple embarrassée devant un personnage.

— Et comment appellera-t-on ta fille ? demanda le Fulminante.

— Je serais heureux de l'appeler Eleonora ! dit Cascarillo : j'aime ce nom-là.

— Soit ! dit la comtesse.

Puis à Cascarillo :

— Il s'agit de jouer notre rôle sérieusement ; vous me tutoierez.

— Naturellement ! dit le bandit.

— Moi, par respect pour votre grand nom et pour votre âge, je vous dirai vous.

— Très bien !

— Vous raconterez aux autres brigands que je suis venue ici par ordre de Fulminante qui, trouvant qu'une seule femme de chambre ne suffisait pas, ayant la Zinzinetta ici, vous a engagé à faire venir une de vos nombreuses filles, que vous m'avez choisie.

— Très bien ! c'est plaisir d'avoir des filles qui parlent d'une façon aussi délicate ! dit Cascarillo.

— Maintenant, papa, reprit la comtesse, présentez-moi à vos camarades. Si vous êtes un père consciencieux, je veux vous laisser bon souvenir de moi quand je partirai d'ici.

— Mille grâce, chère enfant !

Et offrant son bras à la comtesse, il la promena dans la grotte.

— Holà, Grimaldi, Ferugino, Pensiere, disait-il, venez un peu ici. " Celle-ci est ma fille ! — Saluez ces sacripants, petite ; ce sont les camarades de ton père. — Vous savez, mes gaillards, que je casse la tête à qui manquera de respect à Eleonora. Elle n'a qu'une maîtresse, ici, la Zin-

zinetta dont elle devient chambrière. Tot, Vizenzini, je te charge d'aider Eleonora pour la grosse besogne.

On rencontra M. Lenoël revenant de la pêche. Cascarillo, chapeau à la main, l'arrêta :

— Permettez, Excellence, dit-il, que je vous présente ce bel échantillon d'un sexe enchanteur que vous adorez puisqu'il vous a conduit ici. Maintenant que notre chef vous a enlevé la Zinzinetta, je suis certain que vous allez avoir des yeux pour cette enfant-là ; c'est morceau de prince.

— Salue, petite.

La comtesse fit la révérence.

— Je vous dirai que c'est ma fille ! dit Cascarillo. Si vous alliez lui faire la cour je me fâcherais, à moins, bien entendu, que vous ne la dotiez, auquel cas mon devoir de père serait de fermer les yeux.

— Comme je ne pourrai même pas payer ma rançon, dit M. Lenoël, je ne me permettrai pas de fantaisies aussi coûteuses.

Et il salua.

— Il est furieux ! dit Cascarillo en riant.

— Il ne m'a pas reconnue, fit la comtesse.

— Vous le connaissez donc.

— Oui... dit-elle. L'autre non plus ne me reconnaîtra pas.

— Quel autre ?

— Le jeune homme qui doit venir.

— Je suis curieux de le voir celui-là. On en dit le plus grand bien. C'est un colosse !

— Vous savez qu'il faudra fermer les yeux pour celui-là ! dit la comtesse en souriant.

— Ah ! vous... je veux dire : tu en tiens pour lui, chère petite.

— Oui ! dit-elle.

— La grotte va donc se transformer en nid d'amour, fit Cascarillo. Tant mieux, j'aime cela. Je ne suis pas un vieux grognard, moi ; j'aime la jeunesse, le bruit, les chansons.

En ce moment, un messager arrivait.

— Le Fulminante est-ici ? demanda-t-il à Cascarillo.

— Que viens-tu lui annoncer ? questionna le vieux capitaine.

— L'arrivée du jeune Français, prisonnier de Galli.

— Par les cornes de Satan, ce Galli a de la chance ! s'écria Cascarillo. Il arrêta l'oncle, puis le neveu ! Quelles parts de rançon, il aura !...

— S'ils payent ! dit la comtesse.

— Ah ! fit Cascarillo, il y a anguille sous roche, du mystère, de l'intrigue, bravo, bravissimo !... Je te quitte, petite. Il faut que j'instruise le capitaine de ce qui se passe.

Le Fulminante, prévenu de l'arrivée d'Armand, renvoya la Zinzinetta et il ordonna que le prisonnier lui fût amené dans son cabinet ; une demi-heure après, Armand entra accompagné de Galli et de Cascarillo.

— Laissez-moi ! dit le Fulminante à ces derniers qui se retirent.

XVII

ENTREVUE

Armand, en entrant dans le cabinet du chef, fut frappé du luxe que nous avons décrit.

Il promena, avec son flegme habituel, son regard autour de lui, admirant le bon goût qui avait présidé à l'arrangement de toutes choses ; il se tourna ensuite vers le Fulminante et lui dit :

— Je vous souhaite le bonsoir, monsieur ; je vous demande pardon de vous déranger et je me permets de vous complimenter sincèrement sur la façon artistique dont vous avez meublé cette chambre, c'est ravissant :

— Mille grâce, monsieur, répondit le Fulminante.

— Veuillez vous asseoir ! dit-il en montrant un siège. Vous devez être fatigué.

— Pas trop ! dit Armand. J'avais cependant un très spirituel compagnon de voyage qui m'a raconté sur votre existence des choses merveilleuses fort au-dessus de votre réputation qui, cependant, est immense.

Le Fulminante salua.

— Monsieur, dit-il, vous êtes je ne dirai pas le bienvenu, mais le trop bienvenu.

— Pourquoi, de grâce ?

— Parce que je souhaitais vous prendre ? Vous valez cher.

— Voilà précisément ce qui m'amène. Je viens vous détromper.

Le Fulminante eut un geste de dénégation.

— Permettez ! dit Armand. Si je valais aussi cher que vous pensez, serai-je ici dans vos mains ? Je me suis dit que ma démarche vous prouverait ma sincérité.

— Monsieur, pour sauver un ami sans donner de millions on peut risquer sa vie quand on est aussi audacieux que vous l'êtes. Mais causons. Je vais vous questionner. Vous prétendez ne pas être très riche, n'est-ce pas !

— J'affirme que je ne le suis point.

— Vous vous donnez toujours comme neveu de mon prisonnier, homme d'une fortune moyenne.

— Certainement.

— Eh bien, vous mentez.

— Moi !

— Oui... vous ! Vous faites passer pour votre oncle, un homme qui n'est même pas votre parent. Vous appelez votre sœur une jeune fille dont vous êtes le fiancé.

— Tiens ! fit tranquillement Armand, de qui diable avez-vous appris cela ? C'est la vérité, du reste.

— Et vous mentez !

— Non, je... ne... mentais pas ? Ecoutez-moi.

— Je suis curieux, monsieur, de savoir comment vous allez vous tirer de là.

— Oh ! très franchement, très loyalement, très simplement, je vous assure. Je croyais qu'une seule chose vous intéressait ; ma position de fortune. Mes affirmations ne portaient que sur un point, le reste étant indifférent. Car que vous importe, si le prisonnier est mon oncle et si mademoiselle Fernande est ma fiancée ?

— Il importe énormément ! Tout ce mystère ne peut que confirmer les renseignements qui me sont donnés.

Armand haussa les épaules.

— On vous a trompé ! fit-il.

Et il demanda :

— Êtes-vous sûr que personne ne vous entend, personne, vous me comprenez.

— Ceci, je le garantis.

— Eh bien, je vais vous conter une histoire intéressante. Vous êtes bon prince ; je suis sûr qu'avec dix millions vous vous contenterez !

— Dix millions ! s'écria le Fulminante.

Il était profondément étonné.

Que le lecteur n'oublie pas que le chef ignorait l'histoire de l'héritage ; en demandant une rançon énorme, il n'avait qu'un but : rendre la délivrance impossible. Mais voilà qu'Armand parlait de dix millions avec un accent qui forçait la conviction ! N'y avait-il pas de quoi stupéfier le Fulminante,

— Monsieur, dit Armand, je vais vous mettre au courant de mes affaires et de celles de M. Lenoël. Car votre prisonnier s'appelle M. Lenoël.

— Je le sais ! dit le Fulminante.

— Ah ! vous le savez ! Mais vous ne devriez pas ignorer que M. Lenoël, moi et ma fiancée, nous héritons de soixante et quinze millions à nous trois. La personne qui vous a renseigné sur le reste ne vous a point dit cela.

— Non ! dit le chef.

Nier eût été impossible.

— Eh bien, dit tranquillement Armand, vous vous faites flouer par cette personne-là !

Puis en riant :

— A votre place, je serais vexé.

Un éclair brilla sous le masque dans les yeux du Fulminante.

Armand reprit :

— Je viens vous proposer mieux que six millions : je vous en offre dix. Je vois votre jeu maintenant. Nous avons été découvert par une certaine personne qui veut nous faire disparaître pour être seule à hériter de cette fortune qui se monte en totalité à plus de cent millions bien liquidés. Cette personne est venue à Naples et elle a réclamé votre concours. Mais elle ne vous a pas confié le secret pour payer votre assistance moins cher, Je viens moi carrément, nettement en galant homme vous offrir large part. Voyez qui se conduit le mieux de cette femme ou de moi.

Le Fulminante paraissait frappé de ces révélations : il doutait encore cependant. Armand pour le convaincre lui raconta tout le drame dont nous avons successivement déroulé les phases sous les yeux du lecteur ; certain à cette heure d'avoir été découvert par la comtesse, il montrait une grande habileté en jouant franc jeu avec le Fulminante. Certes il eût gagné la partie, si le chef n'eût été épris de Fernande ; par malheur, il l'aimait d'autant plus maintenant qu'Armand mort, la dot devenait colossale. Quant Armand eut terminé, il dit au Fulminante pour conclure :

— Il faut, monsieur accepter mon offre et me renvoyer vite à Naples. Ma fiancée y est seule exposée aux coups terribles que sait frapper la comtesse et...

Le Fulminante se leva précipitamment et dit d'une voix émue :

— Au sujet de Mlle Fernande, je vais donner des ordres. Veuillez m'attendre. Rassurez-vous surtout ! Avant une heure bonne garde sera faite sur les jours de cette jeune fille.

Le Fulminante aimait Fernande d'un tout autre amour que celui qu'il éprouvait pour la Zinzinetta ; mais, pour être plus tendre et moins ardente, cette passion n'en était pas moins plus forte. Il s'empressa de faire télégraphier à Naples.

Puis il demanda la comtesse et envoya Cascarillo prier Armand de l'attendre ; il s'enferma avec Ellora dans une des chambres de la grotte. Entre ces deux rudes joueurs la lutte allait donc s'engager.

Le Fulminante invita la comtesse à s'asseoir, ce qu'elle fit en attachant un regard sur le masque de son adversaire dont elle cherchait à pénétrer la pensée.

— Signora, dit celui-ci, je vous prie de m'écouter attentivement et de me répondre nettement.

— Je suis prête ! dit-elle. Que voulez-vous de moi ?

— Est-ce bien l'amour, l'amour seul qui vous pousse vers ce jeune homme ?

— Oui, dit-elle nettement.

— Vous n'avez pas d'arrière pensée ?

— Non certes.

— Et sous cette grande passion ne se cache pas le désir d'épouser ou de tuer un riche héritier ?

Armand a parlé, se dit la comtesse.

— Je pose l'alternative ! fit le Fulminante parce que vous pouvez avoir à le tuer, s'il n'épouse pas.

— Capitaine, dit Ellora, j'aime... voilà tout ! Aimez de votre côté. Épousez si bon vous semble.

— Les millions existent-ils réellement ? demanda-t-il brusquement.

— Sans hésiter, elle répondit :

— Oui !

Ils trouvaient tous deux nécessaire de jouer carte sur table.

— Nous sommes en face d'une situation parallèle ! dit

le Fulminante. Vous aimez un héritier qui ne vous aime pas, et qui aime une jeune fille qui vous gêne.

La comtesse secoua la tête.

Le Fulminante reprit :

— De mon côté j'aime la jeune fille qui vous gêne, et la jeune fille est fiancée de celui que vous aimez. Nous pouvons traiter à conditions égales.

— Soit ! dit la comtesse.

Et en elle même elle se demanda :

— Et Madejo !

Le Fulminante reprit :

— Vous vouliez la mort de cette jeune fille ; laissez-la vivre et je vous donnerai Armand.

— Faut-il être franche ? demanda la comtesse.

— On y gagne avec moi.

— Et bien, vous faites mauvais marché.

— Parce que ?

— Parce que Fernande est condamnée. Elle est anémique et elle mourra dans l'année.

— Si vous en doutez, consultez un médecin.

— Serait-elle déjà empoisonnée ?

— Je vous jure que non.

Puis avec une franchise si bien jouée que le Fulminante y fût pris, elle s'écria :

— Tenez, prenons confiance l'un à l'autre. Qu'importe l'or, quand on est déjà riche et que l'on a une grande passion. Pourquoi ferais-je périr votre Fernande du moment où elle serait à vous ? Pour avoir sa part d'héritage ? Eh ! dès aujourd'hui, capitaine, je vous garantis cette part et je suis prête à signer l'engagement que les chefs de ma nation me forceraient bien à tenir, si j'y manquais.

— Madame, dit le Fulminante, je me ferais justice moi-même,

— Comme moi, dit-elle, si vous manquiez aux choses de notre marché. Je reprends. Quel motif encore me pousserait à vouloir la mort de Fernande ? Sa passion pour son cousin ? Vous épousant ou étant en vos mains je n'ai plus de raison pour la craindre. Pesez bien ce que je vous dis-là et vous verrez que si avant l'année Fernande est morte, ce sera d'anémie ; les médecins en feront foi. S'il déclaraient par hasard que l'ombre d'une trace de poison eût été dans son corps, vous pourriez vous venger de moi ; votre coup de poignard serait bien donné. Mais je suis tranquille. Il est clair pour vous maintenant que je ne veux plus la mort de l'enfant. Le jour où vous l'enterrez je vous dois sa part d'héritage, ce jour-là seulement. Donc l'intérêt, un intérêt de beaucoup de millions me pousse à la laisser vivre.

Le Fulminante creusa cette idée, n'y trouva rien qui ne sonnât clair et franc et il finit par accepter le marché ; il dit à la comtesse :

Nous allons rédiger les clauses de ce traité et les signer si vous voulez.

— Soit ! dit-elle. Retournez près d'Armand. Je vais préparer le contrat.

— Ayant chacun notre copie, dit Fulminante, si vous manquez aux conventions, lorsque je me serai vengé, je pourrai montrer aux vôtres que c'était mon droit. Vous de même contre moi.

— Mon cher capitaine, dit-elle avec un sourire charmant, il n'y aura pas de querelles de vous à moi. Tout au contraire. Il vous serait difficile de réussir auprès de Fernande ; ma sœur vous y aidera. Elle est femme ! Elle est habile. Comptez sur elle. Elle saura mieux que personne vous faciliter votre tâche et elle vous donnera les moyens de réussir.

— Il n'y en a qu'un ! dit le Fulminante.

— Lequel ?

— C'est qu'Armand passe pour mort. Aussi le fusillai-je pour la forme, dans quelques jours, et cette enfant se sentira seule au monde.

— Et moi, je vous prie de faire annoncer dans un journal la mort de Fernande. De la sorte, en mettant ce

journal sous les yeux d'Armand, on arrivera à le désespérer d'abord, puis à le consoler ensuite ; notre moyen est bon. Mais, qu'allez-vous lui dire ?

— Je ne le reverrai pas. Il y a, je vous l'avoue, tant de franchise dans ses allures, il m'est si sympathique que je me sens faiblir devant lui et j'évite sa rencontre. Il est fâcheux qu'il se trouve comme un obstacle sur mon chemin. Au revoir, comtesse.

— Un instant ! dit-elle. Et Madejo !

— C'est moi ! dit le Fulminante simplement.

Il ôta son masque.

— Mais, l'autre nuit..., j'ai vu un autre visage.

— De même que je vois aujourd'hui en vous une autre femme que cette nuit-là. Je suis grimé même sous le masque, dans certaines expéditions, où je prévois, soit bataille, soit trahison. Aujourd'hui je vous tiens ici comme otage pour ma sécurité. Je puis donc vous répéter que Madejo, c'est moi.

Et il prit congé de la comtesse ; dix minutes plus tard, il partait suivi de la Zinzinetta. Cascarillo allait trouver Armand.

Le vieux bandit s'inclina profondément devant le jeune homme et lui dit :

— Excellence, je suis Cascarillo, capitaine des *malvivants* qui garde cette grotte. Je suis envoyé par le Fulminante qui vient prendre une décision d'autant plus rapide à votre égard, qu'un télégramme le rappelle à Naples. Il m'a chargé de vous dire qu'il allait pour faire vérifier vos assertions qu'en attendant vous seriez prisonnier et qu'il aviserait lorsqu'il saurait à quoi s'en tenir sur toutes choses. Il m'a surtout recommandé de vous avertir qu'il protégerait votre fiancée, très menacée et que vous auriez été impuissant à sauver.

Puis, tout à coup :

— Ah ! j'oubliais. La Zinzinetta, qui est devenue la fiancée du chef, lequel en est passionnément amoureux, mais amoureux fou, la Zinzinetta vous laisse sa chambre. Elle recommande de ménager son mobilier.

Le front d'Armand s'était d'abord assombri ; mais il se dérida un peu. Le Fulminante amoureux de la Zinzinetta ne pouvait avoir des vues sur Fernande.

— Puis-je voir M. Lenoël, mon oncle ? demanda-t-il.

— Oui, Excellence.

— Conduisez-moi près de lui.

— Pas moi, si vous permettez. Je suis mal avec lui. Il m'attribue la trahison de la Zinzinetta le délaissant pour le chef.

Armand sourit.

Cascarillo appela :

— Eleonora ! Eleonora ! ici petite !

La comtesse accourut non sans trouble.

— Excellence, dit Cascarillo avec un beau sang-froid, je vous présente ma fille. Elle a pour service ici, d'être la femme de chambre des prisonnières.

Cascarillo était inimitable quand il disait ces choses-là et naturel surtout. Armand eût bien ri, n'étaient ses inquiétudes.

— Eleonora ! dit le capitaine, conduis le signor auprès de son oncle.

— Venez ! dit la comtesse.

Et comme en sortant de la chambre, on tombait dans une demi-obscureté, la jeune femme prit en tressaillant la main d'Armand pour le guider ; elle eut cette force de résister à la tentation de presser cette main ; elle se domina. Armand, tout préoccupé qu'il fût avait remarqué cette fille qu'on lui présentait comme l'enfant d'un brigand ; il était prisonnier et les regards de cette femme lui annonçaient de la sympathie ; il fut comme tout captif qui dans sa prison trouve quelqu'un ayant commiseration pour lui. Il résolut de cultiver cette naissante amitié.

— Signora, dit-il, vous êtes bien jeune, bien jolie et bien charmante pour vivre dans ce repaire.

— Eh ! fit-elle, ne faut-il pas s'amasser une dot ?
Cascarillo, mon père, est riche ; mais il a tant de filles par le monde. Il se ruinerait à leur donner seulement à chacune une centaine d'écus. Je suis venue ici les yeux bandés, j'en sortirai de même dans quelques années ; mais j'aurai en poche de quoi choisir un mari dans mon village.

Armand savait la valeur d'un compliment :
— Vos beaux yeux n'auraient-ils donc pas suffi ! demanda-t-il galamment.

— En France, oui ! Ici, non !
— Vous êtes charmante, cependant !
— Prenez garde, signor. Cascarillo n'entend pas la plaisanterie.

— Et vous ?
— Moi... cela dépend ! Si j'aimais... Mais je n'ai jamais aimé personne. Vous voici devant la chambre de votre oncle, signor ; bon coucher.

— Bonne nuit, petite !
Et il frappa.
— Entrez ! cria la voix de M. Lenoël.

Armand ouvrit et parut. M. Lenoël, qui écrivait une lettre, se dressa d'un bond sur ses pieds.

— Vous ! s'écria-t-il effaré. Ici...
Armand l'embrassa.
— Mais, malheureux, vous vous êtes donc fait prendre ?
— Oui.

— Et comment ?
— Je vais vous le dire ? Je croyais venir me mettre aux mains du Fulminante, pour lui dire : Nous avons à nous tant de fortune, ni plus, ni moins ; prenez ce que vous voudrez. Étant donné le caractère du chef, c'était bien calculé ; je vous assure. J'ai failli réussir. Mais il est survenu une difficulté qui dérangeait tous mes calculs.

— Laquelle ?
— La comtesse est à Naples.
— Est-il possible ?
— Elle a vu le Fulminante !
— Grands dieux ?
— C'est pour le compte de notre ennemie qu'il nous a enlevés.

— Nous sommes perdus.
— Pas encore. J'ai offert des millions au Fulminante.
— Oh ! je tremble pour Fernande.
— Il m'a juré de veiller sur elle ; Fernande vaut cher pour lui maintenant. Puis, j'ai un espoir ?
— Lequel ?

Armand voulait fuir à tout prix avec M. Lenoël, rentrer à Naples, veiller sur Fernande. Il avait trouvé une idée. Il demanda :

— Monsieur Lenoël, serait-ce un crime de se laisser aimer par une femme pour sauver Fernande ? Aurais-je quelque chose à me reprocher, si je faisais cela ?

— Non ! dit M. Lenoël.
— Et si cette femme était la comtesse ?
M. Lenoël tressaillit.

— Je vous soumets un cas de conscience ! dit Armand. Jugez-le en honnête homme. Je puis obtenir ma liberté et la vôtre. Nous fuirons... Mais, vous voyez à quel prix.

— Êtes-vous sûr que la comtesse viendra ici ?
— J'en suis certain. Elle m'aime.
— Elle voulait vous tuer.
— N'importe, elle m'aime.

— Si elle vient, dit avec effort M. Lenoël, sauver Fernande ; voilà votre devoir.

— Il sera toujours temps de punir la comtesse quand nous serons libres ! dit Armand.

— Êtes-vous certain que le Fulminante va protéger cette enfant.

— Oui, j'en suis convaincu. Il n'est parti brusquement à Naples que dans ce but ; il n'a pas même pris congé de moi.

— Et, dit en frissonnant M. Lenoël, s'il allait s'éprendre de votre fiancée.

— Il est fou de la Zinzinetta.
— Allons, fit monsieur Lenoël avec un soupir, ma faute aura donc servi à quelque chose.

— Bonsoir. M. Lenoël.
— Bonne nuit ! Pensez à nous délivrer.
Et il serra la main d'Armand en murmurant :
— Pauvre petite Fernande ! Mais elle ne saura rien.
— Ce n'est ni moi, ni vous qui le lui dirons.

Ils se séparèrent.
A la porte, la comtesse attendait.
— Je vous conduis à votre chambre, signor ! dit-elle.
— Je vous suis, ma toute belle ! dit Armand.

Et il se montra très aimable jusqu'à la porte de sa chambre ; là, il fut remis aux mains du valet de chambre qui s'occupa de lui avec zèle. Jusqu'à ce qu'il s'endormît.

Et bientôt dans la grotte tout fut silencieux !
Au loin seulement, on entendait gronder le volcan souterrain dont on apercevait les lueurs rougeâtres courant par intervalles au fond de l'immense souterrain.

Pendant ce temps, Fernande recevait la lettre suivante :

“ Mademoiselle,

“ Votre fiancé, malgré ma défense, a voulu venir à moi qui lui avais refusé tout sauf-conduit. J'use de mon droit, et le retenant prisonnier. Sa vie n'est pas menacée, mais sachant quel héritage il doit faire, je m'arrangerai pour toucher sa rançon, et celle de votre tuteur sur l'héritage. D'ici là je le garde. Mille regrets, mademoiselle, mais vraiment, c'était me braver trop audacieusement.

“ Le Fulminante. ”

Cette fois, Fernande s'évanouit si longuement, que la baronne la crut morte.

Et bientôt après madame Wadzivil recevait de sa sœur un avis court, bref, concis, par un homme sûr.

Le bohémien apportait la recommandation suivante :
“ Quoi qu'il arrive, quoi que j'écrive, suivez toujours mes premières instructions. ”

C'était l'arrêt de mort de Fernande.
La baronne allait chaque nuit le faire exécuter. Et son œuvre de mort ne serait pas entravée, puisque le Fulminante se fiait à ses amours.

Ainsi tout abandonnait Fernande !
Tout se tournait contre elle !

Seule, elle avait à défendre sa vie contre un monstre épouvantable et son cœur contre le Fulminante !

XIII

LA MORTE

Le lendemain, M. Lenoël et Armand se rencontrèrent à l'aube, cherchant tous deux l'air matinal à une fenêtre, c'est-à-dire à une trouée.

— Mon cher enfant, dit-il à Armand, je vous proposerai un jour peut-être un moyen de fuite si le vôtre ne réussit pas, ce qui peut arriver. Car, vous vous trompez peut-être. La comtesse ne vous aime peut-être pas.

— Vous verrez ! fit Armand. Mais comment compteriez-vous nous sauver ?

— Nous nageons bien ! dit M. Lenoël. Nous nous munirions de liège, du reste, pour nous soutenir sur l'eau. Les dames-jeanne, nombreuses ici, sont couvertes de larges bouchons dont nous ferions des flotteurs. Une nuit, nous nous lèverions et nous fuirions.

— Le moyen de rester dix heures en mer peut-être

avant d'être recueillis, ou de toucher la terre sur un point qui n'eserait pas surveillé par les bandits.

— Venez-vous avec moi ? demanda M. Lenoël.

— Où allez-vous ?

— Relèver des palangres que j'ai tendus hier soir ; je dois avoir fait belle pêche.

— Non, je ne vous laisse ! dit Armand.

Et il s'assit en regardant la mer.

Il était là, rêvant depuis une demi-heure quand une voix lui dit :

— Prenez-vous cette tasse de lait, signor.

Il se retourna.

C'était la comtesse qui était derrière lui.

— Bianca, ma chère, dit Armand, merci. Voilà une attention délicate. Comment la reconnaîtrai-je ?

— En m'aidant à parfaire ma dot, signor.

— Alors tes politesses sont intéressées.

Elle fit mine de rougir.

— Voulez-vous vous asseoir un instant près de moi et causer ? demanda Armand.

— Oui, signor ! fit-elle.

Elle s'assit le plus près possible en femme amoureuse qu'elle était.

Armand n'avait qu'un but, obtenir des explications.

— Dites-moi, fit-il, n'attendez-vous pas ici une dame, l'alliée de Fulminante.

Elle tressaillit.

— Une dame ! fit-elle.

— Oui ! dit-il, une grande dame.

— J'en ai entendu parler de rien ! fit-elle. Est-ce que vous la connaissez, cette dame ?

— Oui... trop !

— Pourquoi trop !

— Elle m'a voulu tuer plusieurs fois.

— C'est une femme qui vous aime.

— Non ! elle voulait me faire assassiner, pour hériter seule d'une fortune immense.

— Êtes-vous sûr quelle ne vous aimait pas.

— Oh ! dit Armand, si l'amour était le mobile de ses crimes, je lui pardonnerais.

Armand disait cela pour que ce fût répété au cas où la comtesse viendrait.

— Si cette dame arrive, je lui dirai cela.

— Gardez-vous-en bien.

— Qui sait ? Vous pouvez vous être trompé. Elle vous aime peut-être, et si vous l'aimiez elle vous ferait remettre en liberté.

— Moi, dit Armand, je ne veux pas être son amant, et je reste fidèle à ma fiancée.

— Il y a-t-il longtemps que vous attendez l'heure de votre mariage.

— Il y a six mois.

Bianca ou plutôt la comtesse se mit à rire.

— Qu'avez-vous ? demanda Armand.

— Ce que je ne crois pas possible, qu'un garçon de votre âge reste amoureux pendant six mois ; vous ne me le ferez pas croire.

Armand se mit à rire aussi.

— Vous avouez ! fit-elle.

— J'avoue que je me regarderais comme faussant mes serments, si j'aimais la comtesse car, elle, ce serait sérieux et je trahirais ma fiancée.

— Pourquoi avez-vous dit : avec la comtesse ce serait sérieux ? Vous sentez-vous donc pour elle un penchant.

— Un penchant très-vif pour... l'étrangler ! dit Armand en riant. Toutefois, elle est si belle, que si une fois je lui pardonnais, la haine deviendrait une passion.

— Si la dame vient, je lui conte tout cela, elle vous prend en vive amitié et...

— Jamais ! jamais !

Puis d'un air léger comme un homme qui craint de s'aventurer et voile un désir sous l'apparence d'une plaisanterie :

— Est-ce que vous croyez plus à la possibilité pour une Italienne de votre âge de se passer d'amour plus qu'un Français du mien.

— Signor ! fit Bianca.

— Qu'ai-je dit ?

— Que vous m'aimiez un peu.

— Et la signora Fernande !

— Fernande ! dit douloureusement Armand, j'aime l'aimerai toujours ! Vous avez raison, Bianca. Merci !

Il tendit la main à la jeune fille, se leva et dit :

— Je vais voir si monsieur Lenoël a pris du poisson.

Il laissa la comtesse confuse de la sottise qu'elle avait faite.

La comtesse se trouva nez à nez avec Cascarillo, quand après avoir suivi des yeux Armand, elle l'eut perdu de vue, cherchant M. Lenoël à travers les rocs.

— Eh ! fit le vieux patriarche. Des larmes ! Qu'avez-vous donc ?

— Je suis une sotte ! dit-elle.

— J'en doute ! fit le galant vieillard. Qu'y a-t-il ?

— J'ai jeté le nom de sa fiancée à ce garçon, au moment où il allait me dire : je t'aime !

— Voilà bien les femmes !

— C'est qu'aussi...

— Oh ! fit Cascarillo, je connais le refrain ! On veut son amant surtout parce qu'il est à une autre, on veut triompher de l'autre... Diavolo ! Soyons raisonnable !

— C'est une faute ! dit-elle. Oui, vous avez raison ! Qu'il m'aime... n'importe comment ! Mais qu'il m'aime !

— A la bonne heure ! dit Cascarillo. Eh bien, je sais ce qu'il faut faire.

— Quoi ! vous pourriez.

— Je peux vous le jeter à vos pieds, ivre d'amour !

— Faites cela, Cascarillo, faites cela, et je vous assure que je vous serai reconnaissante.

— Chut ! Il revient.

En effet, Armand revenait portant sur son dos la pêche de M. Lenoël. Celui-ci triomphait ; jamais Ramèje, son professeur, n'avait fait si belle capture, ni si délicate, ni si abondante.

— Oh ! s'écria Cascarillo, mes compliments, mon maître vous avez réussi.

— N'est-ce pas ! s'écria M. Lenoël avec un naïf orgueil, n'est-ce pas que c'est réussi ?

— Ce cuistre de Ramèje, dit Cascarillo, se vantait d'être le premier pêcheur de palangres de la Méditerranée et ce n'est qu'un cancre auprès de vous.

— Je ne suis pas du littoral de la Méditerranée ! dit M. Lenoël fièrement. Je suis Parisien. Le poisson de la Seine, très pêché, est le plus fin, le plus défiant du monde.

Il faut, pour le prendre, une ruse extraordinaire et des engins d'une finesse extrême. Je me suis servi de mes lignes de fond, et j'ai complètement réussi !

— Quels poissons délicats ! s'exclamait Cascarillo. De ceux qu'on ne prend jamais. Si j'osais...

— Osez, capitaine !

— Je suis gourmand de ces mets, et je vous demanderais de m'inviter à votre dîner.

— Accepté, capitaine !

— Signor, vous m'honorez plus que je ne saurais dire, et je vous suis gré de nous inviter.

— Vous êtes bien bon, signor !

— Ce sera pour ce soir, à quelle heure ?

— Quand vous voudrez.

— Six heures, alors.

— Six heures, soit !

— Nous ferons cette petite fête dans le *buon retiro* du Fulminante. Il me permet ces licences !

— C'est parfait !

— Je vous ferai goûter d'un certain vin...

— Vous êtes bien bon, capitaine !

— Est-ce que monsieur sera des nôtres ?

— Pourquoi pas ! dit Armand.

Cascarillo était loin de lui déplaire.

— Alors, à ce soir ! dit le bandit. Comptez sur moi pour le menu.

— Nous nous en rapportons complètement à vous.

Et M. Lenoël abandonna sa pêche à Cascarillo.

— Mon enfant, dit celui-ci à la comtesse, c'est une affaire faite, le jeune homme vous aimera.

Et Cascarillo s'en alla donner ses ordres !

XIX

LE VAMPIRE

Cependant le Fulminante était arrivé à Naples.

Comme toujours, sous le nom de Madejo, il logea à la pension suisse : nul n'aurait soupçonné dans ce sculpteur hongrois, le terrible bandit qui s'était taillé un royaume dans les montagnes de l'État de Naples.

A première vue, comme l'avait si bien dit la Zinzivotta Madejo le sculpteur n'attirait pas l'attention ; en lui, rien d'extraordinaire. De petite taille, il se confondait facilement dans la foule ; mais s'il était isolé, on remarquait l'harmonie de ses proportions, la finesse de ses mains, la petitesse de ses pieds et une souplesse incomparable de mouvements. Sa figure brune, anguleuse, maigre, eût paru sinon vulgaire, du moins peu faite pour attirer l'attention, si deux yeux immenses, deux grands yeux bleus, n'eussent semé la lumière, l'éclat, le resplendissement sur cette physionomie. Lorsque voilant son regard, de sa paupière, le Fulminante était au repos, poursuivant un rêve intérieur ou s'abandonnant aux somnolences de la sieste, sa tête ne disait rien ; mais quand il discutait, quand il s'animait, quand l'œil projetait ses éblouissantes clartés, chaque trait du visage prenait du caractère. Un brusque mouvement de la main, jetait en arrière les boucles de cheveux noirs qui dissimulaient la hauteur et la majesté du front ; les lèvres éloquentes soulignaient chaque phrase, tantôt par la grâce du sourire, tantôt par un pli menaçant, parfois en marquant le dédain avec une puissance d'expression inouïe, d'autres fois en aiguillant les pointes de l'ironie par leur grimace sarcastique. On devinait alors que l'on était en face d'une nature passionnée, élégante, raffinée, riche en facultés redoutables ; mais le Fulminante se dévoilait rarement ; jusqu'alors, jamais devant Fernande, il n'avait paru sous son vrai jour à sa valeur.

Elle ne l'avait pas remarqué. Toute à Armand, inquiète de lui, ne regardant que lui, ne s'occupant que de lui, elle s'était fort peu arrêtée à considérer si M. Madejo ou M. Carlo étaient de jolis garçons : pour elle, ce qui n'était pas Armand ne méritait pas un regard. Mais, M. Lenoël pris, Armand détenu dans cette grotte, seule, Fernande dut chercher des figures sympathiques, interroger les visages, se faire des amis.

Tout d'abord Carlo lui parut plein de pitié pour elle, et elle crut devoir le compter au nombre de ceux à qui elle pourrait demander conseil. Carlo se montra tout dévoué, mais il lui dit :

— Madejo n'est malheureusement pas ici ; c'est un garçon qui a plus d'expérience que moi et qui vous conseillera avec bien plus d'autorité que moi.

Et il ajouta :

— Je lui télégraphie de venir !

Fernande remercia avec effusion.

Ainsi Madejo se trouvait posé déjà dans l'esprit de Fernande. Il arriva enfin. Carlo vint demander à Fernande si elle voulait le recevoir et causer avec lui des mesures à prendre. Elle accepta. En lui, tout d'abord, aucun changement ; elle ne remarqua rien qui annonçât l'homme supérieur, lorsqu'il la salua en s'excusant d'avoir tardé.

— J'étais en tournée artistique, mademoiselle, dit-il, je n'ai trouvé le télégramme de Carlo que ce matin et me

voici à vos ordres. Je crois cependant devoir vous dire tout d'abord que, j'en ai la conviction profonde, Armand ne court aucun danger.

— Cependant, monsieur, il est prisonnier.

— Mademoiselle, le Fulminante fera vérifier la position pécuniaire d'Armand, et tout se terminera par une question de rançon et d'argent.

Et il fit de si beaux raisonnements, que Fernande prit confiance ; confiance d'abord dans la délivrance de son fiancé, confiance ensuite dans Madejo. Elle subit peu à peu le charme de cette voix harmonieuse, la douceur du regard la frappa ; elle se crut en présence d'un homme bienveillant, dévoué, brave et fort. Tout cela était vrai, mais ce qu'elle ignorait, c'est que cet homme l'aimait. Elle avait pour lui une amitié naissante et déjà beaucoup de reconnaissance.

La baronne, de son côté, avait reçu des instructions ; elle manœuvra pour bien disposer Fernande. Elle avait recommandé à sa sœur de tout faire pour que Madejo fût des progrès dans le cœur de Fernande. Il fallait de cette façon, l'empêcher de concevoir aucun soupçon. Le Fulminante, cependant, était inquiet de la santé de Fernande ; il la vit très pâle, en effet, et tous les indices de l'anémie s'accusaient en elle. Il y avait à Naples plusieurs médecins célèbres ; le Fulminante résolut de tenter d'obtenir de Fernande, par la baronne, que la jeune fille prit une consultation. La baronne sut l'y décider.

— Il ne faut pas, lui avait-elle dit, que votre Armand vous trouve laide ou mourante en sortant de prison.

Les docteurs consultés déclarèrent qu'il y avait appauvrissement du sang. La pauvre Fernande fut mise au régime, alors que chaque nuit elle subissait l'horrible fascination du vampire ; tous remèdes étaient inutilitaires. Le Fulminante, sous le nom de Madejo, se présenta ensuite aux docteurs comme ami de la famille, pour savoir la vérité vraie que l'on ne dit jamais aux malades :

— Au point où en sont les choses, dirent unanimement les docteurs, cette jeune fille est menacée de devenir phthisique à courte échéance. Toutefois, un régime sévère et une médication énergique la sauveraient. Il n'y a pas de granulations, pas de tubercules dans les poumons.

Le Fulminante prit bon espoir. Il fit habilement sa cour, ne perdant aucune occasion de plaire à Fernande ; jamais celle-ci ne l'avait encore vu dans la pleine explosion de sa force.

Une scène fâcheuse, causée par un officier prussien en voyage, c'est-à-dire en mission, mit en lumière la valeur de Madejo aux yeux de Fernande. Le Prussien avait toute l'arrogance des vainqueurs et il comptait sur l'amitié des Italiens présents ; l'officier dauba donc sur la France en pleine table d'hôte, et Fernande écoutait pâle d'indignation.

Le Fulminante dit à Carlo très haut :

— Si cet officier était mieux élevé, et s'il avait du tact, il se tairait. Il devrait s'apercevoir qu'il parle devant une Française et il se montre peu poli.

L'officier s'aperçut en effet de l'attitude de Fernande.

— J'ignorais, fit-il, que mademoiselle fût Française, et si je l'avais su, je n'aurais rien dit. Mais, vous, monsieur, ajouta-t-il, vous voudrez bien retirer ce que vos paroles ont de désobligeant.

— Monsieur, dit Madejo, je ne retirerai pas un mot de ce que j'ai dit :

— Vous êtes donc Français ?

— Non, monsieur.

— Alors, pourquoi défendez-vous une nation qui a bien mérité le sort qu'elle a subi. Elle nous a attaqués, nous nous sommes défendus et nous l'avons châtiée.

— Pas assez ! dit en souriant amèrement le Fulminante.

— Pourquoi ?

— Parce que la France vous rendra avant peu, au centuple, les défaites que vous lui avez infligées.

— Oh ! oh ! dit l'officier, nous sommes un peuple de quarante millions d'âmes !

— Monsieur, dit-il à l'Allemand, la France est un grand pays, mais c'est surtout une grande nation ; elle a été écrasée, surprise dans une heure d'abandon et de fatigue morale ; vous étiez prêts, elle ne l'était pas.

— Avec un million de soldats et des machines de guerre perfectionnées, vous avez remporté des victoires sanglantes sur une armée de trois cent mille hommes, trahis à Metz, mal commandés partout ; après, vous n'avez eu devant vous que des conscrits sans chefs.

— Cependant, monsieur, la lutte a été longue, Paris a mangé son dernier morceau de pain avant de se rendre, vous avez été plusieurs fois inquiets ; et si un Pélissier ou un Bosquet se fût trouvé à la tête des Parisiens, vous étiez culbutés.

— Enfin, monsieur, pour conclure, la France ayant eu ce malheur d'oublier sa mission et de s'endormir au lieu de marcher à l'avant-garde des nations, la loi providentielle l'a frappée et elle s'est réveillée sous votre talon.

— Mais la leçon a profité.

— Vous avez été l'instrument de la Providence, mais votre tâche sanglante terminée, votre influence s'affaïsse, votre prestige tombe !

— Il ne vous reste plus de votre gloire que la honte d'avoir volé les pendules, de vous être montrés rapaces au delà de toute idée et d'avoir reculé devant une entrée effective à Paris.

Ce que nous ne pouvons rendre c'est l'effet produit par cette sortie du Fulminante ; il nous est impossible de reproduire ce jet d'éloquence tel qu'il fut lancé sur ce malencontreux Allemand. Le Fulminante foudroyait son adversaire sous le feu de son regard et de sa verve ; l'officier prussien, cependant, n'était pas un lâche, il maintint ses prémisses.

— Monsieur, dit-il, vous avez insulté mon pays.

— Et vous, monsieur, vous avez insulté la France.

— Alors, monsieur, vous me rendrez raison.

— Vous aussi ! Et tenez, c'est assez parlé. Continuons de dîner.

Il se fit un grand silence ; Carlo remarqua que Fernande était très émue. Peu à peu, la conversation se rétablit, et Fernande en profita pour dire à la baronne :

— Vont-ils donc se battre ?

— Je le crois ! dit celle-ci. Le duel est inévitable !

— Suis-je malheureuse ! murmura la jeune fille ; c'est à cause de moi qu'aura lieu ce duel ?

— Mais ce monsieur était insupportable ! dit la baronne : si votre frère Armand eût été ici, il eût jeté cet officier par la fenêtre à coup sûr.

Et quand, à la fin du repas, Fernande s'approchant de Madejo, lui dit :

— Monsieur, vous devriez laisser vos amis arranger cette affaire sans vous battre !

Il répondit :

— Mademoiselle, j'aime la France. Du reste, je fais ce qu'Armand ferait s'il était ici.

Mêler le nom d'Armand à cette affaire était habile ; la baronne et Madejo semblaient s'être donné le mot dans certaines situations tout indiquées d'avance.

— Vais-je donc perdre tous ceux pour lesquels j'ai de l'amitié ! murmura-t-elle.

— Mademoiselle, dit Madejo, vous me porterez bonheur, j'en suis sûr.

Et en effet, le lendemain matin, dans l'enclos de Culumerlo, il allongeait deux coups d'épée à l'officier prussien ; le premier au sein, assez léger.

— C'est pour la France ! dit-il.

Le coup ne fit qu'une blessure assez légère et l'officier voulut continuer le combat.

La seconde blessure coucha le Prussien sur le carreau.

— Celui-là, pour la jeune fille que vous avez offensée ! dit Madejo.

Et il laissa le Prussien aux mains des chirurgiens, et aux soins de Culumerlo.

Il revint à Naples.

Fernande, auprès de la baronne, l'attendait pour le remercier avec effusion.

Ce jour-là, le Fulminante espéra.

On peut prendre des villes, on peut être glorieux, puissant, habile et brave, et échouer auprès d'une jeune fille ; mais une jeune fille si pure, si vaillante, si fidèle qu'elle soit, peut être vaincue.

Après son duel, le Fulminante eut une entrevue avec la baronne ; il avait hâte de savoir quel effet sa conduite chevaleresque avait produit.

— C'est très bien ! lui dit la baronne. Toutefois, si vous croyez avoir détruit le prestige d'Armand, l'avoir remplacé, vous vous trompez. Il faut attendre encore, attendre patiemment ; votre heure viendra. Les femmes sont esclaves des habitudes. Insinuez-vous !

— Vous avez raison ! dit le Fulminante.

A peine était-il sorti qu'un sourire se dessinait sur les lèvres de la baronne :

— Tu ne seras jamais son mari ! Elle va mourir ! elle est morte ! Et elle sonna trois coups. Le prétendu père de la baronne entra.

— Il faut, lui dit-elle, activer les choses. Chaque nuit on laissera le chevalier une minute de plus en tête-à-tête avec qui vous savez.

— Bien ! dit-il froidement.

— Personne, n'est-ce pas, ne se doute de rien ?

— Oh ! personne !

— On ne voit aucune trace.

— Je varie les points d'attaques. Tantôt un bras, tantôt l'autre. La piqure ressemble à celle d'un moustique.

— Allez et soyez prudent.

Pauvre Fernande ! Ses jours étaient comptés.

XX

CASCARILLO

Pendant ce temps, dans la grotte, Armand devenait infidèle.

Il devait y avoir dîner, on s'en souvient ; le repas eut lieu.

Cascarillo avait fait les choses en homme qui veut se faire bonne réputation d'amphitryon ; rien n'était épargné ; la chère était abondante et parfaite. Les vins étaient exquis. Bianca ou la comtesse, comme on voudra, s'était arrangé un costume qui la rendait adorable, sans trahir son incognito ; elle servait à table. Le *buen retiro* du chef était éclairé à giorno, M. Lenoël en fut ébloui. Armand paraissait tantôt sombre, tantôt animé d'une joie exubérante. M. Lenoël en fut frappé.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-il à l'oreille.

— J'ai... qu'aujourd'hui je sais ce que je ne savais pas hier.

— Et quoi donc ?

— Si la comtesse n'est pas venue, elle ne viendra jamais ! dit le jeune homme.

— Mais elle n'a point paru.

— Qui sait ! Ce soir, je saurai tout.

Puis, très-pâle :

— En conscience, monsieur, étant donné que je hais cette femme à la tuer, mais que, d'autre part, Fernande court de grands dangers, suis-je coupable de feindre l'amour, alors que c'est le seul moyen qui me reste de nous faire sortir de cette prison ?

— Non, vous n'êtes pas coupable !

— Alors, monsieur, je crois que nous verrons ou, plutôt, que je verrai la comtesse ce soir.

Et Armand serra fébrilement la main de M. Lenoël.

On se mit à table. Armand fit des frais et parut oublier sa tristesse ; le vin était généreux ; M. Lenoël se mit en

verve ; Cascarillo fut éblouissant ; jamais on aurait cru qu'il y avait là deux prisonniers devant un geôlier. Cascarillo raconta des histoires désopilantes. M. Lenoël remarqua que son compagnon buvait beaucoup pour s'étourdir ; cependant la comtesse ne paraissait pas ; le dîner tirait à sa fin, Cascarillo fit remarquer à M. Lenoël qu'il avait plusieurs fois déjà fermé les yeux.

— J'avoue, dit le prisonnier, que je me sens la tête lourde et que j'ai sommeil.

— Vous vous fatiguez tant à la pêche ! dit Cascarillo.

Puis ce vin est un peu capiteux.

M. Lenoël voulut se lever.

— Eh ! eh ! fit-il, j'ai les jambes d'une raideur extraordinaire, et je ne sais si je pourrai marcher.

— Prenez mon bras ! dit Cascarillo qui se levait.

Et il emmena M. Lenoël en disant à Armand :

— Je reviens, signor.

Et il ne revint point ; Armand restait seul et s'étendant sur un lit, il s'endormit en songeant à Fernande.

Vers midi, il s'éveilla ; Cascarillo se trouvait là.

— Eh, signor, dit-il, en lui faisant présenter une tasse de café par le valet de chambre, il paraît que nous avons eu besoin de repos.

— N'allez-vous pas faire comme M. Lenoël ?

— Que fait-il ?

— Il prend un bain.

Et Cascarillo conduisit Armand à l'une des baies ouvertes dans la muraille ; il lui montra M. Lenoël nageant avec la grâce d'un marsouin. Armand ôta ses vêtements et piqua une tête d'une hauteur de trente pieds ; Cascarillo l'admira bientôt.

— *Per Dio !* dit-il, quels nageurs !

M. Lenoël était très fort aussi ; la comtesse cependant parut à la fenêtre, et Cascarillo lui montra Armand.

— C'est un demi-dieu ! dit-il. Ne semble-t-il pas être un hercule adolescent !

Elle le regarda longtemps en soupirant.

— Ohime ! fit Cascarillo. Vous avez l'air chagrin.

Je voudrais qu'il m'aimât ! dit-elle.

— Eh ! cela viendra ! Laissez lui le temps d'abord, il faut qu'il apprenne la mort de sa fiancée, et il sera tout à vous.

— Espérons-le ! fit-elle.

Comme il allait sortir du bain, elle se retira.

M. Lenoël, en se faisant sécher au soleil, ne manqua pas de questionner Armand :

— Et la comtesse ? demanda-t-il.

— Je ne l'ai point vue, dit Armand.

— Plus d'espoir du côté des femmes.

— Pardon ! dit Armand. Nous avons Bianca. Cette petite m'aime. Fille du capitaine, elle pourra nous aider à fuir ; le tout est d'arriver à la convaincre.

— Essayez ! dit M. Lenoël. Si vous échouez vous penserez à mon projet.

Ils rentrèrent dans la grotte où Cascarillo leur offrit pour les distraire de déjeuner avec Bianca en vue de la mer, ce qu'ils acceptèrent volontiers ; pendant le repas, un navire passa en vue, non loin de la fenêtre.

— Voici, dit Armand, une espérance qui n'est pas à deux mille de nous.

— Et vous pensez, dit en souriant Cascarillo, que pour arriver à bord de ce navire, deux bons nageurs ne mettraient pas bien longtemps. En effet, il y a faible brise et le bâtiment fait si peu de chemin qu'on le gagnerait certainement. Mais...

— Mais ? fit M. Lenoël.

— Mais s'il prenait jamais fantaisie à l'un de nos prisonniers de fuir à la nage, il serait bien attrapé, je vous assure, signor.

— Pourquoi donc ?

— Parce que nous avons les chiens. N'avez-vous jamais entendu aboyer dans cette direction ?

Et Cascarillo montrait un des coins de la grotte, dans l'obscurité.

— Nous avons là, dit-il, une meute de terro-neuve qui a fait ses preuves. Vous dire comment ces bêtes là nagent est inutile ; vous le savez comme moi. Vous dire comment leur instinct les pousse à tirer les gens de l'eau, c'est peine perdue ; vous ne l'ignorez certes pas. Or, chaque nuit nous établissons nos chiens sous les fenêtres, et ils veillent. Si quelque prisonnier saute à la mer, il a bientôt à ses trousses une dizaine de chiens qui font les plus violents efforts pour le sauver. Ils vont au besoin, jusqu'à l'étrangler s'il ne veut pas se laisser ramener. C'est ce qui est arrivé au capitaine américain Walkern, que nous avons capturé dans les environs de Naples et qui a essayé de nous échapper. Quelle ingratitude ! On est si bien ici !

— Contez-nous donc cette histoire ? dit Armand

— En quatre mots, la voici. Cet Américain, qui était propriétaire de son navire et du chargement, fut taxé à trente mille francs par le *Fulminante*, et c'était peu de chose. Navire et cargaison valaient bien cent mille francs ! On était donc raisonnable. Mon Américain demande du temps, on lui en donne, et il est assez déloyal pour chercher à nous fausser compagnie, étant parfait nageur. Une nuit il se lance à la mer. Madejo entre et les chiens aboyer et va voir ce que c'est ; il comprend ce qui se passe. Il crie au fuyard de revenir et de laisser les chiens le ramener, mais l'Américain se met à jouer au couteau contre la meute qui le ramena mais en lambeaux. Je me souviendrai toujours que Thisbé, c'est une grande chienne, la mère de la meute, avait dans la gueule la main de l'homme qu'elle avait coupée au poignet. Nous avons jeté le membre de ce pauvre diable dans le volcan.

— Mais, dit Armand, est-ce qu'il y avait un navire en vue, quand ce malheureux a fait cette tentative d'évasion insensée ?

— Non.

— Qu'espérait-il donc ? J'ai pu observer que la montagne d'ici à cinq lieues est gardée par vous. On ne peut aborder la côte sans tomber entre vos mains.

— C'est vrai. Mais ces Américains sont des risqué-tout, des cerveaux brûlés.

Armand tint bon compte de cet avis indirect donné par Cascarillo ; M. Lenoël, de son côté, en fit son profit. Ce jour-là, du reste, Cascarillo se mit en grand frais pour être agréable à ses hôtes ; il leur proposa de les faire sortir de la grotte les yeux bandés et de les faire dîner en forêt. Ils acceptèrent. Le soir venu, Cascarillo vint prendre ses prisonniers, leur couvrit le visage d'un foulard ; il guida M. Lenoël et Madejo guida Armand ; après être sortis de la grotte, ils marchèrent pendant un quart d'heure, puis le capitaine leur dit :

— Otez vos bandeaux !

La première chose qui frappa la vue d'Armand ce fut Bianca, un foulard à la main :

— Quoi, dit-il à Cascarillo, vous n'avez même pas confiance en votre fille.

Le secret du *Fulminante*, dit Cascarillo, ne doit pas dépendre d'un caprice de femme.

— La belle forêt ! s'écriait M. Lenoël.

— Vous voyez que quand j'ai affaire à des prisonniers sages comme vous l'êtes et auxquels je m'intéresse, dit Cascarillo, je puis les amener ici. C'est une douce chose que de venir de temps à autre respirer le grand air et le parfum des arbres. Votre vue est bornée, vous ne pouvez deviner où vous êtes ; et nous reviendrons quelquefois dresser notre table sous ces chênes qui ont vu les banquets des bandits romains au temps de Pompée et d'Auguste. A table, voulez-vous ?

L'on prit place. Ce fut une soirée charmante ; à la suite de laquelle on rentra dans la grotte ; cette fois, Armand, de lui-même, conduisit Bianca au *buon retro* du Fulmi

minante. Comme il l'avait dit à M. Lenoël, il voulait fuir pour sauver Fernande, et, pour réussir, il fallait convaincre Bianca qu'il l'aimait; les jours s'écoulaient ainsi mêlés de surprises agréables, Cascarillo s'ingéniant à trouver des distractions pour ses hôtes et inventant des plaisirs.

Enfin la comtesse crut devoir frapper un grand coup.

XXI

LA MORTE

Un jour Cascarillo aborda M. Lenoël d'un air triste et lui dit :

— Je sais, signor, que vous n'êtes que le tuteur de la signora Fernande.

— C'est un fait connu maintenant et je ne cherche plus à passer pour son oncle ! dit M. Lenoël.

— Néanmoins, dit Cascarillo, vous aimez beaucoup cette jeune fille.

— Oh, beaucoup ! dit M. Lenoël.

— Hélas ! hélas !

— Qu'avez-vous. Lui est-il arrivé malheur !

— Lisez.

Il tendait un journal.

— Oh, mon Dieu ! s'écria M. Lenoël.

Et, il devint rouge, pourpre, violet à faire craindre l'apoplexie.

— Morte ! morte ! s'écria-t-il.

Il sanglota. Il venait de lire un petit article nécrologique consacré à la morte par un journal de Naples ; le Fulminante avait obtenu de ce journal de faire composer cet article qui avait remplacé un fait divers ; l'on n'avait tiré que dix exemplaires de ce numéro ainsi préparé ; puis on avait enlevé l'article et remplacé le fait divers ; le tirage avait continué. Si bien, que dix exemplaires seulement contenaient l'annonce de cette mort.

Cascarillo, qui était un homme de bronze, ne comprenait rien à cette douleur profonde de M. Lenoël ; il finit par se figurer que Fernande était sa fille.

— Seriez vous donc le père de l'enfant ? fit-il. Mille excuses, signor.

— Non, je ne suis pas son père ! dit en suffoquant Lenoël ; je n'ai jamais même connu sa mère ; mais vous m'avez donné un coup de massue.

— Eh ! signor, vous autres, vous êtes faits autrement que nous, et je me suis trompé. Je n'aurais pas cru à un si terrible chagrin pour une personne qui n'est pas votre.

Moi je verrais mourir toutes mes filles que ça ne me tirerait pas une larme. J'espérais que vous supporteriez cela mieux que le jeune homme, et je comptais sur vous pour lui annoncer ce malheur et lui remettre cette lettre.

— Il y a une lettre ?

— Oui ! dit Cascarillo. La jeune personne était aux soins d'une certaine baronne.

Il tendit la lettre qui annonçait faussement la mort de Fernande. M. Lenoël lut avidement et apprit en détail comment Fernande était morte d'une phthisie galopante dont rien n'avait pu arrêter les progrès effrayants. Il inonda cette lettre de larmes.

— Que va dire Armand ! murmura-t-il.

Enfin, il prit son courage à deux mains.

— Où est-il en ce moment ? demanda-t-il à Cascarillo.

— Il fait la sieste au bord de la mer, je crois ! dit le capitaine.

— J'y vais ! dit M. Lenoël.

Et il descendit sur la plage.

Armand y était nonchalamment étendu.

Cascarillo suivit du regard la scène qui allait se passer.

— Voyons, se disait-il, comment le jeune homme supportera ce coup.

Dix minutes plus tard, il entendit un rugissement terrible et il voyait Armand se livrer à un accès de désespoir effrayant.

— J'aime mieux ce chagrin-là que celui du vieux ! pensa Cascarillo.

Et comme il entendit derrière lui le pas de la comtesse, il dit à celle-ci en lui montrant Armand :

— Voyez si ce garçon n'a pas les allures d'un lion.

— Comme il l'aimait ! fit-elle.

Et elle se mit à pleurer de dépit :

Pendant deux jours Armand fut inabordable et la comtesse se demandait si elle n'avait pas eu tort ; mais enfin, un soir, elle put s'approcher d'Armand et lui adresser des consolations hypocrites. Il l'écouta. Huit jours plus tard, il paraissait avoir reporté sur elle beaucoup de l'amitié qu'il éprouvait pour Fernande. Enfin, il finit, après une conversation où il s'était montré tendre par entamer la question de la fuite.

— Je m'ennuie mortellement ici ! dit-il à Bianca. Coûte que coûte, je veux en sortir.

La comtesse éprouva une grande joie.

— Il y vient ! pensa-t-elle.

— Je me prêterais volontiers à te faire évader ! dit-elle : mais ce serait te perdre.

— Tu me suivras.

— M'aimes-tu donc assez pour que je puisse trahir mon père, le quitter et me donner à toi qui m'abandonneras quelque jour, pauvre et sans ressources.

Armand eut les plus belles protestations.

La comtesse savoura la joie de ces déclarations de fidélité et d'amour.

— Je vais, lui dit-elle, mûrir un plan.

Armand annonça cette bonne nouvelle à M. Lenoël et lui dit :

— Nous pourrons donc venger Fernande !

La comtesse demanda une entrevue au Fulminante ; celui-ci se rendit à son appel. Ils se virent dans cette forêt, où Cascarillo avait fait dresser la table du dîner, certain soir ; la comtesse fut frappée de la tristesse du chef et de son air sombre.

— Madame ! dit-il à la comtesse en l'abordant, vos prévisions se réalisent. Avant peu, les journaux de Naples enregistreront le réel décès de Fernande.

— Pauvre fille ! dit la comtesse.

Et elle pensait :

— Je serai à jamais débarrassée d'elle.

Elle reprit :

— Je suis désolée que la chance ne vous favorise pas ; je vous souhaite le bonheur. En tous cas, je vous donnerai la puissance, car tous les Bohémiens d'Italie sont à vos ordres ; vous avez dû recevoir avis de leur roi qu'il se mettrait avec toutes les tribus à votre disposition.

Le Fulminante baisa la main de la comtesse :

— Je vous remercie ! dit-il. Vous entendrez parler de grandes choses ! Je guérirai mes chagrins d'amour par des triomphes éclatants ; mais veuillez me dire ce que je puis faire pour vous et pourquoi vous m'avez mandé.

— Je voudrais avoir l'air de fuir avec Armand ! dit-elle ; il consent à me suivre.

— Mais, s'il allait venir à Naples !

— Fernande va mourir, dites-vous ! Peu importe donc.

— Je ne voudrais pas qu'il vint se placer entre cette mourante et moi.

Il réfléchit.

J'ai un navire dont l'équipage m'est dévoué ! dit-il. Nous pouvons arranger cette fuite. Peu vous importe que le bâtiment vous emporte au loin, n'est-ce pas ?

— Plus j'irai loin avec lui, plus je me sentirai heureuse de le tenir entre ciel et mer, seule femme en face de lui. Mais voudra-t-il rester à bord ?

— Il faudra bien ! Le navire sera monté dans d'intrépides contrebandiers à mes ordres. Vous lui direz que

vous avez fait marché avec ces contrebandiers pour qu'ils croisent en vue de la côte et vous fuirez avec lui jusqu'au navire. Une fois en mer, les contrebandiers déclareront qu'ils vont en Angleterre et c'est un long voyage; il déclareront qu'étant suspects, ils ne veulent débarquer dans aucun port; votre Armand devra donc subir cette traversée. Moi j'aurai avisé pour Fernando, qui peut-être sera morte, car elle est d'une faiblesse inouïe.

- Et les chiens ? fit la comtesse.
- Vous direz que vous les avez endormis !
- Et les brigands !
- Vous leur aurez donné de l'opium.
- Mais, si Armand voulait les massacrer.
- Vous lui ferez jurer de n'en rien faire.

Elle fit une objection :

— Armand et moi, dit-elle, nous allons connaître la position de votre grotte.

— Ceci ne m'importe pas ! dit-il. Depuis quelques jours je ne tiens plus à cacher ce secret. J'ai des visées nouvelles.

— Tout est bien ! dit-elle.

— Je vous écrirai toutes mes instructions détaillées ! dit le Fulminante. Je vous laisse ayant pour vous bonheur et espoir ; je pars désolé.

— La gloire vous consolera ! dit-elle.

Et ils se quittèrent.

XXII

LE DÉPART

La comtesse reçut du Fulminante, comme il l'avait promis, toutes les instructions nécessaires ; il lui annonçait que le bâtiment promis serait à sa disposition pour le jour qu'elle fixerait. Elle fit donc à Armand ses propositions de fuite. Celui-ci avait parlé de prendre le chemin de la mer ; elle savait qu'il rêvait l'évasion par ce moyen. Un soir, elle tint conseil avec lui.

— Signor, dit-elle, tout bien réfléchi, la mer est le seul chemin libre.

— Je le crois ! dit Armand.

— Je l'ai toujours cru ! dit M. Lenoël.

— Il n'y a qu'un malheur, dit Armand, c'est que de ce côté les chiens font bonne garde.

— Et, dit-elle en riant, on vient à bout des chiens en les endormant.

— Avec quoi ?

— N'aviez-vous pas eu les jambes bien lourdes certain soir ? demanda-t-elle à M. Lenoël.

— Oui ! dit celui-ci.

— Je puis leur faire boire de l'opium.

— Quelle idée ! fit Armand.

— On pourrait endormir les cerbères, en effet.

— Et les malvivants ! ajouta-t-elle. Mais, je veux de vous, le serment que pas un d'eux ne sera molesté.

— Soit ! dit Armand.

— Je n'ai nulle haine contre eux ! dit M. Lenoël.

— Jurez donc ! dit-elle, de respecter leur vie.

Ils firent le serment demandé. Elle ne parla pas du navire, comment eût-elle expliqué que, pauvre, elle avait pu fréter ce bâtiment ? Elle se contenta de fixer une nuit, et le bâtiment reçut ordre de croiser cette nuit-là devant la grotte pour recueillir la comtesse et ses amis ; Armand et Lenoël devaient croire que le hasard leur faisait rencontrer ce bâtiment. M. Lenoël avait imaginé un moyen de se soutenir sur l'eau ; il ne s'agissait que de confectionner des chapelets de liège, avec ces larges bouchons couvrant les dames-jeannes. Les bandits endormis, rien ne serait plus facile que de fuir.

On attendit impatiemment la nuit et l'heure fixée par Bianca ; celle-ci voyait tous ses rêves se réaliser ; Armand paraissait l'aimer tendrement. Le moment fixé arriva. La

comtesse s'était entendue avec Cascarillo qui lui aida à endormir hommes et chiens, et qui fit mine d'être plongé lui-même dans le plus profond sommeil. Vers onze heures du soir, les trois fugitifs descendirent sur la plage ; M. Lenoël aperçut un navire.

— Voyez donc ! dit-il.

— Quel bonheur ! dit la comtesse. Un bâtiment ! Tout nous favorise.

— Vite ! s'écria Armand. A la mer !

Et ils se mirent à nager vers le bâtiment qui avait mis sous cape ; en une demi-heure ils arrivèrent à portée de la voix. Armand héla l'équipage.

— Qui appelle ? demanda une vigie.

— Des gens qui se noient ! répondit Armand. A nous ! venez à nous.

Et voyant que l'on mettait un canot à l'eau, il se débarrassa de ses lièges.

— Faites comme moi ! dit-il.

On l'imita.

La comtesse nageait bien.

— Ne disons pas que nous nous échappons des mains du Fulminante ! dit Armand.

— Pourquoi ? demanda la comtesse.

— Qui sait ? Nous ignorons à qui nous avons affaire. De plus, ces marins pourraient avoir peur du capitaine.

— C'est vrai ! dit Lenoël.

— Je leur ferai un conte ! dit Armand.

La comtesse admirait la présence d'esprit et le sang-froid d'Armand.

Le canot cependant s'approchait et les recueillit tous les trois ; on les conduisit au navire où le capitaine les interrogea.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— De pauvres naufragés ! dit Armand. Nous étions sur une barque de plaisance avec cette jeune fille qui est ma femme et une autre qui était celle de mon ami. Le bateau que nous montions a donné contre un rocher, et il s'est fendu. Il a sombré. La femme de mon ami et l'équipage composé de trois hommes ont coulé. Nous nous sommes soutenus sur l'eau.

— Soyez les bienvenus ! dit le capitaine.

Et il donna ordre que l'on prit soin de ceux qu'il avait sauvés.

M. Lenoël et Armand furent conduits dans une cabine où ils reçurent des vêtements de matelots : en s'habillant, Armand dit à voix basse :

— Ce capitaine à mauvaise figure !

— Très mauvaise ! dit M. Lenoël.

— L'équipage a l'air d'être composé de gredins !

— Je suis de votre avis.

— Pourvu qu'après avoir échappé aux brigands nous ne soyons pas tombés aux mains de pirates.

— Défions-nous.

La comtesse, habillée en matelot, vint les retrouver ; elle avait eu soin de faire mettre à bord tout ce qu'il fallait pour continuer à se teindre les cheveux et à se grimer.

— Ne pensez-vous pas, dit-elle, que le signor Armand a eu raison d'être prudent. Nous sommes avec de vilaines gens.

— Nous nous le disions ! dit Armand.

— Je crois, dit-elle, que nous avons affaire à des contrebandiers ! Pourvu qu'ils consentent à nous débarquer. Ces gens-là ne se dérangent pas volontiers de leur chemin.

Armand fronça le sourcil.

La comtesse continua à exprimer ses craintes.

Armand lui dit :

— Je vais interroger le capitaine.

La comtesse dissimula un sourire.

Armand vint trouver le capitaine.

— Monsieur, lui demanda-t-il, voulez-vous nous mettre à terre ?

— Un de ces jours, ami ! dit le capitaine :

— Pourquoi pas demain ?
 — Jeune homme, dit le capitaine, je suis un contrebandier, et je ne peux débarquer qu'en certains endroits et encore... Je vais en Angleterre. Je ne touche à aucun port d'ici là ; là je jette ma marchandise sur une plage et vous avec, mais vous ne signerez auparavant une reconnaissance dont je fixerai le prix pour frais de transport et de nourriture. Nous en recauserons.
 — Causons tout de suite. Je préfère payer plus, et débarquer plus tôt.
 — Impossible !
 — Cependant...
 — Oh ! n'insistez pas.
 Armand vit à l'air de l'homme, qu'il était déterminé sur ce point.
 Il revint à la cabine.
 — Eh bien ? demanda la comtesse.
 — Vous ne vous étiez pas trompée ! dit le jeune homme.
 Ce sont des contrebandiers.
 — Où vont-ils ?
 — En Angleterre.
 — Nous débarqueront-ils ?
 — Non, pas avant le terme du voyage.
 — Que voulez-vous, il faut se résigner. Bonsoir, Bianca. Il l'embrassa.
 Elle s'en alla toute heureuse en disant :
 — Je le tiens pour longtemps.
 Mais à peine était-elle partie, qu'Armand dit à M Lenoël :
 — Est-ce que ce navire tout prêt à nous recevoir, ne vous paraît pas suspect !
 — Eh ! eh ! fit M. Lenoël.
 — Il était à la cape ! dit Armand.
 — C'est vrai.
 — On aurait dit qu'il nous attendait.
 — Ma foi, oui.
 — Savez-vous comment s'appelle Bianca ?
 — Ma foi non.
 — Cherchez une figure ressemblant à la sienne avec cheveux noirs.
 — La comtesse ! fit M. Lenoël. Mais les cheveux blonds ?
 — On se teint.
 — Armand, nous sommes aussi bien pris ici que dans la grotte.
 — Nous verrons bien ! Vous êtes brave, n'est-ce pas ?
 — Je crois.
 — Nous jetterons cet équipage à l'eau.
 — Ils sont au moins sept hommes !
 — C'est peu de chose ! dit Armand.
 — Avons-nous le droit d'en agir ainsi. Si nous nous trompons !
 — Comment douter ? La comtesse a tout préparé. Ces hommes sont, ou des Bohémiens à elle ou des affidés du Fulminante.
 Et Armand fit si bien qu'il vainquit les scrupules de M. Lenoël.

XXIII

VENGEANCE

Armand, pour endormir les soupçons de l'équipage et de la comtesse, joua son rôle en homme habile ; il fut si habile que tout le monde y fut pris.
 Au bout de trois jours, le capitaine et la comtesse en causaient sur le pont.
 — Eh ! signora, disait le marin, on m'avait représenté notre jeune homme comme un tigre, comme un lion déchaîné ; il est doux comme un mouton.
 — Les choses pouvaient tourner autrement, capitaine ! dit la comtesse. S'il s'était révolté, vous n'étiez pas trop de vous tous pour le contenir.

— Vous ne connaissez pas mes marins. Tous gens de courage, et très forts !
 — Capitaine, si vous saviez ce que vaut Armand, vous béniriez le ciel de ce qu'il se résigne. En tout cas, rien à craindre jusqu'à nouvel ordre, il ne s'ennuie pas.
 — Grâce à vous !
 — Et puis il lui est devenu indifférent d'aller ici ou là.
 Et tous deux s'ancrèrent dans cette idée, qu'Armand avait pris son parti de la traversée.
 Une nuit, l'on passait justement en vue des côtes de Sicile, la mer était admirable ; une brise faible enflait les voiles sans soulever les vagues. Armand et M. Lenoël étaient restés sur le pont ; la comtesse dormait dans sa cabine. Avait sur le pont De l'équipage, il n'y que le second qui était de quart et un homme à la barre ; tout le reste profitait de ce temps superbe pour se reposer dans ses hamacs.
 — Voilà l'occasion ! dit Armand. Vous sentez-vous assez sûr de vous, pour tuer ce matelot, demanda Armand.
 — Oui ! dit froidement M. Lenoël.
 — Moi ! je me charge du second. Votre couteau de table est-il bien affilé au moins ? Pointe-t-il bien ?
 — Oui ! dit M. Lenoël.
 — Allez ! Quand votre homme tombera, j'étranglerai le second et je le jetterai à l'eau.
 — Allons ! fit M. Lenoël.
 Armand monta près du second.
 Ils se connaissaient déjà et s'était liés.
 — Pepe ! lui dit Armand, gratifiez-moi donc d'un cigare, je vous prie.
 — Volontiers, signor ! dit le second.
 — Quelle nuit mon cher.
 — Superbe, signor !
 Armand alluma son cigare à celui que fumait déjà le second.
 Pendant ce temps, monsieur Lenoël s'avancait auprès du timonier.
 — Eh, garçon, lui disait-il, quelle ville apercevons-nous donc là-bas ?
 — Signor, c'est Syracuse ?
 — En sommes-nous loin ?
 — A trois milles environ.
 M. Lenoël eut l'air de regarder attentivement la ville et il indiqua un phare.
 — Voyez donc ! fit-il. Voilà un feu rouge !
 — Oui, signor, dit le matelot. C'est...
 Il n'acheva pas et tomba foudroyé. Au même moment Armand étranglait le second qui tombait à son tour.
 — Je me charge de l'équipage ! dit le jeune homme avançant près de Lenoël.
 — Moi, du capitaine ! dit ce dernier.
 Armand, muni d'une barre de cabestan, descendit dans la chambre d'avant où dormaient les matelots et il les surprit dans leur sommeil. Il frappa avec sa massue ; un affreux concert de plaintes retentit bientôt suivi d'un silence profond ; en un instant, le colosse avait assommé tous ces hommes. Il revint sur le pont, M. Lenoël l'attendait tenant le bras de la comtesse épouvantée. Il lui disait :
 — Si vous bougez, je vous tue !
 — Le capitaine est-il mort ? demanda Armand.
 — Oui ! dit M. Lenoël.
 Puis, prenant sa décision :
 — Conduisez-la dans sa chambre ! dit-il.
 — Et il réfléchit. Que fallait-il faire ?
 M. Lenoël revint.
 — Nous ne pouvons, dit-il, diriger ce navire à nous deux.
 — Abandonnons-le ! dit Armand.
 — Oui ! dit M. Lenoël, mettons le canot à la mer et gagnons Syracuse à l'aviron.

— Auparavant, pendons tous ces gens aux vergues, cela fera bon effet.

Armand se mit à l'œuvre, aidé par M. Lenoël, qui était vindicatif, on le sait.

Quand tous les cadavres se balancèrent au-dessus du pont, ils mirent un canot à la mer, puis ils allèrent chercher la comtesse.

— Madame, lui dit Armand, vous allez rester avec ces gens-là, vos dignes compagnons. Vous serez rencontrée et recueillie, je vous laisse le soin d'inventer une fable pour justifier votre présence au milieu de ces pendus. Vous avez assez d'imagination pour vous tirer facilement d'affaire.

La comtesse était muette. Le désespoir et l'orgueil lui imposait silence ; elle regardait les cadavres d'un œil égaré ; Armand lui dit encore :

— Dans un an, prenez garde à vous ! Je vengerai Fernande.

Et il se laissa glisser dans le canot où M. Lenoël le suivit.

— Armand s'écria alors la comtesse d'une voix déchirante.

Mais il fit force de rames pendant que M. Lenoël, à la barre, mettait le Cap sur Syracuse ; on se souvient de l'histoire singulière de ce navire abandonné, à bord duquel des marins grecs trouvèrent des metelots italiens pendus et une femme. Celle-ci raconta que des pirates de Riff, de la côte marocaine, avaient attaqué le navire et avaient commis ces meurtres ; que, pour elle, en se cachant elle avait évité la mort. On se rappelle sans doute, que cette femme disparut et que quand la justice voulut la mander pour éclaircir toute cette affaire, on ne la retrouva plus. C'était la comtesse Ellora...

Aujourd'hui, Armand et son compagnon entraient dans le port de Syracuse. Personne ne prit garde à cette petite barque qui arrivait du large si matin. Pourquoi s'en préoccuper ? Elle ne portait aucune marchandise et les douaniers n'avaient pas à la visiter.

Armand avait heureusement sur lui conservé sa bourse M. Lenoël aussi ; tous deux s'informèrent du moyen le plus rapide de gagner Naples.

— Un train partait de Syracuse pour Messine, à huit heures ; ils le prirent. Ils passèrent le détroit, s'embarquèrent dans un wagon à Reggio, arrivèrent à Bari, de là à Foggia et, enfin ils prirent un train pour Naples.

En vue de la ville, ils se serrèrent la main en pleurant silencieusement :

— Nous allons voir sa tombe ! dit Armand

— Notre pauvre petite Fernande, dit M. Lenoël.

Il était plus de minuit !... Ils prirent une voiture et se firent conduire à la pension Suisse ne se doutant pas de l'effroyable spectacle qui les y attendait.

XXV

LE DÉNOUEMENT

Lorsqu'ils arrivèrent à la pension Suisse, ils furent surpris de voir la police remplir les corridors de l'hôtel.

Un sinistre pressentiment les saisit, et, le cœur serré, et sans mot dire, ils se précipitèrent vers la chambre de Fernande.

Selon les habitudes de tous les agents du monde, les agents laissèrent passer : entre qui veut dans une souricière.

En pénétrant dans l'appartement de Fernande Armand vit l'antichambre remplie de monde ; on lui barrait la route.

Il ne douta pas qu'un malheur fût arrivé.

A coup de paules il se fit passage et pénétra dans la chambre à coucher de la jeune fille.

Une scène affreuse s'offrit à ses yeux.

Sur son lit, Fernande étendue, livide, morte, exangue,

ayant à la tempe une goutte de rosée pourpre...

Sur un fauteuil, Madejo ou plutôt le Fulminante, revolver au poing, mais les bras inertes et le front fracassé...

Autour d'une table, des magistrats dressant un procès-verbal...

Armand, fou de désespoir, se jeta sur le corps de Fernande et le couvrit de baisers,

Les agents voulurent l'arrêter, mais M. Lenoël dit un mot aux magistrats et ceux-ci firent signe à leurs subordonnés qui sortirent.

Le jeune homme, écrasé par l'émotion, laissa retomber la morte sur le lit funèbre et il alla rouler en chancelant sur une chaise en pleurant comme un enfant.

M. Lenoël alla déposer un baiser sur le front de Fernande, puis revenant vers les magistrats, il les questionna.

Ceux-ci lui montrèrent une lettre, suprême adieu du Fulminante à la vie, à la gloire étrange des héros de la montagne, à l'amour qu'il avait rêvé.

M. Lenoël apprit alors l'épouvantable vérité.

Le Fulminante ayant surpris le vampire hideux, penché sur le front de Fernande et suçant à la tempe la dernière goutte de sang de la jeune fille.

Le monstre glissant des mains du Fulminante avait bondi vers la fenêtre ouverte, avait gagné les toits par des prodiges d'adresse et de légèreté ; il avait disparu...

Alors le célèbre roi des montagnes avait écrit ce qui s'était passé en quelques lignes ; terminait ainsi :

Placé, par ma volonté, au-dessus des lois, en dehors de la société, échappant à ses tribunaux, il me reste un juge, MOI !

" J'ai voulu cette femme, et je n'ai pas su la sauver des dangers qui la menaçaient ; elle a péri par ma faute : je me condamne à mort. "

Et il s'était tué.

Les magistrats reçurent la déclaration de M. Lenoël et d'Armand attestant que c'était bien le Fulminante dont le cadavre était là, sous leurs yeux donnèrent l'ordre de l'enlever.

Le lendemain même une foule innombrable de lazaroni et de gens du peuple escortaient un convoi très simple.

C'était celui du Fulminante qui, malgré ses crimes, restait l'idole de Naples.

Trois jours après le crime, un autre enterrement sillonnait les rues.

A celui-là cent mille personnes y assistaient, et on y comptait plus de mille voitures, y compris celle du préfet, représentant l'autorité royale.

La cité entière voulait rendre le dernier hommage à cette jeune fille que tous les Napolitains avaient admirée, que cette ville artiste adorait, et que vivante, on saluait reine par sa beauté incomparable.

Armand et M. Lenoël marchaient derrière le cerceuil jonché de roses blanches ; sur le passage, des voix amies lançaient des paroles de pitié et de sympathie.

Lorsque la cérémonie fut terminée, quand une montagne de fleurs eut caché la tombe provisoire, quand Naples eut défilé en larmes devant la morte regrettée, Armand et M. Lenoël reprirent silencieux et désolés, le chemin du port.

Deux ans se sont écoulés.

Tous les héritiers de l'immense fortune que madame de Burnoff convoitaient avec tant d'acharnement sont morts, sauf deux : Armand et M. Lenoël.

La comtesse a cessé toute tentative contre eux.

Cependant ils ont vécu sans se cacher ; ils ont repris possession de leur petit hôtel de Neuilly.

M. Lenoël s'est remis à pêcher comme jadis.

Armand travaille avec un acharnement sombre.

Chaque jour il va déposer avec M. Lenoël, une fleur

sur la tombe de Fernande, dans le cimetière de la ville.
 Rien ne l'a consolé.
 Rien ne saurait l'émouvoir.
 Il croit l'avenir à jamais fermé devant lui.
 Il ne compte que sur une distraction possible : l'étude.
 Il n'a plus d'ambition n'ayant plus d'amour.
 Cependant la nouvelle de la constatation officielle de la mort du duc enseveli dans une pyramide, est arrivé.
 La succession est ouverte.
 Avant peu, Armand et M. Lenoël la recueilleront, car

un arrêt des tribunaux à exhérédié Jallisch et la comtesse comme coupables du meurtre de leur parent.

La possession prochaine des millions n'a pas ému ce jeune homme qui a devant lui de longues années, mais qui sent toute espérance bannie pour lui.

M. Lenoël trouve la somme si écrasante qu'il la regarde comme un lourd fardeau.

FIN.

DEVANT LA GUILLOTINE

PAR I. TOURGUENEFF

I

En janvier 1870, je dînais à Paris, chez un de mes meilleurs amis, lorsque M. Maxime Du Camp me fit une proposition inattendue : il me demanda si je voulais assister à l'exécution de Troppmann, et offrit de me faire admettre au nombre des quelques privilégiés qui avaient l'autorisation d'entrer dans la prison.

On n'a pas encore oublié le crime commis par le célèbre assassin ; à ce moment, Paris tout entier s'occupait de Troppmann, et négligeait, pour ne s'intéresser qu'à lui, la nomination du pseudo-parlementaire Ollivier, et le meurtre de Victor Noir, tué de la main du prince Bonaparte, qui fut acquitté, au scandale de tout le monde.

Dans les vitrines de toutes les papeteries s'étaient rangées de photographies de *l'illustre assassin de Pantin*, elles représentaient un jeune homme au front élevé, aux yeux noirs et aux lèvres épaisses.

Déjà, depuis plusieurs jours, on voyait chaque soir des *blouses*, noircies par le travail, stationner sur la place de la Roquette, pour voir si l'on ne dressait pas la guillotine, et se retirer, déçus dans leur attente, longtemps après minuit.

L'invitation de M. Maxime Du Camp me prit à l'improviste, et je l'acceptai sans réflexion. Je promis de me trouver, à onze heures du soir, auprès de la statue du prince Eugène, sur le boulevard de ce nom. Quand le moment fut venu, je regrettai d'avoir pris cet engagement, mais il était trop tard pour revenir en arrière ; un sentiment de fausse honte me retint : — Si on allait croire que j'ai eu peur ?

Pour expier ma faiblesse, et dans le désir que mes observations puissent servir aux autres, je veux raconter maintenant tout ce que j'ai vu ; je veux évoquer dans mon souvenir toutes les impressions pénibles de cette nuit. Peut-être satisferai-je ainsi quelque chose de plus que la curiosité du lecteur ; peut-être pourra-t-il retirer quelque renseignement de mon récit.

II

Lorsque M. Maxime Du Camp et moi nous arrivâmes devant la statue du prince Eugène, plusieurs personnes y étaient déjà réunies et nous attendaient. Parmi ces messieurs se trouvait le chef de la police secrète si renommé, M. Claude, à qui M. Maxime Du Camp me présenta. Les autres étaient invités par privilège, comme moi ; c'étaient pour la plupart des chroniqueurs ou des journalistes... M. Maxime Du Camp m'annonça que nous passerions une nuit blanche dans l'appartement du commandant de la prison.

Les exécutions, en hiver, ont lieu à sept heures du matin, mais il faut être sur place avant minuit ; plus tard il serait impossible de se frayer un passage à travers la foule compacte.

Depuis la statue du prince Eugène jusqu'à la prison de la Roquette, il y a tout au plus 500 mètres. Il ne se passait encore rien d'insolite, il y avait seulement un peu plus d'animation que d'habitude sur les boulevards, et tout le monde se dirigeait du même côté, et même les femmes couraient au petit trot ; puis les cafés et les cabarets étaient encore éclairés, ce qui est inusité dans les faubourgs excentriques de Paris, à une heure aussi avancée.

Il n'y avait pas de brouillard, cependant la nuit était très sombre, humide sans pluie, froide sans gelée — une véritable nuit de janvier à Paris.

M. Claude nous avertit qu'il était temps de se mettre en route, et nous partîmes. Il conservait le sang-froid et les manières dégagées d'un homme qui vaque à ses affaires, et en qui ces exécutions ne font naître d'autre sentiment que le désir de bâcler son service le plus vite possible.

M. Claude était un homme d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne, trapu, carré d'épaules, avec une tête ronde, les cheveux coupés à ras et les traits du visage fins comme une miniature. Le front, le menton et la nuque seuls étaient d'une ampleur étonnante ; une énergie, une volonté inébranlable, se révélaient dans sa voix sèche et égale, dans ses petits yeux pâles et gris, dans ses doigts courts et forts, dans ses jambes musclées, dans tous ses mouvements fermes et sans précipitation. On dit qu'il est très habile dans sa profession et qu'il est l'effroi des voleurs et des assassins. Les crimes politiques ne sont pas de son ressort. Son camarade, M. G..., dont M. Maxime Du Camp m'a dit aussi beaucoup de bien, a des manières plus raffinées, et l'air d'un homme mou et sentimental.

À l'exception de ces deux messieurs, et peut-être aussi de M. Maxime Du Camp, nous nous sentions tous très mal à l'aise ; nous avions un peu honte d'être là et marchions comme à la chasse, très droits, l'un après l'autre.

Plus nous approchions de la Roquette, plus nous trouvions de gens sur notre route ; pourtant il n'y avait pas encore ce qu'on peut appeler une foule. On n'entendait pas de cris, ni même de conversations bruyantes ; — " le spectacle " n'avait pas encore commencé. Beaucoup de gamins flânaient sur la place, les mains dans les poches, la visière de la casquette sur le nez ; ils marchaient de cette allure lâche et fuyante qu'on ne voit qu'à Paris, et qui, en un clin d'œil, se transforme en une course des plus agiles, avec des bonds de singe.

— Le voilà !... Le voilà !... C'est lui !... crièrent plusieurs voix autour de nous.

— Savez-vous, me dit tout à coup M. Maxime Du Camp, qu'on vous prend pour le bourreau ?

“ Le commencement promet, ” pensai-je.

Le bourreau de Paris — Monsieur de Paris — dont je fis la connaissance quelques heures plus tard, a la même taille que moi, et les cheveux aussi blancs.

Enfin, nous aperçûmes un espace très long, pas trop large, bordé des deux côtés par deux édifices ressemblant à des casernes, noirs, et d'une architecture banale. L'un était la maison des jeunes détenus; l'autre, à droite, la maison de dépôt pour les condamnés de la prison de la Roquette.

III

Cette place était coupée, au milieu, par quatre rangées de soldats. Quatre autres files se tenaient à vingt pas des premières. Ordinairement, la troupe n'était pas requise pour les exécutions; mais cette fois le gouvernement, à cause de l'état des esprits surexcités par l'assassinat de Victor Noir, avait cru la police insuffisante pour contenir la foule, et il avait pris des mesures extraordinaires.

Les portes principales de la prison de la Roquette donnaient droit au milieu de la place cernée par les soldats. Plusieurs sergents se promenaient à pas lents devant la porte; un jeune officier, assez fort de taille, portant un képi richement brodé, se jeta sur nous avec une impétuosité qui me rappela la police de ma patrie; il se calma aussitôt en reconnaissant les siens.

La porte de la prison s'entr'ouvrit à peine, et on nous introduisit, avec de grandes précautions, au corps de garde. Une visite minutieuse et un long interrogatoire suivirent. Cette formalité accomplie, on nous fit traverser d'abord une grande cour intérieure, puis une petite; nous nous trouvâmes devant l'appartement du commandant.

Ce fonctionnaire nous attendait. C'était un homme robuste, de taille haute, aux moustaches grises ainsi que l'impériale; il avait le visage typique d'un officier d'infanterie: nez aquilin, yeux immobiles de bête fauve, et un crâne minuscule. Il nous accueillit avec amabilité et bonhomie; mais malgré lui, chacun de ses mouvements, chacune de ses paroles, révélait dans ce gaillard solide un aveugle instrument de son maître, qui n'hésiterait pas à exécuter l'ordre le plus féroce. D'ailleurs, il avait déjà donné des preuves de son dévouement dans la nuit du 2 Décembre; c'est lui qui avait envahi avec son bataillon l'imprimerie du *Moniteur*.

En vrai gentleman, il nous céda son appartement, situé au second étage du bâtiment principal, et qui se composait de deux pièces assez bien meublées. Un beau feu flambait dans les cheminées. Une petite levrette, qui avait la patte foulée, se traînait, en boitant, d'un tapis à l'autre, tout en remuant la queue; ses yeux avaient une expression triste, comme si, elle aussi, se sentait prisonnière.

Nous étions huit invités; je reconnus quelques visages, d'après leurs photographies. MM. Sardou, Albert Wolf, etc... Mais je ne sentis aucun désir de leur adresser la parole. Nous nous assîmes dans le salon. M. Maxime Du Camp s'approcha de M. Claude.

On le devine, Troppmann était l'unique objet de la conversation, le centre de toutes nos pensées. Le commandant nous apprit que le condamné s'était assoupi à neuf heures du soir, et qu'il dormait encore paisiblement “ du sommeil du juste ”; qu'il semblait avoir pressenti le rejet de son recours en grâce; qu'il implorait le commandant de lui dire la vérité à cet égard, et qu'il persistait toujours à déclarer qu'il avait des complices qu'il ne voulait pas nommer. Le commandant ajouta que, sans doute, au moment décisif, Troppmann aurait peur, mais

que jusqu'ici il mangeait de bon appétit. Troppmann ne réclamait pas de livres.

De notre côté du salon, quelques-uns se demandaient si l'on pourrait ajouter foi aux affirmations de ce criminel, qui s'était montré un menteur fiéffé. On raconta de nouveau l'assassinat dans tous ses détails; on se demanda ce que les phrénologues disaient du crâne de Troppmann; on toucha à la question de la peine de mort... mais la conversation était languissante, on discutait froidement, sans conviction, à grand renfort de lieux communs, et au moindre prétexte on s'interrompait sans chercher à renouer l'entretien... Il était impossible de parler d'autre chose que de l'événement de cette nuit, par le respect involontaire de la mort et par respect pour cet être humain qui était condamné à la subir. Un vague sentiment d'inquiétude pesait sur nous, nous ne nous ennuyions point, mais ce malaise indéfinissable, cette anxiété dévorante, étaient cent fois plus pénibles que l'ennui... il semblait que cette nuit ne dût jamais finir.

Quant à moi, je ne sentais qu'une seule chose, je sentais que je n'avais pas le droit de me trouver à la place où j'étais à cette heure; que ma présence en cet endroit ne pouvait être justifiée par aucune considération psychologique ni morale.

M. Claude revint vers nous après une absence, et se mit à nous expliquer comment le fameux Jud lui avait glissé entre les mains, mais qu'il ne perdait pas l'espoir de le rattraper, s'il vivait encore.

Tout à coup on entendit des bruits lourds de roues, et quelques minutes après on nous annonçait que la guillotine venait d'arriver.

Nous courûmes aussitôt dans la rue, comme s'il nous tardait de la voir.

IV

Devant les portes de la prison se trouvait un fourgon massif et fermé, attelé de trois chevaux; un autre fourgon, petit et bas, à deux roues, ayant la forme d'une longue caisse, suivait un peu en arrière. (Ce fourgon était destiné, comme nous l'avons appris ensuite, à recevoir le cadavre immédiatement après l'exécution et à le transporter au cimetière.)

Plusieurs ouvriers en courtes blouses entouraient la voiture; un homme de haute taille, en chapeau rond, portant une cravate blanche, avec un léger paletot jeté sur l'épaule, donnait à mi-voix des ordres...

C'était le bourreau. Toutes les autorités, M. Claude, le commandant, l'officier au képi brodé, échangeaient des politesses avec lui.

— Ah ! monsieur *Indric*, bonsoir monsieur *Indric* (son véritable nom était Heidenreich; il était Alsacien).

Nous aussi nous nous approchâmes de lui, et il devint pour le moment l'objet de l'attention générale.

La manière dont on l'abordait disait clairement: “ Nous ne faisons pas fi de vous, car vous êtes un personnage important. ” Quelques-uns, pour *plus de chic*, sans doute, lui serraient la main. Il est vrai qu'il les avait d'une blancheur et d'une beauté remarquables.

M. *Indric* était très simple de manières, doux et poli, non sans une certaine gravité patriarcale. On voyait qu'il comprenait que ce soir-là il était, après Troppmann, le personnage le plus intéressant pour nous: le premier ministre de Troppmann.

Les ouvriers ouvrirent le fourgon, sortirent les différentes pièces qui composent la guillotine et commencèrent à l'agencer à quinze pas de la porte de la prison. Alors on vit les deux lanternes se mouvoir en avant et en arrière, à ras du sol, éclairant de petits cercles lumineux les pierres à facettes du pavé.

Je regarde ma montre... il était à peine minuit et demi. L'air était devenu encore plus sombre et plus froid. Il y avait déjà passablement de monde, et derrière les files

de soldats qui cernaient la place, devant la prison, s'élevait un long et indéfinissable murmure de voix humaines.

Je m'approchai des soldats : ils étaient immobiles, un peu serrés, et avaient un peu dérangé la symétrie de l'alignement. Leurs visages n'exprimaient pas autre chose que l'ennui, un ennui froid et résigné, plein de patience ; toutes les figures que j'apercevais entre les shakos, les uniformes des soldats, les tricornes et les redingotes des sergents, toutes ces têtes d'ouvriers en blouse avaient cette même expression d'ennui, avec un vague sourire d'attente.

Plus loin, la foule s'agitait en masse, et se bousculait ; de temps en temps, un cri distillait et s'en détachait :

— Ohé ! Troppmann ; Ohé ! Lambert ! Fallait pas qu'y aille !

Puis c'étaient des coups de sifflet, des poussées et des querelles pour se faire de la place.

Le refrain d'une chanson cynique se glissait en serpentant de bouche en bouche ; tout à coup s'élevait un rire aigu qui soulevait toute une clameur et ensuite un bruit indéfinissable comme si des milliers d'oies battaient des ailes en barbotant. " La véritable affaire " n'avait pas encore commencé : on n'entendait pas les cris antidynastiques auxquels tout le monde s'attendait, ni le roulement orageux de la *Marseillaise*.

Je me rapprochai de la guillotine, qui s'élevait lentement. Un monsieur au visage avenant, aux cheveux frisés, et coiffé d'un chapeau mou de couleur grise, un avocat, si je ne me trompe, se tenait tout près et discourait avec véhémence, avançant d'un geste monotone la main droite avec l'index séparé, battant la mesure de haut en bas ; il ployait, à chaque mouvement, les genoux, comme accablé sous le poids de sa conviction. Il voulait prouver à deux messieurs, qui se tenaient près de lui, que Troppmann n'était pas un assassin, mais un maniaque.

— Un maniaque ! Je vais vous le prouver ! Suivez mon raisonnement, cria-t-il ; son mobile n'était pas l'assassinat, mais un orgueil que j'appellerais volontiers démesuré ! Suivez mon raisonnement...

Les messieurs en paletot suivaient son raisonnement ; mais, à en juger par les physiologies, ils pas n'étaient persuadés. Et l'ouvrier qui travaillait à la guillotine le regardait de haut en bas, avec un mépris non dissimulé.

J'entrai de nouveau dans l'appartement du commandant.

V

Plusieurs de nos " amis " étaient déjà de nouveau réunis là. Notre aimable hôte fit passer du vin brûlé.

Troppmann faisait toujours l'unique sujet de la conversation, on se demandait ce qu'il devait ressentir à cette heure, si le vacarme de la rue montait jusqu'à sa cellule retirée, malgré le rempart de murs épais qui l'isolait ; si son sommeil persistait...

Le commandant nous montra tout un tas de lettres adressées à Troppmann, et que le condamné refusait de lire, à ce que nous assurait notre hôte. Ces lettres étaient remplies pour la plupart de plaisanteries triviales ou de mystifications ; un petit nombre contenaient des représentations sérieuses et le conjuraient d'avouer son crime et de se repentir ; un pasteur méthodiste lui envoyait toute une dissertation théologique de vingt pages ; il y avait des billets d'écriture féminine et des bouquets de marguerites et d'immortelles.

Le commandant nous dit encore que le pharmacien de la prison avait remis aux autorités une lettre que Troppmann avait trouvé moyen de lui faire parvenir, pour demander du poison. Malgré la complaisance de notre aimable hôte, je m'aperçus qu'il ne comprenait pas du

tout " pourquoi diable nous nous intéressions à un animal aussi méchant et vilain " que Troppmann. A ses yeux nous étions que des mondains curieux, des gommeux en quête d'émotions.

Après avoir causé un moment, nous nous dispersâmes de nouveau. Toute la nuit se passa à errer comme des âmes en peine ; à entrer chez le commandant, à s'asseoir côte à côte au salon, à demander des nouvelles de Troppmann ; puis à redescendre dans la cour pour gagner la rue, afin de rentrer au bout de quelques minutes et de venir renouer l'entretien sur le condamné ; et ainsi de suite jusqu'au matin. Quelques-uns d'entre nous se mettaient à raconter des anecdotes piquantes, ou se communiquaient des nouvelles personnelles ; d'autres parlaient un peu politique, théâtre, ou rappelaient le nom de Victor Noir ; plusieurs tâchaient de plaisanter, de dire un mot, mais cela ne marchait pas... Ces tentatives provoquaient un rire forcé qui sonnait faux et tombait aussitôt.

Je découvris un petit divan dans la première pièce et je m'y étendis de mon mieux pour chercher le sommeil ; mais je ne m'endormis pas, je ne pus même m'assoupir pour quelques minutes.

Vers trois heures du matin, M. Claude entra, s'assit et s'endormit. Un instant après, un de ses subordonnés vint l'appeler ; il se leva immédiatement et disparut.

Dehors, le bruit de la foule devenait plus fort, plus dense, plus continu ; la place renfermait plus de vingt-cinq mille personnes. Ce grondement me frappa ; je crus entendre le mugissement de la mer quand les vagues viennent se briser sur la plage : ce même *crescendo* interminable des vagues, si fidèlement rendu par Wagner dans sa musique. Ce n'était pas un vacarme toujours égal ; il y avait de grands tumultes, des convulsions au milieu desquelles les notes aiguës des voix féminines et enfantines s'enlevaient et retombaient, comme le jaillissement des vagues, en pluie fine, sur ce tintement énorme. On se sentait en présence de la forme brutale d'un élément. Tantôt il se calmait et semblait se recueillir ; tantôt il s'enflait, se soulevait, s'élançait avec un redoublement de fureur, comme s'il eût voulu tout engloutir... puis s'apaisant par degrés se calmait, pour se courroucer encore et se calmer de nouveau, sans se lasser, toujours, sans fin...

Et que signifie ce grondement ? pensais-je... Est-ce qu'il exprime la joie, la méchanceté, la cruauté ? Non ! il n'est l'écho d'aucun sentiment humain déterminé ; il n'est qu'un bruit : le vacarme d'un élément.

VI

Vers trois heures je descendis dans la rue peut-être pour la dixième fois.

La guillotine était prête.

Les deux poteaux, séparés l'un de l'autre de la largeur d'un demi-mètre par la lame qui va de l'un à l'autre, se dessinaient sur le ciel noir, avec un aspect plus étrange que terrible. Je m'étais figuré que cet instrument de supplice avait l'air plus imposant ; cette machine étroite et longue, et comme étranglée, me faisait l'effet d'un cou de cygne tendu et aux aguets ; quelque chose de sinistre sans grandeur. Le lourd panier tressé ressemblait à un coffre couleur de sang et ne m'inspira qu'un sentiment de répugnance. Je savais que c'était dans ce panier que le bourreau jetterait le corps encore chaud et la tête tranchée toute palpitante...

La garde municipale, qui était arrivée peu auparavant, forma un vaste demi-cercle devant la façade de la prison. Les chevaux s'ébrouaient, mordillaient leur frein et brandillaient la tête. Le pavé blanchissait sous leurs pieds, couvert de taches d'écumes. Les cavaliers sommeillaient tristement sous leurs bonnets de fourrure enfoncés sur les yeux.

Les files de soldats qui coupaient la place et contenaient la foule s'étaient espacées ; il y avait maintenant un espace de trois cents pas, au lieu de deux cents, devant la prison.

Je m'approchai d'une rangée d'uniformes pour observer la foule, qu'elle arrêtait dans son perpétuel remous. C'était toujours le mugissement d'un élément aveugle. Je me rappelle un gamin en blouse, un jeune gaillard de vingt ans ; il avait le regard incliné vers la terre, et souriait, comme s'il pensait à des choses plaisantes. Tout à coup il rejetait la tête en arrière d'un mouvement brusque, ouvrait la bouche toute grande et poussait un cri prolongé, sans paroles ; puis il baissait les yeux et se remettait à sourire. Que se passait-il dans l'âme de cet homme ? Pour quel motif s'est-il condamné à rester huit heures debout, à passer une nuit sans sommeil ?

Mon oreille ne saisissait pas les réflexions échangées dans la foule. Seules, les voix perçantes des vendeurs de journaux pouvaient dominer ce vacarme continu.

Il criaient les titres de livres et de brochure contenant le récit de la vie, et même de l'exécution, et des dernières paroles de Troppmann... De temps en temps, j'entendais encore des disputes, des rires sauvages et des cris aigus de femmes.

Cinq ou six voix entonnèrent la *Marseillaise*, mais s'interrompaient à tout instant.

La *Marseillaise* n'est grandiose que lorsqu'elle est chantée par des milliers de voix.

— A bas Pierre Bonaparte ! cria une voix retentissante... Hou ! hou ! Ah ! Ah !... Le mugissement grossissait ; soudain les cris devinrent rythmés : Bo-na-parte, Bo-na-parte, sur l'air des lampions.

Ce peuple, rassemblé, répandait une atmosphère aigre ; tous ces corps avaient absorbé une énorme quantité de vin. Il y avait beaucoup d'hommes ivres. Les assommoirs flamboyaient comme des points rouges sur le fond du tableau. La nuit était devenue noire, le ciel se couvrit totalement. Sur les arbres, qui se dressaient comme des fantômes, perchaient des grappes de gamins, qui sifflaient et imitaient les cris des oiseaux. Un d'eux tomba et se cassa le dos. Il était blessé à mort, mais la foule ne fit qu'en rire.

Je rentraï dans l'appartement du commandant. En passant devant la guillotine, j'aperçus sur la plate-forme le bourreau, entouré de quelques curieux ; il faisait " la répétition " pour ces messieurs. Il touchait au ressort de la planche à laquelle on attache le supplicé ; cette planche aboutissait au trou en forme de croissant placé sous le couperet. En l'ébranlant, on faisait du même coup descendre la lame, qui retombait lourdement, sans arrêt, avec un grondement sourd et rapide.

Je ne pus pas assister à cette répétition. Je ne voulais pas monter sur l'échafaud. Un sentiment de crime, de honte secrète m'envahissait de plus en plus...

C'est peut-être pourquoi les chevaux de la guillotine, qui mangeaient en paix leur picotin d'avoine devant la porte de la prison, m'ont paru les seuls êtres innocents parmi nous tous.

Je me blottis de nouveau sur le divan et j'écoutai le bruit de cette haute marée qui montait toujours.

VII

Conformément à l'usage, la dernière heure d'attente passa plus vite que les autres. Nous fûmes tout surpris en apprenant qu'il venait de sonner six heures et que soixante minutes seulement s'écouleraient encore avant l'exécution. On nous annonça que, dans une demi-heure, on nous ferait pénétrer dans la cellule de Troppmann. Les signes de lassitude disparurent aussitôt de tous les visages.

J'ignore ce que mes compagnons ressentirent à ce moment, mais mon cœur se serra douloureusement.

De nouveaux personnages furent introduits : le prêtre

dans le nombre, un petit homme à cheveux blancs, aux traits amaigris, revêtu d'un long habit d'abbé, avec le ruban de la Légion d'honneur passé à sa boutonnière, et un chapeau à larges bords.

Le commandant nous offrit une collation ; on nous servit au salon, sur une table ronde, de grandes tasses de chocolat. Je ne m'en approchai même pas, bien que notre hôte me pressât de prendre quelque chose pour me reconforter. " L'air du matin est si nuisible ! "

Mais il me répugnait de manger ; ce n'était pas le moment, et pour la centième fois je me répétai : " Je n'ai pas le droit d'être ici. " Je ne me sentais pas à ma place.

— Il dort toujours ? demanda quelqu'un de notre groupe, en savourant son chocolat.

Personne ne désignait Troppmann par son nom ; il ne pouvait s'appliquer qu'à lui.

— Il dort, répondit le commandant.

— Malgré ce vacarme d'enfer ?

Le bruit était devenu étourdissant, c'était un mugissement rauque ; le chœur sinistre n'allait plus *crescendo*, mais éclatait triomphalement, joyeusement.

— Trois murs séparent la cellule de la rue, ajouta le commandant.

M. Claude, à qui revenait le rôle principal, regarda sa montre et dit :

— Six heures vingt. Il est temps...

Dans son for intérieur, chacun de nous tremblait, je n'en doute pas, mais personne ne voulait le laisser paraître. Comme si de rien n'était, l'un après l'autre, les invités du commandant prirent leurs chapeaux et suivirent leur guide avec fracas.

— Où dinez-vous aujourd'hui ? demanda à haute voix un chroniqueur.

Il dépassait la mesure, il était évident que cette indifférence était de l'affectation.

VIII

Nous pénétrâmes dans la grande cour de la prison ; dans un coin, à gauche, devant une porte à demi fermée, nous eûmes à subir une sorte d'appel. Ensuite, on nous fit entrer dans une pièce haute et étroite ; elle était vide, à l'exception d'un tabouret couvert de cuir, placé au milieu.

— C'est ici qu'on fait la toilette du condamné, me souffla dans l'oreille M. Maxime du Camp.

Tous nos amis ne nous avaient pas accompagnés. En comptant le commandant, M. Claude et le prêtre, nous étions dix.

Pendant les deux ou trois minutes que nous passâmes dans cette chambre, en assistant à quelques formalités avec des papiers, le sentiment que nous n'avions pas le droit de faire ce que nous faisons, le sentiment que nous assistions, avec une gravité simulée, à l'assassinat d'un de nos semblables, que nous jouions tous une vilaine et illégale comédie, me traversa l'esprit pour la dernière fois.

M. Claude nous fit signe de le suivre dans un long corridor couvert de dalles, éclairé par deux veilleuses, et, à partir de cet instant, je ne sais plus rien, si ce n'est que voici, tout de suite, tout de suite, dans cet instant, dans cette seconde, quelque chose de terrible se passerait.

Après avoir monté avec précipitation deux escaliers, puis traversé un nouveau corridor, et descendu un escalier en limaçon, nous nous trouvâmes devant une porte en fer... *Le voilà !*

Le garde tourna avec précaution la clef dans la serrure. La porte s'ouvrit sans grincer sur ses gonds et sans bruit ; sans proférer une parole, nous nous glissâmes dans une large pièce, aux murs jaunes, aux fenêtres grillées, renfermant un lit défait, mais vide. La lumière égale d'une veilleuse éclairait assez bien tous les objets.

J'étais le dernier, et je me rappelle que je fermai invo-

lontainement les yeux ; mais je ne tardai pas à remarquer, assez près de moi et de côté, un visage jeune, aux cheveux et aux yeux noirs. Il se mouvait lentement, de gauche à droite, et nous examinait " d'un long regard vague. "

C'était Troppmann.

Il s'était réveillé avant notre arrivée, et nous le trouvâmes assis devant sa table, sur laquelle il venait d'écrire une lettre d'adieu à sa mère. (Cette lettre était insignifiante.)

M. Claude ôta son chapeau et s'approcha du détenu.

— Troppmann ! dit-il de sa voix sèche, basse et inflexible : nous sommes venus vous dire que votre recours en grâce a été rejeté, et que l'heure de l'expiation est venue.

Le condamné leva les yeux sur lui, ils avaient perdu leur regard de fixité vague ; il l'envisagea d'un air calme et encore endormi, sans dire un mot.

— Mon enfant ! s'écria le prêtre d'une voix sourde, en s'approchant de l'autre côté : du courage !

Troppmann tourna vers lui le même regard qu'il avait jeté sur M. Claude.

— Je savais bien qu'il n'aurait pas peur, dit d'une voix assurée M. Claude : maintenant qu'il a bravement supporté le premier choc, je répons de lui.

On eût dit un maître flattant son élève, à l'examen, pour l'encourager.

— Oh ! je n'ai pas peur ! lui répondit le condamné : je n'ai pas peur.

Il avait une voix de baryton, jeune et agréable, très égale.

Le prêtre tira de sa poche un flacon :

— Ne voulez-vous pas prendre un peu de vin, mon enfant ?

— Je vous remercie, je n'en ai pas besoin, répliqua Troppmann avec un demi-salut poli.

M. Claude lui adressa la parole :

— Vous persistez à déclarer que vous n'êtes pas coupable du crime pour lequel on vous a condamné ?

— Je n'ai pas frappé.

— Mais... dit le commandant.

— Je n'ai pas frappé.

— Et vous affirmez que vous avez des complices qui ont frappé ?

— Oui, je l'affirme.

— Vous ne voulez pas les nommer ?

— Je ne peux pas... et je ne veux pas. Oui, je ne veux pas...

Sa voix devint menaçante. Son visage se colora ; il sembla sur le point de se fâcher.

— Bien ! bien... s'empressa de dire M. Claude pour le calmer, en lui faisant entendre que cet interrogatoire n'était qu'une formalité, et qu'il était déjà temps de passer à autre chose.

Où, on allait bientôt commencer la toilette.

Avant cette lugubre cérémonie, il y avait quelques préparatifs à faire. Deux gardes s'approchèrent du condamné et se mirent à lui enlever la camisole de force, sorte de blouse de guizeau bleu et rude, attachée sur le dos par des lanières et des boucles, et munie de longues manches fermées comme des sacs et dont l'extrémité était nouée à la ceinture par de fortes ficelles.

Troppmann était à deux pas de moi, de côté. Je pouvais observer son visage à mon aise. On aurait pu le trouver beau s'il n'eût été défiguré par une bouche bouffie et désagréable, en forme d'entonnoir, comme chez les bêtes fauves, et qui découvrait des dents noires et rares, disposées en forme d'éventail. Ses cheveux sombres étaient épais, un peu ondulés, les sourcils longs, les yeux expressifs, à fleur de tête, un front découvert et pur, un nez régulier et busqué, un léger duvet noir et frisé sur le menton.

Cette figure, rencontrée ailleurs que dans une prison, et dans d'autres circonstances, aurait fait une impression

favorable. J'ai rencontré ce type par centaines parmi les ouvriers et les élèves des écoles publiques.

Il était de taille moyenné, mince de la maigreur de la jeunesse, très svelte, et n'avait pas encore vingt ans.

Son teint, tout à fait naturel, annonçait une bonne santé ; il était frais, rosé, et ne pâlit même pas au moment de notre entrée dans sa cellule.

Il avait dormi tranquillement toute la nuit.

Pendant qu'on enlevait la camisole, il leva les yeux ; sa respiration était régulière, profonde, comme celle d'un homme qui gravit lentement une montagne.

Une ou deux fois, il rejeta ses cheveux d'un mouvement de tête, comme pour chasser une pensée importune, puis renversa la tête en arrière, regarda en haut rapidement et poussa un soupir à peine perceptible.

A part ces mouvements fugitifs, rien ne trahissait en lui de la crainte, pas même de l'inquiétude ou une émotion quelconque. Nous étions tous, sans nul doute, plus pâles et plus agités que lui.

Lorsqu'on fit sortir ses mains de la camisole, il les porta, avec un sourire de satisfaction, sur sa poitrine, pendant qu'on déliait les courroies par derrière ; les petits enfants ont le même geste quand on les déshabille. Ensuite il enleva lui-même sa chemise, pour en passer une propre ; il boutonna avec beaucoup de soin le col.

C'était un spectacle étrange que de suivre les mouvements amples et dégagés de ce torse nu, de ces membres nus, qui se détachaient sur le fond jaunâtre du mur de la prison.

Il passa ensuite ses bottines, fappant avec bruit du talon de la semelle sur le plancher pour que le pied entrât bien. Il accomplit tous ces menus actes sans aucune gêne, gaiement, comme si on était venu le chercher pour une promenade. Il se taisait, et nous nous taisions aussi, en échangeant des regards et des haussements d'épaules.

Nous étions frappés de la simplicité de ces mouvements, simplicité qui avait, comme tous les phénomènes tranquilles et naturels de la vie, de l'élégance.

Un des assistants, que je rencontrai fortuitement le même jour, me dit que, pendant que nous étions dans la cellule de Troppmann, il lui sembla que nous n'étions plus en 1870, mais en 1794 ; que nous n'étions pas de simples citoyens, mais des jacobins, et que nous menions au supplice, non un assassin vulgaire, mais un marquis légitimiste, un talon rouge...

On a remarqué qu'en général les condamnés à mort, à l'audition de la sentence, tombent dans un état d'insensibilité voisin de la catalepsie, comme s'ils étaient déjà morts avant l'exécution ; ou ils posent et bravent la mort afin de se faire valoir : ou il tombent dans l'exaspération, pleurent, tremblent, implorent le pardon.... Troppmann n'appartenait à aucune de ces catégories. Son attitude surprit M. Claude lui-même.

J'avouerais également que si Troppmann avait faibli mes nerfs n'y auraient plus tenu, et que je me serais sauvé. Mais à la vue de ce maintien ferme, calme, simple et modeste, tous mes sentiments, — le sentiment de dégoût que m'inspirait l'assassin, le monstre qui avait égorgé de petits enfants, tandis qu'ils criaient : " Maman ! maman ! maman ! " le sentiment de pitié que j'éprouvais pour l'être humain que la mort allait engloutir — tous ces sentiments s'effacèrent et se noyèrent dans un sentiment unique : l'étonnement.

Quel pouvait être le soutien moral de Troppmann ? Est-ce qu'il jouait un rôle devant les spectateurs ? Nous donnait-il une dernière représentation ? Ce sang-froid venait-il d'un courage inné ? Était-ce l'amour-propre excité par les paroles de M. Claude ? L'orgueil de cette lutte qu'il fallait soutenir jusqu'à la fin, ou quelque autre sentiment que nous ne pouvions pénétrer ?

C'est un secret qu'il emporta avec lui dans la tombe. Plusieurs personnes sont convaincues que Troppmann

ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés mentales. Le massacre inepte, et que rien n'explique, semble confirmer cette opinion.

IX

Quand il eut fini de mettre ses bottines, Troppmann se redressa, se secoua : — Je suis prêt !

On lui remit la camisole de force. M. Claude nous pria de laisser le prisonnier seul avec le prêtre.

A peine avions-nous passé deux minutes dans le corridor, que déjà le frêle jeune homme, la tête courageusement relevée, la taille redressée, se tenait devant nous. Le sentiment religieux était faible chez lui, il accomplit comme une formalité cette dernière cérémonie.

Le prêtre prononça froidement l'absolution.

Toute notre société, avec le condamné au milieu de nous, monta l'étroit escalier en limaçon que nous avions descendu un quart d'heure auparavant. Nous fûmes plongés tout à coup dans des ténèbres impénétrables ; la veilleuse s'était éteinte. Ce fut un moment de confusion indescriptible. Nous nous élançons tous en haut en nous bousculant ; on entendait le retentissement sonore et précipité de nos pieds sur l'escalier. Nous nous pressions ; nos épaules se heurtaient. Quelqu'un perdit son chapeau et se fâcha en lançant un juron : "Sacredieu ! une bougie, de la lumière !" Et, entre nous, dans cette nuit profonde, se tenait notre victime, notre proie, ce malheureux !

Et où était-il ? Si l'envie lui prenait de profiter des ténèbres, de se servir de son agilité avec l'énergie du désespoir, il pourrait se sauver... où ?

Où ? N'importe où, dans un coin de la prison... et là se briser la tête contre un mur... Au moins il se serait rendu justice à lui-même ! Je ne sais si les autres avaient ces idées-là..., en tout cas, mes conjectures étaient sans fondement. toute notre société émergea, du dédale de l'escalier, dans le corridor, avec le frêle jeune homme au milieu de nous.

La guillotine ne perdait pas sa proie ! Alors commença la procession vers l'échafaud.

X

Cette procession fut plutôt une déroute. Troppmann marchait en avant, d'un pas agile, élastique, presque allègre : il se dépêchait. Nous nous étions mis à son pas. Quelques-uns cherchaient à le dépasser à droite et à gauche pour voir son visage une dernière fois.

Nous avons traversé le corridor en courant, descendu de même le second escalier ; Troppmann franchissait les marches deux à deux ; nous volâmes le long d'un autre couloir, et après avoir sauté par-dessus quelques gradins, nous nous retrouvâmes dans la pièce où nous avions été introduits en premier lieu, et qui n'avait, pour meuble, qu'un tabouret.

C'est sur ce siège que se fait la toilette du condamné.

Nous étions entré par une porte, et par une autre, placée à l'opposé, sortit, d'un pas grave et mesuré, un homme en habit noir avec une cravate blanche, — on aurait dit un diplomate ou un pasteur ; — c'était le bourreau. Il était suivi d'un petit vieillard en redingote noire ; c'était le premier aide de monsieur de Paris, le bourreau de Beauvais. Le vieillard tenait à la main un sac de cuir.

Troppmann se tint immobile devant le tabouret ; nous nous étions arrêtés en même temps, groupés autour de lui. Le bourreau et l'aide se tenaient à droite ; auprès d'eux, le prêtre. Le commandant et M. Claude à sa gauche.

Le vieillard ouvrit le sac au moyen d'une clef et retira plusieurs lanières blanches avec des boucles ; il se mit, non sans peine, à genoux derrière Troppmann, et commença à lui attacher les pieds. Le condamné avait involontairement posé le pied sur une des lanières ; le

vieillard s'efforçait de la reprendre, et par deux fois il dit :

— Pardon, monsieur, avant de se permettre de toucher Troppmann au gras de la jambe pour attirer son attention.

Celui-ci se retourna, et, avec son demi-salut poli, souleva le pied et lâcha la bande de cuir.

Pendant ce temps, le prêtre lisait à demi-voix dans un livre de prières en langue française.

Les deux autres aides du bourreau ôtèrent avec précipitation la camisole de force, prirent les bras de Troppmann, lui attachèrent les mains sur le dos, en forme de croix, et entourèrent tout son corps de lanières.

Monsieur de Paris donnait ses instructions, en indiquant du doigt, à gauche, à droite... On n'avait pas percé dans les lanières de trous pour les crochets ; le vieillard chercha d'abord dans le sac, puis dans ses poches, et en tira enfin une alène courbée ; il voulut la passer dans le cuir, mais ses doigts enflés par la goutte ne lui obéissaient plus ; le cuir était dur et neuf. Il arrivait avec peine à faire un trou ; puis, quand on voulait y passer le crochet, il n'entrait pas : il recommençait à côté un nouvel œillet... Le prêtre, s'apercevant que tout n'allait pas bien, disait plus lentement les prières, pour donner du temps au vieillard.

Enfin, quand cette opération, durant laquelle, je le confesse, une sueur froide m'inonda le visage, fut terminée, on en commença une nouvelle.

On pria Troppmann de s'asseoir sur le tabouret, et le vieillard gouteux se mit à lui couper les cheveux. Il retira d'abord de petits ciseaux, et avec force grimaces de la bouche il coupa avec attention le col de la chemise du condamné, de cette même chemise qu'il venait à peine d'ajuster avec tant de soin et qu'on aurait si facilement pu couper auparavant. Mais le guingant était épais et résistait à l'instrument tranchant.

Monsieur de Paris surveillait ces apprêts et ne paraissait pas content ; l'ouverture n'était pas suffisante : il s'en fallait d'une largeur de main. Le vieillard gouteux recommença et coupa encore un grand morceau de toile.

Le haut du dos fut découvert, on put voir les omoplates ; Troppmann les remonta : il faisait froid dans cette pièce. Le vieillard s'attaqua aux cheveux. Il posa une main enflée sur la tête du jeune homme, qui la baissa immédiatement avec soumission ; il coupait de la main droite.

Les touffes de cheveux, d'un blond sombre, glissaient sur les épaules et tombaient à terre : une boucle roula jusque sous mon pied.

Troppmann tenait toujours sa tête inclinée avec résignation ; le prêtre disait les prières encore plus lentement.

Je ne pouvais détacher mon regard des mains du condamné, ces mains rougies dans le sang innocent, et maintenant couchées l'une sur l'autre, impuissantes.

Mais surtout mes yeux se reposaient de préférence sur ce cou blanc et délicat... ce cou d'enfant... mon imagination y dessinait involontairement une ligne transversale.

Là, pensais-je..., dans quelques minutes..., la lourde hache passera... déchirant les vertèbres, tranchant les muscles et les nerfs..., ce corps ne semblait pas attendre son destin..., il était si jeune, si blanc, si poli, si plein de vie...

Et je me demandais malgré moi : à quoi pense en ce moment cette tête inclinée ? Pense-t-elle sans cesse, les dents serrées : "Non, je ne faiblirai pas !" Peut-être voit-elle passer dans un tourbillon des souvenirs insignifiants du passé. Peut-être revoit-elle dans les convulsions de l'agonie quelqu'une de ses victimes. Peut-être cette tête se dit à elle-même : "Ce n'est encore rien, nous verrons après..." Et elle se répétera cela jusqu'à ce que la mort fonde sur elle, et il n'y aura plus moyen de s'y dérober..

Le vieillard coupait toujours. Les cheveux criaient

sous les ciseaux... cette opération toucha aussi à sa fin. Troppmann se leva et secoua la tête...

D'habitude, à ce moment, les condamnés qui ont encore la force de parler adressent une dernière prière au directeur de la prison, lui remettent ce qui leur reste d'argent et le prient de régler leurs dettes. Ils remercient leurs gardiens et chargent les personnes présentes de faire parvenir une dernière lettre ou une boucle de cheveux à leurs parents... Troppmann n'appartenait pas à cette catégorie, il dédaignait ces "sentimentalités"; il ne prononça pas un mot, et attendit dans un mutisme tranquille.

On lui jeta sur les épaules un court veston; le bourreau le prit par le coude.

— Voyons, Troppmann, dit M. Claude au milieu d'un silence sépulcral... C'est le moment suprême: dans quelques minutes, tout sera fini. Persistez-vous à soutenir que vous aviez des complices?

— Oui, monsieur, je persiste, répondit Troppmann; et sa voix de baryton agréable et ferme n'était point altérée. Le condamné accompagna ces paroles d'un léger salut, comme si c'était à regret qu'il ne répondait pas dans un autre sens pour l'agrément de son interlocuteur.

— Eh bien! allons! dit M. Claude.

Nous sortîmes par la grande cour de la prison.

XI

Il était sept heures moins une minute; le ciel était à peine éclairé, des brumes obscurcissaient l'air et voilaient les objets.

Le rugissement de la foule nous étourdit; c'était une huée interminable et criarde, insupportable, qui nous tomba dessus à peine avions-nous franchi le seuil. Notre société s'était encore une fois éclaircie, nous nous dirigeons en toute hâte vers la porte; quelques-uns restèrent en arrière; moi-même, tout en marchant avec les autres, je me tirai de côté.

Troppmann avançait rapidement, il traînait les pieds; les lanières embarrassaient sa marche.

Qu'il m'a paru petit, jeune, presque un enfant!...

Tout à coup, lentement, comme une gueule qui écarte ses mâchoires, la porte s'ouvrit devant nous; un cri de satisfaction jaillit de la foule, et le monstre qui attendait sa proie, la guillotine sourit à notre vue, avec ses deux poteaux et son couperet en l'air.

Un froid glacial nous pénétra, un froid qui me donna mal au cœur. Il me semblait que ce froid venait d'entrer par cette même porte; mes jambes se débordèrent sous moi. Cependant je regardai Troppmann; il fit un mouvement en arrière et renversa la tête, son genou ploya, comme s'il venait de recevoir un coup en pleine poitrine.

— Il s'évanouira, dit une voix près de moi.

Mais il se remit aussitôt et marcha en avant d'un pas ferme. Ceux qui désiraient voir comment tomberait la tête le précéderent en courant. Je n'eus pas ce courage. Mon cœur faiblait et je m'arrêtai près de la porte.

J'ai vu le bourreau, semblable à une tour noire, se dresser soudain sur le côté gauche de la guillotine; j'ai vu comment Troppmann s'est séparé du groupe des invités, qu'il laissa en bas, et comment il gravit l'escalier. (Il y avait dix gradins, dix!...) J'ai vu comment il s'arrêta et jeta un regard en arrière; je l'ai entendu prononcer ces paroles: — Dites à M. Claude... Je l'ai vu sur l'estrade; j'ai vu comment deux hommes, à gauche et à droite, se jetèrent sur lui comme des araignées sur une mouche; j'ai vu comment il s'avança, la tête en avant, et comment ses pieds se démenaient.

Mais arrivé là, je me détournai et j'attendis; la terre tournait sous moi. Il m'a semblé que j'ai attendu toute une éternité. J'avais eu le temps de remarquer qu'à l'apparition de Troppmann le cri de la foule avait éclaté

comme une bombe, et qu'un silence sans souffle lui avait succédé...

Devant moi se tenait une sentinelle, un jeune garçon aux joues rosées, un robuste gaillard... J'ai vu qu'il me regardait fixement, avec effroi et avec une perplexité stupide.

En le voyant, je me suis dit: Voilà un soldat, un enfant d'un village éloigné, appartenant à une brave et honnête famille... Qu'est-ce qu'on lui montre ici?

Enfin j'entendis un léger coup, le coup du bois sur le bois, c'était le demi-cercle supérieur du collier qui maintient la tête du condamné immobile, qui venait de tomber.

Ensuite j'entendis un rugissement sourd, quelque chose roula avec bruit et poussa un ouf... On eût dit un animal puissant qui venait de se soulager par un vomissement...

Je ne peux pas trouver une autre comparaison. Tout devint obscur autour de moi.

Quelqu'un me saisit par le bras; je regardai: c'était l'aide de M. Claude, M. G..., à qui, comme je l'ai appris, M. Maxime Du Camp avait recommandé de veiller sur moi.

— Vous êtes très pâle... Voulez-vous de l'eau? me demanda-t-il en souriant. Mais je l'ai remercié, et je suis rentré dans la cour de la prison qui m'a paru un abri contre les atrocités qui se commettaient en dehors de la porte.

XII

Notre société se réunit de nouveau dans le corps de garde, près de la porte, pour prendre congé du commandant et pour laisser à la foule le temps de s'écouler. J'y entrai aussi et je recueillis certains détails. Troppmann, déjà attaché à la planche, avait jeté la tête de côté, et elle n'était pas entrée dans le collier; les bourreaux, pour l'emboîter, durent la tirer par les cheveux et Troppmann mordit l'un d'eux au doigt. J'appris encore que tout de suite après l'exécution, quand le corps jeté dans le fourgon s'éloignait rapidement, deux hommes passèrent au travers de la haie de soldats, et, s'approchant de la guillotine, humectèrent leurs mouchoirs dans le sang qui coulait par les fentes des planches.

J'entendis cette conversation comme dans un rêve; j'étais très fatigué... Tout le monde semblait las et en même temps allégé, comme si un fardeau venait de tomber des épaules. Mais pas un de nous, je dis pas un, n'avait l'air d'un homme qui a le sentiment qu'il vient d'assister à un acte de justice sociale; tous se détournaient de cette idée; et chacun rejetait loin de soi toute la responsabilité de cet assassinat.

Je saluai le commandant et je m'en allai avec M. Maxime Du Camp. Tout un fleuve d'êtres humains, hommes, femmes, enfants, roulait devant nous ses flots sales et laids. Tous ces gens gardaient le silence. Les blouses, seules, se demandaient parfois: "Où vas-tu?" — "Et toi?" Les gamins saluaient de temps en temps d'un coup de sifflet les cocottes en voiture.

Que tous ces visages étaient mornes, somnolents, hébétés! Quelle expression d'ennui, de fatigue, de mécontentement, de déception, surtout de dépit indéfinissable! Je n'ai pas vu d'ivrognes; on les avait apparemment recueillis, où ils s'étaient retirés pour se coucher d'eux-mêmes.

La vie quotidienne reprenait de nouveau toute cette foule dans son engrenage. Pourquoi ces hommes étaient-ils sortis de leurs habitudes pour cette nuit? Avec quels sentiments retournaient-ils à leur travail?

En route, j'ai discuté avec M. Maxime Du Camp ce que nous avions vu.

De quel droit donne-t-on de pareils spectacles? Pourquoi maintenir les coutumes barbares du moyen âge?

Quels procédés infâmes ? Que signifient cette toilette, ces promenades dans les corridors et dans les escaliers ?

Eh ! la peine capitale elle-même, comment la justifiera-t-on ?

Nous avons vu quel effet ce spectacle produit sur la foule ?

Je dirai même que ce spectacle n'est qu'une illusion, car de toute cette foule de soixante-dix mille hommes, peut-être cinquante ou soixante hommes, tout au plus, ont pu voir quelque chose dans la clarté incertaine du matin, et à travers les haies de soldats et de cavaliers.

Et les autres ? Quelle utilité ont-ils retirée de cette nuit démoralisante, de cette nuit de débauche, pour un grand nombre.

Je pense à ce jeune ouvrier que j'ai observé pendant quelques minutes ; est-il quelqu'un qui croie qu'il se mettra aujourd'hui à l'œuvre avec plus d'énergie, avec une haine plus vigoureuse pour l'oisiveté et le vice ?

Et moi-même, qu'ai-je retiré des émotions de cette nuit ?

Un sentiment involontaire d'étonnement en présence d'un homme que je savais être un assassin, un monstre d'immoralité, parce qu'il a su braver la mort ! Est-ce le résultat que vise le législateur ? Où est ce fameux "but moral" des exécutions, tant de fois démenti par les faits ?

Mais c'est assez discuter, ce sujet m'entraînerait trop loin. Personne n'ignore que la peine de mort est une des questions brûlantes qui préoccupent l'humanité aujourd'hui.

Je serais heureux, et je me pardonnerais à moi-même cette nuit passée devant la guillotine, si mon récit pouvait fournir quelques arguments de plus aux partisans de l'abolition de la peine de mort, en tout au moins si je pouvais obtenir que ces exécutions ne fussent plus un spectacle public.

IVAN TOURGUËNEFF.

LE VOYAGE D'AGREMENT

(Depuis six mois, madame Duflost tourmente son mari pour la conduire à Londres. Le pauvre homme n'a eu qu'à se souvenir de ce qu'avait été leur excursion en Italie. c'est-à-dire un tourment de toutes les heures, pour savoir d'avance le peu de plaisir qui l'attend dans ce prétendu voyage d'agrément, a longtemps résisté, mais il lui faut enfin céder. — Par trajet direct, le ménage arrive à Londres et descend à l'hôtel.)

PREMIÈRE NUIT. — A LONDRES.

Madame. — Duflost, avez-vous regardé sous le lit ?

Monsieur. — Pourquoi ?

Madame. — Mais, pour les voleurs. Croyez-vous que je vais dormir dans un lit étranger sans prendre cette précaution ?... Je suis sûre de ne pas fermer l'œil de la nuit. (*Vivement.*) Tenez, n'entendez-vous pas un bruit ?

Monsieur. — C'est le tic-tac de ma montre.

Madame. — Et moi, je vous soutiens qu'il y a un homme sous le lit... Qui sait ? peut-être toute une bande de voleurs.

(*M. Duflost se lève et regarde sous le lit.*)

Madame. — Il était inutile de vous lever, si vous deviez le faire de si mauvaise grâce... Ah ! vous ne prenez même pas la peine de dissimuler votre féroce désir de me voir assassinée.

Monsieur, *agacé*. — Sacrebleu ! tu aurais bien fait de laisser ton fichu caractère à la maison. (*Bâillant.*) Ouah ! ouah !

Madame. — Oui, bâillez impudemment... Vous ne songez qu'à dormir ! Tout autre, à votre place, veillerait sur le sommeil de sa pauvre femme qui a été martyrisée par le mal de mer... mais, avec vous, personne n'a le droit d'être malade ! — C'est une bénédiction si je vis encore ; il y a eu un moment où j'aurais donné le monde entier pour être jetée à la mer.

Monsieur, *d'un ton de doute*. — Euh ! euh !

Madame. — Oui, je sais ce que signifie votre euh ! euh !... Ce n'est pas vous qui vous y seriez opposé, n'est-ce pas ? C'était même peut-être là votre but ! ! Sans ce brave capitaine Fouillaf... Vraiment, toutes les femmes qui font la traversée devraient le bénir... il est si comme il faut... si attentif pour ses passagères... en voilà un dont on doit être fière d'être la femme ! Je ne sais pas comment, sans lui, j'aurais pu descendre dans la cabine quand ça m'est arrivé !

Monsieur. — Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

Madame. — Vous prévenir ?... Vous auriez bien pu le voir ; c'était facile ; mais monsieur aimait bien mieux se donner un air marin en allant fumer des cigares et boire des grogs avec les matelots. Si malade que j'étais, je ne vous ai point quitté de l'œil... vous ne cessiez d'avoir le nez dans votre verre... ne dites pas non, j'ai compté vos grogs... SEIZE !!! et bus à la santé d'étrangers, pendant que votre pauvre femme légitime rendait l'âme !!! Ne cherchez pas à vous défendre en hurlant ainsi ; oubliez-vous que vous n'êtes pas à Paris, où tout le monde est habitué à vos scènes de violence ? — Ah ! oui, j'ai dû leur faire pitié dans la cabine des femmes ! Pas une créature pour s'informer de moi ! Tous les autres maris se tenaient inquiets à la porte, attendant des nouvelles... mon amour-propre d'épouse a été bien froissé !

Monsieur. — Je suis descendu trente fois.

Madame. — Vous mentez ! Quand j'étais si mal que je ne savais plus ce qui se passait autour de moi, j'ai bien remarqué que vous n'étiez pas venu.

Monsieur. — Comme tu ferais mieux de te taire que de conter de pareilles inepties.

Madame. — Me taire ! Non je ne me tairai pas ! Vous m'avez arraché de ma maison... rendue malade... traînée à l'étranger, et je n'ai pas le droit de me plaindre ? ? Je voudrais bien savoir qu'elle sera votre prochaine cruauté ! ! Vous levez le masque parce que je ne suis plus protégée par les lois de ma patrie... mais je vous échapperai... je ne veux pas rester un seul jour à Londres... au point du jour je m'embarque... et n'essayez pas de me retenir, car je suis bien décidée à me jeter par la fenêtre.

2E NUIT. — A BOULOGNE

(Le matin venu le pauvre M. Duflost, n'ayant pu décider sa femme à rester un seul jour à Londres, est allé retenir les places pendant que madame faisait quelques achats aux fournisseurs de l'hôtel. — Le soir, les deux époux couchent à Boulogne.)

Madame. — Vous ne comptez sans doute pas que je vous laisserai dormir pendant que je suis mourante de peur dans cette chambre d'hôtel qui n'a pas le plus petit verrou ? — Ah ! vos pareils ne devraient jamais se ma-

rier !! Je ne m'attendais guère à votre conduite, et je me disais avec espoir : " En le faisant voyager, il apprendra peut-être la politesse. " — Mais non... Duflost. Vous êtes et mourrez Duflost. (*Avec un soupir de résignation.*) Mon sort est d'être négligée toute ma vie, et j'y suis résignée !! Vous ne cesserez jamais de fouler aux pieds le malheureux ver de terre dont vous avez fait votre femme ! Vous me traitez en véritable Turc !!

Monsieur. — Bon ! je suis Turc à présent !!

Madame. — Oui, vous souhaiteriez d'être Turc... Un joli vœu devant une femme légitime... Avec ça que vous en êtes capable !... Ah ! un joli Turc ! (*Eclatant.*) Ainsi, ce n'était pas assez de m'arracher à mes foyers pour me donner en spectacle à toute l'Angleterre, il vous a nuera à m'être rebelle !

La pensée de son frère le hantait.

Julien devait être colossalement riche.

Il avait conservé son héritage, puis il avait épousé une femme qui lui avait apporté une riche dot. même fallut me faire insulter par mes propres compatriotes ?

Monsieur. — Mon Dieu ! qu'ai-je fait encore ?

Madame. — Je vous conseille de feindre l'ignorance au lieu de rougir ! Votre conduite à la Douane a été indigne ! Tout homme bien né consent à faire un peu de contrebande pour sa femme... Mais moi je suis seule sur cette terre !... Pas seulement une douzaine de bas de soie dans vos poches, tandis que tout le monde était emmailoté de dentelles et de châles.

Monsieur. — Et bien m'en a pris, car on m'eût tout confisqué comme on vous l'a fait.

Madame. — A qui la faute, S. V. P. ? — Quand les douaniers me transperçaient de leurs regards d'espions, n'est ce pas votre peur et vos tremblements qui leur ont fait soupçonner mon petit embonpoint ?

Monsieur. — Mais vous étiez plus grosse qu'une tour !

Madame. — Ah ! des insultes ! Voilà donc ma récompense d'avoir voulu aller à l'économie ! J'aurais eu mes enfants que je les aurais utilisés en leur fourrant un tas de choses, et je suis bien certaine qu'ils auraient eu plus de sang-froid que leur père, qui se donne partout pour un homme... Un bel homme ! en vérité... qui n'a pas même su faire respecter sa femme quand cet immense douanier moustachu lui farfouillait à pleines mains dans sa malle ? — A tout autre mari, le sang eût immédiatement fait les cent tours ; mais vous, je vous regardais, tranquille comme Baptiste, quand il osa avachir mes bottines en y plongeant son énorme poing.

Monsieur. — Je ne pouvais pourtant pas l'assassiner. (*Avec douceur.*) Si nous dormions un peu ?

Madame. — Je vous répète que je ne puis dormir derrière une porte d'hôtel sans verrou et mince comme une pelure d'oignon. (*Effrayée.*) Tenez, j'ai entendu marcher dans le couloir, il y a quelqu'un qui va chercher à s'introduire !!

Monsieur. — Mais non, chère amie, c'est le vent.

Madame. — Je serai seulement rassurée quand vous aurez poussé cette lourde commode contre la porte.

(*M. Duflost s'empresse d'obéir à ce désir.*)

Madame. — En voyant la vigueur avec laquelle vous avez soulevé ce meuble massif, vous venez de me prouver combien peu vous m'aimez, puisque vous n'avez pas daigné employer tantôt cette force à me protéger, quand vous indignes douaniers m'ont fait pivoter brutalement dans une autre chambre pour y être fouillé ! Vous m'avez laissé emporter sans me dire où je vous retrouverais... Votre but était sans doute de me perdre. (*Avec force.*) Et vous parlez de dormir après un tel acte !!! Si vous aviez un peu de cœur, vous ne dormiriez pas de six mois ! — Je sais bien qu'il n'y avait là, pour me fouiller, que des femmes, mais ce n'est pas la question, car on ne m'eût pas plus maltraitée si j'avais été une voleuse !

Monsieur. — Mais qu'y pouvais-je faire ?

Madame. — Vous deviez défendre de me visiter ou enfoncer les portes à mes cris... car ils étaient assez perçants pour être entendus... toute la ville de Boulogne vous le dira ! Mais vous en avez sans doute ri... Ne dites pas non... J'en suis sûre à présent que vous le niez. — Ah ! vous voulez dormir ! vous allez dormir à votre aise dans ce lit où je vais vous laisser, car il est cinq heures et je me lève. Je tiens à prendre le premier convoi. Dans quelques heures je serai de retour à ce domicile que je n'aurais pas dû quitter. Mon martyre n'aura pas cessé, mais au moins la présence de mes enfants pourra m'aider à supporter votre monstrueux despotisme. (*Voyant Duflost quitter le lit.*) Pourquoi vous lever, puisque vous avez tant besoin de sommeil ?

Monsieur, *résigné.* — Dame ! il faut bien que je vous accompagnue.

Madame. — Dites plutôt que vous ne voulez pas laisser échapper votre proie.

3e NUIT. — RETOUR AU LOGIS.

(Madame Duflost espérait être de retour chez elle à midi, mais le train, ayant trouvé la voie embarrassée, est arrivé à Paris après un retard de quatorze heures.)

Madame. — Oui, oui, monsieur Duflost, je le sais, vous me l'avez déjà dit vingt fois, il est deux heures du matin, et vous avez sommeil. Vous trouveriez votre maison incendiée, vos enfants égorgés, votre femme en morceaux que, j'en suis certaine, votre seule préoccupation serait de savoir si l'on a sauvé un traversin et votre bonnet de nuit ! Mais moi je ne puis dormir quand je revois mon domicile ainsi dévasté... Je croyais pouvoir me fier à notre domestique ! Avez-vous vu dans quel état est notre salon ? Il m'a semblé que deux fauteuils ont disparu.

Monsieur. — Dormons-nous enfin ? saperlotte !

Madame. — Quand vous aurez juré comme un portefaix, cela ne fera pas revenir ces fauteuils !... Et les carreaux cassés, en savez-vous le nombre ?... Je vous le laisse à deviner. Non, non, ne me dites pas " demain ", il faut que vous le sachiez ; car il serait trop plaisant d'avoir fait un voyage de santé pour revenir s'enrhumer chez soi dans les courants d'air de carreaux cassés... Voyons, avez-vous trouvé ce chiffre ?

Monsieur, *agacé.* — Eh ! que m'importe !

Madame. — V. ilà bien votre égoïsme ! Tout vous est indifférent, parce que vous n'êtes pas sujet aux rhumes de cerveau... Il est vrai qu'il y a si peu de chose dans votre cerveau ! Oh ! ne boxez par l'oreiller... je dis la vérité. — Le lustre de la salle à manger m'a paru tout bossué... Avec sa tête, cette fille-là briserait du fer... et ses mains ! Je voudrais être à demain pour vérifier mes assiettes. — Je n'ai pas osé compter nos couverts en argent... Il est vrai qu'ils sont sous clef. — Aussi, demain, je...

Monsieur. — Oui, demain ! demain ! Mais, pour Dieu ! dormons ce soir.

Madame. — Est-ce que vous croyez que je vais dormir pour être dévorée durant mon sommeil ? Je suis sûre qu'il y a dans tous les coins des araignées plus grosses que ma tête ! — Cette fille n'a pas donné un seul coup de balai ni de plumeau... J'ai vu sur le marbre de la cheminée plus d'un demi-mètre de poussière.

Monsieur. — Un demi-mètre ! en soixante heures ! c'est de l'exagération.

Madame. — Dites tout de suite que je suis folle. — Puisque vous faites tant l'esprit fort, j'exige que vous alliez à l'instant passer votre doigt sur le marbre... Ne cherchez pas à résister, ou je vous jette hors du lit... J'ai peu l'habitude de me plaindre, et je ne le fais qu'à bon escient... aussi je tiens à ce que vous constatiez si je me plains à tort... allez passer votre doigt.

Monsieur, après avoir obéi. — C'est vrai.

Madame. — Vous l'avouez en reclinant, comme si c'était une concession ! Vous vous feriez fessier en place publique plutôt que de reconnaître que les autres ont raison ; il faut que tout vienne de vous... Avez-vous assez blâmé mon idée de faire la contrebande... c'était au dessous de vous... et cependant vous m'avez fait bien rire avec vos airs d'honnête homme, car vous portiez, sans le savoir, douze mètres de dentelle que je vous avais cousu dans la doublure de votre pardessus.

Monsieur, imprudemment. — Encore de l'argent gaspillé !

Madame, indignée. — Gaspillé, dites-vous, gaspillé ! Osez-vous bien employer ce mot, quand c'est à vous qu'il faut attribuer cette épouvantable torture de soixante heures que je viens d'endurer ! — Parce que monsieur a honte de l'honnête vie de ménage et qu'il lui fait courir les grands chemins, il enlève une mère à ses enfants, la traîne à sa suite d'auberge en auberge, sans lui donner le temps de rien voir, toujours fuyant avec la rapidité de voleurs poursuivis ; et, quand cette malheureuse a tout enduré

sans se plaindre, il vient lui reprocher une pauvre petite douceur qu'elle a su se procurer !!! Mais comptez donc, monsieur, comptez donc ce que coûte *votre* voyage d'agrément... Je dis "*votre*" parce que vous seul en avez eu l'idée et que votre tyrannie a su l'obtenir de ma faiblesse... comptez, je vous prie : 300 francs de voyage ; votre ostentation vous fait jeter l'or au dernier garçon d'hôtel ; — 3,000 francs de marchandises défendues qui nous ont été confisquées ; 1,200 francs d'amende ! Un total de près de 5,000 francs que nous coûte votre infâme caprice !... Et où prendrons-nous cet argent ? Sur l'avenir de nos enfants, que vous dépouillez ainsi. Tenez, monsieur, il y a longtemps que j'hésitais à vous le dire, mais quand un homme ruine ainsi sa famille, c'est plus qu'un mauvais père... c'est un voleur !!!

(L'indignation jette madame Duflost en un profond évanouissement, et son mari profite de ce moment inespéré de tranquillité pour s'endormir.)

EUGÈNE CHAVETTE.

